

7/6
FRENCH CLASSICS

General Editor : EUGÈNE VINAVER

Benjamin Constant

ADOLPHE

ÉDITÉ PAR

GUSTAVE RUDLER

MANCHESTER UNIVERSITY PRESS

WNEray

Christ Church
Oxford.

FRENCH CLASSICS

Benjamin Constant
ADOLPHE

FRENCH CLASSICS
General Editor : EUGÈNE VINAVER

BENJAMIN CONSTANT
ADOLPHE

ÉDITÉ PAR
GUSTAVE RUDLER

MANCHESTER UNIVERSITY PRESS

First Edition 1919
Second Edition 1941
Reprinted 1950, 1956, 1961, 1965

Published by the University of Manchester at
THE UNIVERSITY PRESS
316-324 Oxford Road, Manchester 13

INTRODUCTION¹

CONSTANT a noté dès l'abord dans son *Journal intime*, vers le début de novembre 1806, l'impulsion d'où naquit *Adolphe*, la raison d'être et la signification de l'œuvre : « Je vais commencer un roman qui sera mon histoire ». Il ajoute : « J'ai fini mon roman en quinze jours ».²

Il l'a fini, mais pour le refaire longuement. La genèse en reste obscure. Nous ne savons rien de l'*Adolphe* primitif, sinon que Mme de Staël en disait n'avoir pas lu de roman aussi original et aussi touchant.³ — Deux intrigues, ou la même avec des variantes, qui demeurèrent à l'état de projet ou furent tôt abandonnées, auraient mis en scène ou aux prises deux femmes, deux rivales, manœuvrant Adolphe ou manœuvrées par lui ; ces deux femmes sont difficiles à identifier, du moins l'une par rapport à l'autre, et dans l'action qui les associait.⁴ — Enfin, nous ignorons à quel moment *Adolphe* prit sa forme actuelle, et quand il fut terminé : peut-être seulement à l'été ou à l'automne de 1809. En tout cas, il se lit, tel que nous l'avons, dans un registre daté sûrement de 1810.⁵

Il ne parut que six ans plus tard, en juin 1816, à Londres et à Paris simultanément. Trois autres éditions suivirent du vivant de l'auteur : la seconde à Londres en 1816 ; la troisième et la quatrième à Paris, en 1824 et 1828. Elles s'écoulèrent assez difficilement. L'ouvrage

¹ Pour supplément d'information, voir l'*Adolphe* que j'ai publié dans la collection des Grands Événements Littéraires (= G.E.L. ; Malfère, 1935) et mon édition d'*Adolphe* de 1919 (= Éd. de 1919 ; Manchester University Press) ; au surplus, ma *Jeunesse de Benjamin Constant*.

² *Journal*, éd. Melegari, p. 118 ; éd. Rival, p. 160 (comme de 1807).

³ Briefe von Karl Viktor von Bonstetten an Frederike Brun, i. 255.

⁴ Voir G.E.L., pp. 28 ss.

⁵ Pour ceci et ce qui suit, voir Éd. 1919.

n'eut guère qu'un succès d'estime, ou, dans certains milieux mondains, un succès de scandale. Personne, semble-t-il, n'a prévu qu'il deviendrait un des classiques du roman personnel et sentimental.¹

D'où l'idée vint-elle à Constant d'écrire un roman, et un roman qui serait son histoire ? Mme de Staël achevait *Corinne* sous ses yeux et le lui faisait lire ; il put se piquer d'émulation, et, dans le grand vide politique que créait l'Empire, sentir se ranimer en lui le désir de gloire littéraire dont son père avait enflammé sa précocité enfance. Mais *Corinne*, pas plus qu'*Adolphe*, n'est un pur roman ; c'est aussi un acte de guerre, une glorification (à plusieurs fins) de l'auteur, une plainte contre les amis, Constant, Barante, Souza, que Mme de Staël avait trouvés indociles à ses exigences passionnées et à sa volonté de domination. *Adolphe* est de même à certains égards un plaidoyer, une apologie, — très peu une contre-attaque. Constant y explique son caractère, par quelles fatalités de tempérament et d'éducation l'amour, cet enchantement des sens et de l'âme, mais aussi cette aliénation de soi-même, a chez lui la vie courte, par quel mélange d'égoïsme et de pitié, d'indépendance sauvage et de faiblesse révoltée il a souffert pendant des années une liaison qu'il rêvait de briser, pour consommer enfin malgré lui, avec déchirement, une rupture que le monde jugeait abominable. Il n'a pas voulu se laisser condamner sans déposer au procès. Et cette préoccupation n'exclut pas les autres : curiosité infinie de lui-même, désir de se peindre, besoin d'affirmer son talent . . .

L'histoire sentimentale d'un grand nerveux comme lui qui trente ans durant a chassé l'émotion et la passion ne se réduit évidemment pas à *un* épisode. Les documents extérieurs permettent de distinguer chez Adolphe trois

¹ De ces éditions, les premières de Londres et de Paris posent un problème critique des plus intéressants, peut-être unique en son genre. La seconde n'a été faite (d'invendus ou d'un nouveau tirage de la première Londonienne) que pour sa Préface, qu'on trouvera ici pour la première fois depuis 124 ans en tête d'*Adolphe* ; il se peut que Constant ait retiré l'édition ; on n'en a signalé jusqu'ici que deux exemplaires.

moments de la vie de son modèle : Constant à 18 ans, Constant à 33 ans, Constant à 40 ans.

Il n'y a qu'un homme dans *Adolphe* : Constant. Et aussi qu'une femme, du moins en apparence. Mais en réalité il y a là, sous les traits d'une femme imaginaire en ce qu'elle n'a jamais vécu à elle seule toute la vie que lui prête le roman, toute une cohorte de femmes.

Face au Constant de 18 ans, Mme Johannot, sa belle Genevoise de Bruxelles, et Mrs. Trevor, ses deux initiatrices à l'amour (*Adolphe*, ch. II). Ici, nous sommes renseignés du dehors par son *Cahier rouge*.

Face au Constant de 33 ans, Mme Lindsay, qu'il rencontra à Paris en 1800 et qu'il enleva vers le mois d'octobre de cette année à son amant en titre, M. de Lamoignon. Elle était belle ; il se prit pour elle d'un goût violent, mais ne l'aima pas ; la preuve en est qu'il n'a pas souffert par elle, et l'amour, chez lui, se mesure à la douleur qui l'accompagne et qu'il laisse après lui. Quand elle lui donna à choisir entre elle-même et Mme de Staël, elle se fracassa purement et simplement sur sa puissante rivale ; Constant la liquida en huit jours, avec une dureté et une sécheresse bien antipathiques (mai-juin 1801). Il n'avait jamais cessé de mener le jeu, en maître subtil, perfide, impitoyable. Leurs lettres ont été publiées ; il suffit de les lire pour se rendre compte qu'elles ne cadrent pas avec *Adolphe*, et l'on peut dire en vérité que l'histoire vraie de leur liaison n'a pas donné grand'chose au roman (ch. III, IV et V début).¹

Face au Constant de 40 ans, Mme de Staël. Il s'était lié avec elle dès 1794 et ne la quitta qu'en 1809 ou 1810. Mme Lindsay n'a donc été qu'une passade, une parenthèse, et de peu d'importance, dans une liaison autrement longue, sérieuse, profonde, usante, dont la fin, poursuivie résolument, difficilement réalisée, fit à Constant l'effet d'un arrachement, d'une sorte de mort. Du chapitre V

¹ Les lettres de Mme Lindsay et celles de Mme Talma (voir ci-après) ont été publiées à l'occasion du centenaire de la mort de Constant (1930), d'abord dans la Revue des Deux-Mondes, puis en volume chez Plon (1933).

(suite) au chapitre IX, *Adolphe* appartient à Mme de Staël ; il n'exagère pas les affres de la rupture ni des luttes qui l'ont précédée.

Ce n'est pas tout. , L'amie de jeunesse avec laquelle Constant philosopha sans fin, de 1787 à 1794, sur la vie et la mort et qui fit tout pour le convertir à son pessimisme, Mme de Charrière, traverse le chapitre premier. Elle semble n'avoir rien à voir avec Ellénore ; mais sait-on ? Constant a fait avec elle sa première expérience de la jalousie et de la tyrannie féminines.

Mme de Hardenberg, l'ancienne amie de Brunswick qu'il épousa secrètement au mois de juin 1808 pour se forcer et s'aider à quitter Mme de Staël, a fourni un trait certain au chapitre X (p. 88, l. 86 ss), mais elle a pu fournir bien autre chose au fonds de tristesse d'*Adolphe*, car Constant l'épousa la mort dans l'âme, après une année de fiançailles coupées d'hésitations et de reculs qui la mirent au désespoir et menacèrent sa vie.

Julie Talma, la femme divorcée de l'acteur, qui aima Constant et que Constant n'aima pas, a fourni l'agonie et la mort d'Ellénore (ch. X) ; elle était morte de la poitrine le 5 mai 1805, Constant l'assista jusqu'à sa dernière heure. Ici, nous avons le *Journal intime* et la *Lettre sur Julie*, de Constant ; de Julie elle-même, ses *Lettres*, qui sont exquises.

Et peut-être entre-t-il encore dans la composition d'Ellénore des femmes que nous ne connaissons pas et sans doute ne connaissons jamais ; *Adolphe* est la somme de l'expérience féminine de Constant dans le genre sombre ; il pratiquait aussi le genre gai. Mais il est et il restera vrai qu'Ellénore est faite principalement de trois femmes : Mme Johannot et Mrs. Trevor, qui comptent pour une et qui comptent peu, Mme Lindsay et Mme de Staël.¹

Constant aurait pu rapporter à chaque femme la matière qui lui appartenait, passer de l'une à l'autre ostensiblement, et diviser *Adolphe* en une suite de compartiments étanches.

¹ Le père d'Adolphe est, trait pour trait, le père de Constant. M. de P... est le comte de Lamoignon. Le baron de T... n'a pas été identifié.

S'il ne l'a pas fait, c'est peut-être en partie pour des raisons d'art, mais c'est surtout parce que, en le faisant, il n'aurait pu manquer de découvrir Mme de Staël. Or cela, il ne le voulait à aucun prix, par respect, admiration, reconnaissance, prudence ; au contraire, il a mis tous ses soins à détourner d'elle les applications. Il a donc créé un alibi. Il a fondu toutes ces femmes en une, et pris à Mme Lindsay la situation sociale, les circonstances de vie, la personnalité morale et intellectuelle qui leur serviront à toutes, le masque sous lequel viendront se placer, anonymement, tous les autres visages. Il nous a jeté en quelque sorte son portrait à la tête dès le début du roman ; il a allongé son ombre sur l'ensemble de l'œuvre ; il a même ramené son état civil avec ostentation à deux endroits délicats où elle n'avait que faire, mais où il importait de désorienter le lecteur,¹ et cela prouve qu'il l'a sacrifiée délibérément, et cela n'est ni très beau ni très brave. Au surplus, il ne voulait pas raconter l'histoire d'une femme, ni même de plusieurs, mais la sienne ; non pas celle de toute sa vie, elle est bien trop touffue pour tenir en ce mince volume, mais celle de son caractère, de sa formation sentimentale, de son expérience passionnelle. Il se sert d'Ellénore pour exposer sa réaction essentielle à la femme et à l'amour, en même temps (mais subsidiairement) que la réaction correspondante, par lui soufferte trois ou quatre fois dans sa vie, de la femme à son amour et à son caractère. Il n'y a pas d'héroïne dans *Adolphe* ; il n'y a qu'un héros, Constant.

La structure de l'œuvre n'a pas subi d'altération du fait qu'il a fondu ses trois femmes (et plus) en une. Les chapitres qu'il leur aurait consacrés à chacune en les distinguant sont là, et dans le même ordre, sous la fiction d'une liaison unique qui se divise en ses phases normales : relations secrètes, union libre, quasi-mariage.

Chose curieuse, les gauchissements sont venus du personnage dont l'unité à tous les points de vue était la plus solide, du héros, de Constant lui-même. Sept ans de

¹ Voir G.E.L., pp. 124 et 128-9.

différence, de 33 à 40 ans, ne font pas une affaire ; ces âges se rejoignent sans peine. Mais un décalage de 18 à 33 ans ouvre une sorte d'abîme dans la vie d'un homme ; la fiction, prolongée outre mesure, de la jeunesse d'Adolphe a entraîné toutes sortes d'ajustements qui grincent, de couleurs et de notes fausses.

Constant a réalisé l'unité de son personnage féminin par deux moyens principaux.

D'abord, un procédé de généralisation. Il a éliminé tous les faits caractéristiques de l'une et l'autre femme qui n'étaient pas indispensables. Il n'a désigné Mme Lindsay que par sa situation, qui constituait l'état civil nécessaire d'Ellénore, et par son portrait ; Mme de Staël, que par un ensemble de circonstances fugaces dont le lecteur ne pouvait guère apercevoir le sens caché, et par des états de sentiment que le public du temps, sauf quelques initiés, n'avait aucun moyen de rapporter à leur source. Ce faisant, il a perdu une matière précieuse qu'un pur artiste n'aurait jamais sacrifiée ; toutes ces femmes ont un bien autre relief dans la réalité de leur histoire que dans la version édulcorée d'*Adolphe*. Il en est résulté qu'Ellénore est un caractère consistant, mais sans couleur et sans vie. Elle n'est plus une femme, elle est un fantôme, un nuage de femme.

En second lieu, un procédé d'harmonisation. Les deux situations du roman présentaient des analogies naturelles, puisque toutes les liaisons et toutes les ruptures se ressemblent par quelque endroit. Les deux caractères de femmes pouvaient aussi sans trop de peine se prolonger l'un par l'autre, étant concevable que deux maîtresses abandonnées opposent à l'abandon des réactions semblables ; et par exemple, Mme Lindsay et Mme de Staël avaient en commun de l'impétuosité, mais tout en surface et bientôt matée chez l'une ; chez l'autre, irrésistible ; la différence d'une forte brise à l'ouragan. Il suffisait d'utiliser adroitement ces analogies pour achever l'unité psychologique du personnage. Je crois que la situation Lindsay, si vide d'éléments significatifs, contient plus

d'anticipations de la situation Staël que nous n'en découvrons aujourd'hui. La situation Staël contient nombre de rappels de la situation Lindsay, mais qui tiennent tous ou presque tous à la fiction fondamentale du roman (unité d'état civil et de liaison), et très peu aux sentiments ; c'est que Constant est tout entier à la douleur de son état présent. Si nous connaissions mieux le détail des choses, nous apercevriions sans doute dans *Adolphe* tout un jeu de reflets, de raccords d'une partie à l'autre qui parachèvent son unité.¹

La vie conduisait Constant de la femme la plus faible et moins armée à la plus forte et mieux armée, d'un ennui médiocre et oublié à une souffrance actuelle et suraiguë ; ainsi s'est assurée d'elle-même la progression du roman, jusqu'aux pages émouvantes de la fin.

Grâce à ce système de combinaisons, Constant (non sans dommage) a préservé sa liberté à l'égard de sa matière ; il a reconstruit et stylisé la réalité, a éloigné son œuvre de la biographie, l'a rapprochée du roman (ou de l'histoire romancée) et de l'art.

Ses moyens d'expression relèvent nécessairement de son éducation générale et de ses idées littéraires aussi bien que de son tempérament et de sa situation. Il semble, par son souci d'unité, par son besoin de cohérence et ses procédés de composition, par sa recherche du général et du typique, aller fermement dans le sens de l'art classique : l'esthétique de la tragédie, appliquée par l'analyse du XVIII^e siècle, dont il est le fils. *Adolphe* presque entier, jusque dans l'expression du sentiment, porte le signe de l'analyse. Il en pousse les qualités à un degré de pureté peu commun ; il en a les limites, mais très peu les défauts. Presque pas d'abstraction, ni de bourre :

¹ Il est curieux que Constant, au mépris de la chronologie, n'en vienne à Mme de Staël qu'après sa rupture avec Mme Lindsay. Je pense qu'elles ont contribué toutes deux à la peinture de la naissance et de la victoire de l'amour, que Constant, au degré près, a toujours ressenti de la même manière. Peut-être cela prouve-t-il aussi qu'il attachait une importance spéciale à sa rupture avec Mme de Staël, et qu'il a écrit *Adolphe* surtout pour ses derniers chapitres.

de petites phrases concrètes, serrées, pressées, — arides peut-être — qui captent la vie à sa source ; c'est un style sans graisse, tout en nerfs et en muscles. On peut préférer les belles formes amples, colorées, rythmées et sonores introduites par Chateaubriand ; leur pouvoir de suggestion et de séduction est sans nul doute supérieur ; mais quand un écrivain joue de son instrument, quel qu'il soit, presque à la perfection, quand son jeu est adéquat à son tempérament et traduit au plus juste la vibration de toute sa machine, quand son style c'est vraiment lui, il se place encore assez haut. Constant ne me paraît contestable que là où il s'évade de sa sécheresse directe vers des images banales ou une phraséologie de roman subalterne.

Adolphe en trois volumes, personne ne le lirait. Sa densité est encore un signe de classicisme.

La critique du temps en a méconnu le côté Condillac pour en voir surtout le côté Werther.¹ Œuvre d'un Suisse germanisant fort mal vu en France depuis vingt ans, succédant à *Wallstein*, suivant de près l'*Allemagne*, nos nationalistes le trouvèrent étrange, étranger, staelien, tudesque, romantique. Ellénore dérouta : on ne pouvait alors s'en expliquer la semi-irréalité par les conditions de sa création. Mais on s'en prit surtout au style, aux figures, aux images, à la couleur ; la guerre romantique restera encore longtemps une guerre de styles. Toutes ces critiques ne tombent pas à faux. Il y a du jargon dans *Adolphe*, et qui porte pour une part la marque de Coppet ; on le distingue à ce qu'il n'atteint l'image qu'à travers la pensée et brouille l'émotion avec la philosophie ; pour une autre part, il provient de romans sentimentaux dont les souvenirs abondent dans *Adolphe* (à moins qu'il n'y ait coïncidence) et poussent l'auteur à un pathétique qui n'est pas toujours du meilleur aloi. Le sentiment est romantique, puisqu'on met dans le romantisme tant de choses éternelles ; il l'est principalement dans la partie lindsayenne, par son incomplétude, ses vains élans vers l'infini, son repliement sombre ; Constant, détaché de

¹ Eggli et Martino, *Le débat romantique en France*, I, 469.

cette période de sa vie, plane, et pousse au ciel, un ciel vide, la clameur désespérée de la fatale solitude de l'homme. Tout de même, le romantisme n'est chez Constant qu'une seconde nature, greffée sur la première, qui était d'un jouisseur et d'un conquérant ; en fait, ni ses lettres à Mme Lindsay (sauf une, et encore) ni sa rupture avec Mme de Staël ne rendent un son romantique. A ses moins bons endroits, *Adolphe* est un compromis entre deux tendances, comme *Wallstein* l'est entre deux esthétiques ; et ce n'est pas l'allemande qui l'emporte. Il n'a de valeur originale que là où Constant ne fait pas de littérature, se révèle dans le réalisme nu de son caractère ; ailleurs, il n'est qu'un *témoin*.

Ainsi, *Adolphe* n'est ni un livre simple ni une histoire simple. C'est une histoire complexe dans un livre subtil, un livre profondément calculé.

G. RUDLER.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

OU ESSAI SUR LE CARACTÈRE
ET LE RÉSULTAT MORAL DE L'OUVRAGE (1)

Le succès de ce petit ouvrage nécessitant une seconde édition, j'en profite pour y joindre quelques réflexions sur le caractère et la morale de cette anecdote à laquelle l'attention du public donne une valeur que j'étais loin d'y attacher.

J'ai déjà protesté contre les allusions qu'une malignité qui aspire au mérite de la pénétration, par d'absurdes conjectures, a cru y trouver. Si j'avais donné lieu réellement à des interprétations pareilles, s'il se rencontrait dans mon livre une seule phrase qui pût les autoriser, je me considérerais comme digne d'un blâme rigoureux.¹

Mais tous ces rapprochemens prétendus sont heureusement trop vagues et trop dénués de vérité, pour avoir fait

(1). J'ai réédité cette préface, d'après l'exemplaire de l'Université d'Édimbourg, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1935. Elle avait été totalement perdue de vue depuis l'origine, comme la seconde édition elle-même et la version anglaise de Walker. Je ne la connaissais en 1919 sous sa forme française que par les fragments du brouillon autographe que j'ai publiés dans mon édition (p. [iii] ss) et dans la *French Quarterly Review* de mars 1925 (t. VII, p. 66). Elle fait désormais partie intégrante d'*Adolphe*.

Constant l'a écrite pour démentir les applications qu'on faisait de son roman à Mme de Staël. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre : certaines de ses dénégations sont de pures contre-vérités ; d'autres sont ambiguës, l'extrême complexité du caractère d'Ellénore lui permettant de nier toute application particulière et unique.

Le brouillon français fournit un appareil critique assez abondant. Je n'en donne ici que les leçons qui intéressent les sentiments et intentions de Constant. Les crochets indiquent les radiations.

¹ autoriser, je [ne] me [le pardonnerais jamais] croirais digne (du *refait en*) d'un blâme [le plus] sévère, [d'un blâme qui ne saurait jamais excéder la faute.]

impression.¹ Aussi n'avaient-ils point pris naissance dans la société. Ils étaient l'ouvrage de ces hommes qui, n'étant pas admis dans le monde, l'observent du dehors, avec une curiosité gauche et une vanité blessée, et cherchent à trouver ou à causer du scandale, dans une sphère au-dessus d'eux.

Ce scandale est si vite oublié que j'ai peut-être tort d'en parler ici. Mais j'en ai ressenti une pénible surprise, qui m'a laissé le besoin de répéter ² qu'aucun des caractères tracés dans Adolphe n'a de rapport avec aucun des individus que je connais, que je n'ai voulu en peindre aucun, ami ou indifférent ; car envers ceux-ci mêmes, je me crois lié par cet engagement tacite d'égards et de discrétion réciproque, sur lequel la société repose.

Au reste, des écrivains plus célèbres que moi ont éprouvé le même sort. L'on a prétendu que M. de Chateaubriand s'était décrit dans René ; et la femme la plus spirituelle de notre siècle, en même temps qu'elle est la meilleure, madame de Staël, a été soupçonnée, non seulement de s'être peinte dans Delphine et dans Corinne, mais d'avoir tracé de quelques-unes de ses connaissances des portraits sévères ; imputations bien peu méritées ; car, assurément, le génie qui créa Corinne n'avait pas besoin des ressources de la méchanceté, et toute perfidie sociale est incompatible avec le caractère de madame de Staël, ce caractère si noble, si courageux dans la persécution, si fidèle dans l'amitié, si généreux dans le dévouement.

Cette fureur de reconnaître dans les ouvrages d'imagination les individus qu'on rencontre dans le monde, est pour ces ouvrages un véritable fléau. Elle les dégrade, leur imprime une direction fautive, détruit leur intérêt et anéantit leur utilité. Chercher des allusions dans un roman, c'est préférer la tracasserie à la nature, et substituer le commérage à l'observation du cœur humain. ||

¹ vagues, [trop contraires aux faits,] et trop dénués de tout fondement pour avoir produit sur aucun esprit juste l'impression la plus légère.

² j'en ai ressenti pendant quelques instants [ressenti de leurs suppositions] une trop [vive et trop] pénible surprise pour n'avoir pas [eu] le besoin de [protester encore de leur fausseté] répéter.

Je pense, je l'avoue, qu'on a pu trouver dans Adolphe un but plus utile et, si j'ose le dire, plus relevé.

Je n'ai pas seulement voulu prouver le danger de ces liens irréguliers, où l'on est d'ordinaire d'autant plus enchaîné qu'on se croit plus libre. Cette démonstration aurait bien eu son utilité ; mais ce n'était pas là toutefois mon idée principale.

Indépendamment de ces liaisons établies que la société tolère et condamne, il y a dans la simple habitude d'emprunter le langage de l'amour, et de se donner ou de faire naître en d'autres des émotions de cœur passagères, un danger qui n'a pas été suffisamment apprécié jusqu'ici. L'on s'engage dans une route dont on ne saurait prévoir le terme, l'on ne sait ni ce qu'on inspirera, ni ce qu'on s'expose à éprouver. L'on porte en se jouant des coups dont on ne calcule ni la force, ni la réaction sur soi-même ; et la blessure qui semble effleurer peut être incurable.

Les femmes coquettes font déjà beaucoup de mal, bien que les hommes, plus forts, plus distraits du sentiment par des occupations impérieuses, et destinés à servir de centre à ce qui les entoure, n'aient pas, au même degré que les femmes, la noble et dangereuse faculté de vivre dans un autre et pour un autre. Mais combien ce manège, qu'au premier coup d'œil on jugerait frivole, devient plus cruel quand il s'exerce sur des êtres faibles, n'ayant de vie réelle que dans le cœur, d'intérêt profond que dans l'affection, sans activité qui les occupe, et sans carrière qui les commande, confiantes par nature, crédules par une excusable vanité, sentant que leur seule existence est de se livrer sans réserve à un protecteur, et entraînées sans cesse à confondre le besoin d'appui et le besoin d'amour !

Je ne parle pas des malheurs positifs qui résultent de liaisons formées et rompues, du bouleversement des situations, de la rigueur des jugements publics, et de la malveillance de cette société implacable, qui semble avoir trouvé du plaisir à placer les femmes sur un abîme, pour les con-

damner, si elles y tombent. Ce ne sont là que des maux vulgaires. Je parle de ces souffrances du cœur, de cet étonnement douloureux d'une âme trompée, de cette surprise avec laquelle elle apprend que l'abandon devient un tort, et les sacrifices des crimes aux yeux mêmes de celui qui les reçut. Je parle de cet effroi qui la saisit, quand elle se voit délaissée par celui qui jurait de la protéger ; de cette défiance¹ qui succède à une confiance si entière, et qui, forcée à se diriger contre l'être qu'on élevait au-dessus de tout, s'étend par là même au reste du monde. Je parle de cette estime refoulée sur elle-même, et qui ne sait où se placer.

Pour les hommes mêmes, il n'est pas indifférent de faire ce mal. Presque tous se croient bien plus mauvais,² plus légers qu'ils ne sont. Ils pensent pouvoir rompre avec facilité le lien qu'ils contractent avec insouciance. Dans le lointain, l'image de la douleur paraît vague et confuse, tel qu'un nuage qu'ils traverseront sans peine. Une doctrine de fatuité, tradition funeste, que lègue à la vanité de la génération qui s'élève la corruption de la génération qui a vieilli, une ironie devenue triviale, mais qui séduit l'esprit par des rédactions piquantes, comme si les rédactions changeaient le fond des choses, tout ce qu'ils entendent, en un mot, et tout ce qu'ils disent, semble les armer contre les larmes qui ne coulent pas encore. Mais lorsque ces larmes coulent, la nature revient en eux, malgré l'atmosphère factice dont ils s'étaient environnés. Ils sentent qu'un être qui souffre parce qu'il aime est sacré. Ils sentent que dans leur cœur même qu'ils ne croyaient pas avoir mis de la partie, se sont enfoncées les racines du sentiment qu'ils ont inspiré, et s'ils veulent dompter ce que par habitude ils nomment faiblesse, il faut qu'ils descendent dans ce cœur misérable, qu'ils y froissent ce qu'il y a de généreux, qu'ils y brisent ce qu'il y a de fidèle, qu'ils y tuent ce qu'il y a de bon. Ils réussissent, mais en frappant de mort une portion de leur âme, et ils sortent de ce travail, ayant trompé

¹ défiance universelle

² mauvais ou

la confiance, bravé la sympathie,¹ abusé de la faiblesse, insulté la morale en la rendant l'excuse de la dureté, profané toutes les expressions et foulé aux pieds tous les sentimens. Ils survivent ainsi à leur meilleure nature, pervertis par leur victoire, ou honteux de cette victoire, si elle ne les a pas pervertis.²

Quelques personnes m'ont demandé ce qu'aurait dû faire Adolphe, pour éprouver et causer moins de peine ? Sa position et celle d'Ellénore étaient sans ressource, et c'est précisément ce que j'ai voulu. Je l'ai montré tourmenté, parce qu'il n'aimait³ que faiblement Ellénore : mais il n'eût pas été moins tourmenté, s'il l'eût aimée davantage. Il souffrait par elle, faute de sentiment : avec un sentiment plus passionné, il eût souffert pour elle. La société, désapprobatrice et dédaigneuse, aurait versé tous ses venins sur l'affection⁴ que son aveu n'eût pas sanctionnée. C'est ne pas commencer de telles liaisons qu'il faut pour le bonheur de la vie⁵ : quand on est entré dans cette route, on n'a plus que le choix des maux.

Ce qui suit existe également en brouillon, mais, à l'exception du premier paragraphe, a été mis au net dans un *Memento* de Constant :

Voilà ce que j'ai voulu prouver, mais je me suis encore proposé un autre but.

J'ai voulu peindre dans Adolphe une des principales maladies morales de notre siècle, cette fatigue, cette incertitude, cette absence de force, cette analyse perpétuelle, qui place une arrière-pensée à côté de tous les sentimens, et qui par là les corrompt dès leur naissance. Adolphe est spirituel, car l'esprit aujourd'hui est descendu à la portée de tous les caractères ; il est irritable, parce que l'obstacle est une sorte de galvanisme qui rend à la mort un moment de vie ; mais il est incapable de suite, de dévouement soutenu, de générosité calme ; sa vanité seule est per-

¹ bravé la pitié,

² Le brouillon donne ici deux paragraphes qu'on fera bien de lire dans l'édition de 1919.

³ n'aimait [pas elle (= Ellénore)] que

⁴ [l'affection] l'union

⁵ les rompre est inutile, et quand on [s'est égaré] est entré

manente. Il s'est nourri, dès son enfance, des arides leçons d'un monde blasé ; il a adopté, pour gaîté, sa triste ironie, pour règle son égoïsme ; en s'observant et se décrivant toujours, il a cru se rendre supérieur à lui-même, et n'est parvenu qu'à dompter ses bonnes qualités. Cette maladie de l'âme est plus commune qu'on ne le croit et beaucoup de jeunes gens en offrent les symptômes. La décrépitude de la civilisation les a saisis ; en pensant s'éclairer par l'expérience de leurs pères, ils ont hérité de leur satiété. Aussi, tandis que les romans d'autrefois peignaient des hommes passionnés et des femmes sévères, les romans actuels sont remplis de femmes qui cèdent et d'hommes qui les quittent. Les auteurs ne se rendent pas compte de la cause de ce changement. Mais les plus médiocres, comme les plus distingués, obéissent, par instinct, à une vérité qu'ils ignorent.

Et ce n'est pas dans les seules liaisons du cœur que cet affaiblissement moral, cette impuissance d'impressions durables se fait remarquer : tout se tient dans la nature. La fidélité en amour est une force comme la croyance religieuse, comme l'enthousiasme de la liberté. Or nous n'avons plus aucune force. Nous ne savons plus aimer, ni croire, ni vouloir. Chacun doute de la vérité de ce qu'il dit, sourit de la véhémence de ce qu'il affirme, et pressent la fin de ce qu'il éprouve.

J'ai peint une petite partie du tableau, la seule qui fût non sans tristesse, mais sans danger pour le peintre. L'histoire dira l'influence de cette disposition d'âme sur d'autres objets. Car encore une fois tout se tient. Ce qui fait qu'on est dur ou léger envers l'affection, fait aussi qu'on est indifférent à tout avenir au delà de ce monde, et vil envers toutes les puissances qui se succèdent, et qu'on nomme légitimes tant qu'elles subsistent. L'on met ensuite son esprit à expliquer tout cela, et l'on croit qu'une explication est une apologie. Mais il en résulte que le Ciel n'offre plus d'espoir, la terre plus de dignité, le cœur plus de refuge.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai consenti à la réimpression de ce petit ouvrage, publié il y a dix ans. Sans la presque certitude qu'on voulait en faire une contrefaçon en Belgique, et que cette contrefaçon, comme la plupart de celles que répandent en Allemagne et qu'introduisent en France les contrefacteurs belges, serait grossie d'additions et d'interpolations auxquelles je n'aurais point eu de part, je ne me serais jamais occupé de cette anecdote, écrite dans l'unique pensée de convaincre deux ou trois amis réunis à la campagne de la possibilité de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les personnages se réduiraient à deux, et dont la situation serait toujours la même. 5 10

Une fois occupé de ce travail, j'ai voulu développer quelques autres idées qui me sont survenues et ne m'ont pas semblé sans une certaine utilité. J'ai voulu peindre le mal que font éprouver même aux cœurs arides les souffrances qu'ils causent, et cette illusion qui les porte à se croire plus légers ou plus corrompus qu'ils ne le sont. A distance, l'image de la douleur qu'on impose paraît vague et confuse, telle qu'un nuage facile à traverser ; on est encouragé par l'approbation d'une société toute factice, qui supplée aux principes par les règles et aux émotions par les convenances, et qui hait le scandale comme importun, non comme immoral, car elle accueille assez bien le vice quand le scandale ne s'y trouve pas. On pense que des liens formés sans réflexion se briseront sans peine. Mais quand on voit l'angoisse qui résulte de ces liens brisés, ce douloureux étonnement d'une âme trompée, cette défiance qui succède à une confiance si complète, et qui, forcé de se diriger contre l'être à part 15 20 25

du reste du monde, s'étend à ce monde tout entier, cette estime refoulée sur elle-même et qui ne sait plus où se replacer, on sent alors qu'il y a quelque chose de sacré dans le cœur qui souffre, parce
30 qu'il aime ; on découvre combien sont profondes les racines de l'affection qu'on croyait inspirer sans la partager : et si l'on surmonte ce qu'on appelle faiblesse, c'est en détruisant en soi-même tout ce qu'on a de généreux, en déchirant tout ce qu'on a de fidèle, en sacrifiant tout ce qu'on a de noble et de bon. On se relève de cette victoire,
35 à laquelle les indifférents et les amis applaudissent, ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la morale en la prenant pour prétexte de la dureté ; et l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou perverti par ce triste succès.

40 Tel a été le tableau que j'ai voulu tracer dans Adolphe. Je ne sais si j'ai réussi ; ce qui me ferait croire au moins à un certain mérite de vérité, c'est que presque tous ceux de mes lecteurs que j'ai rencontrés m'ont parlé d'eux-mêmes comme ayant été dans la position de mon héros. Il est vrai qu'à travers les regrets qu'ils
45 montraient de toutes les douleurs qu'ils avaient causées, perceait je ne sais quelle satisfaction de fatuité ; ils aimaient à se peindre, comme ayant, de même qu'Adolphe, été poursuivis par les opiniâtres affections qu'ils avaient inspirées, et victimes de l'amour immense qu'on avait conçu pour eux. Je crois que pour la plupart ils se
50 calomniaient, et que si leur vanité les eût laissés tranquilles, leur conscience eût pu rester en repos.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne Adolphe m'est devenu fort indifférent ; je n'attache aucun prix à ce roman, et je répète que ma seule intention, en le laissant paraître devant un public
55 qui l'a probablement oublié, si tant est que jamais il l'ait connu, a été de déclarer que toute édition qui contiendrait autre chose que ce qui est renfermé dans celle-ci ne viendrait pas de moi, et que je n'en serais pas responsable.

AVIS DE L'ÉDITEUR

JE parcourais l'Italie, il y a bien ¹ des années. Je fus arrêté dans une auberge de Cerenza, petit village de la Calabre, par un débordement du Néto. Il y avait, dans la même auberge, un étranger qui se trouvait forcé d'y séjourner pour la même cause. Il était fort silencieux et paraissait triste. Il ne témoignait aucune impatience. Je me plaignais quelquefois à lui, comme au seul ² homme à qui je pusse parler dans ce lieu, du retard que notre marche éprouvait. Il m'est égal, me répondait-il, d'être ³ ici ou ailleurs. Notre hôte, qui avait causé avec un domestique Napolitain, qui servait cet étranger sans savoir son nom, me dit qu'il ne voyageait point par curiosité, car il ne visitait ni les ruines, ni les sites, ni les monumens, ni les hommes.⁴ Il lisait beaucoup, mais jamais d'une manière suivie. Il se promenait le soir, toujours seul, et souvent il passait des journées entières, assis, immobile, la tête appuyée sur les deux mains.

Au moment où les communications, étant rétablies, nous auraient permis de partir, cet étranger tomba très-malade. L'humanité me fit un devoir de prolonger ⁵ mon séjour auprès de lui pour le soigner. Il n'y avait à Cerenza qu'un chirurgien de village. Je voulais envoyer à Cozenze chercher des secours plus efficaces. Ce n'est pas la peine, me dit l'étranger, l'homme ⁶ que voilà est précisément ce qu'il me faut. Il avait raison, peut-être plus qu'il ne le pensait ; car cet homme ⁷ le guérit. Je ne vous croyais pas si habile, lui dit-il avec une sorte d'humeur, en le congédiant : puis ⁸ il me remercia de mes soins, et il partit.

Les sigles de l'appareil critique désignent : M, le manuscrit ; A, l'accord de la première édition de Londres et de la première de Paris ; L et P, ces deux éditions respectivement ; C, la troisième de Paris et l'accord de la quatrième avec elle ; D, la quatrième de Paris.—Chaque sigle vaut pour la série des variantes qui le suivent, jusqu'à l'apparition du sigle suivant.

¹ M quelques ² L un seul ³ d'être barré ⁴ M honneurs ⁵ partager

⁶ M Cet homme-ci, en montrant le chirurgien, est ⁷ ce chirurgien

⁸ Ensuite

Plusieurs mois après, je reçus à Naples une lettre de l'hôte de Cerenza, avec une cassette trouvée sur la route qui conduit à Strongoli, route que l'étranger et moi nous avions suivie, mais séparément. L'aubergiste qui me l'envoyait se croyait sûr qu'elle appartenait à l'un de nous deux. Elle renfermait beaucoup de lettres fort anciennes, sans adresses,¹ ou dont les adresses et les signatures étaient effacées, un portrait de femme, et un cahier contenant l'anecdote, ou l'histoire qu'on va lire.² L'étranger, propriétaire de ces effets, ne m'avait laissé, en me quittant, aucun moyen de lui écrire. Je les conservais depuis dix ans, incertain de l'usage que je devais en faire, lorsqu'en ayant parlé, par hasard, à quelques personnes, dans une ville d'Allemagne, l'une d'entre elles me demanda avec instance de lui confier le manuscrit dont j'étais dépositaire. Au bout de huit jours, ce manuscrit me fut renvoyé, avec une lettre que j'ai placée à la fin de cette histoire, parce qu'elle serait inintelligible, si on la lisait, avant de connaître l'histoire elle-même.

Cette lettre m'a décidé à la publication actuelle, en me donnant la certitude qu'elle ne peut offenser ni compromettre personne. Je n'ai pas changé un mot à l'original. La suppression même des noms propres ne vient pas de moi. Ils n'étaient désignés que comme ils³ sont encore, par des lettres initiales.

¹ sans adresse — l'adresse

² lire. J'y trouvai de plus dans un double fond très difficile à apercevoir, des diamans d'un assez grand prix. Je fis insérer dans les papiers publics un avis détaillé. Trois ans se sont écoulés sans que j'aie reçu aucune nouvelle. Je publie maintenant l'anecdote seule, parce que cette publication me semble un dernier moyen de découvrir le propriétaire des effets qui sont en mon pouvoir. J'ignore si cette anecdote est vraie ou fausse, si l'étranger que j'ai rencontré en est l'auteur ou le héros. Je n'y ai pas changé un mot. La suppression même des noms propres . . .

³ *M* ils le sont,

ADOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

JE venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Göttingue.—L'intention de mon père, ministre de l'Électeur de * * * *, était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe. Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. J'avais obtenu, par un travail assez opiniâtre, au milieu d'une vie très-dissipée, des succès qui m'avaient distingué de mes compagnons d'étude, et qui avaient fait concevoir à mon père sur moi des espérances probablement fort exagérées.

Ces espérances l'avaient rendu très-indulgent pour beaucoup de fautes que j'avais commises. Il ne m'avait jamais laissé souffrir des suites de ces fautes. Il avait toujours accordé, quelquefois prévenu mes demandes à cet égard.

Malheureusement sa conduite était plutôt noble et

généreuse que tendre. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect. Mais aucune
 20 confiance n'avait existé jamais entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune, et lui inspirent le dédain de
 25 tous les objets qui l'environnent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années,
 30 d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils raisonnables et sensibles. Mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre, qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi
 35 d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusques dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur nos impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche
 40 tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentimens mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais
 45 pas, que même avec son fils, mon père était timide, et que souvent après avoir long-temps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente

35. *M* pénible. Malheureusement il y avait dans mon caractère quelque chose à la fois de contraint et de violent que je ne m'expliquais pas, et que [sic] moins encore. [Toute la phrase disparue sous des taches ; les . . . finissent la ligne.]

semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune, et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté de causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, et tel est même à présent l'effet de cette disposition d'âme, que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de la fuir pour délibérer en paix. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer. Tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon

51. M Cette disposition eut une grande influence sur [mots barrés par des hachures : puis dix points pour finir la ligne ; puis, à la ligne :] Ma contrainte avec mon père eut. . . . 70. encor aujourd'hui

cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas ; mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me
80 détachait successivement de tous les objets qui tour-à-tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très-jeune, et sur laquelle je n'ai jamais
conçu que les hommes s'étourdissent si facilement.
85 J'avais à l'âge de dix-sept ans vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien. Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde qu'elle ne connaissait pas, avec le
90 sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir, et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la
95 soumettre. Elle vivait dans un château voisin d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avions envisagé la vie sous toutes ses faces et la mort
100 toujours pour terme de tout. Et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux.

Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne
105 m'abandonnait pas. Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie, précisément à mesure que les années se sont accumulées

sur moi. Serait-ce parce qu'il y a dans l'espérance 110
quelque chose de douteux, et que, lorsqu'elle se retire de
la carrière de l'homme, cette carrière prend un caractère
plus sévère, mais plus positif? Serait-ce que la vie
semble d'autant plus réelle, que toutes les illusions dispa-
raissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans 115
l'horizon, lorsque les nuages se dissipent?

Je me rendis, en quittant Göttingue, dans la petite
ville de D * * *. Cette ville était la résidence d'un
Prince, qui, comme la plupart de ceux de l'Allemagne,
gouvernait avec douceur un pays de peu d'étendue, 120
protégeait les hommes éclairés qui venaient s'y fixer,
laissait à toutes les opinions une liberté parfaite, mais
qui, borné par l'ancien usage à la société de ses courtisans,
ne rassemblait par là même autour de lui que des hommes
en grande partie insignifiants ou médiocres. Je fus 125
accueilli dans cette cour, avec la curiosité qu'inspire
naturellement tout étranger qui vient rompre le cercle de
la monotonie et de l'étiquette. Pendant quelques mois,
je ne remarquai rien qui pût captiver mon attention.
J'étais reconnaissant de l'obligeance qu'on me témoignait. 130
Mais tantôt ma timidité m'empêchait d'en profiter,
tantôt la fatigue d'une agitation sans but me faisait
préférer la solitude aux plaisirs insipides que l'on m'invitait
à partager. Je n'avais de haine contre personne, mais peu
de gens m'inspiraient de l'intérêt. Or les hommes se 135
blessent de l'indifférence. Ils l'attribuent à la malveillance
ou à l'affectation. Ils ne veulent pas croire qu'on
s'ennuie avec eux naturellement. Quelquefois je cher-
chais à contraindre mon ennui : je me réfugiais dans une
taciturnité profonde : on prenait cette taciturnité pour 140
du dédain. D'autres fois, lassé moi-même de mon silence,

je me laissais aller à quelques plaisanteries, et mon esprit mis en mouvement, m'entraînait au delà de toute mesure. Je révélais en un jour tous les ridicules que j'avais
 145 observés durant un mois. Les confidens de mes épanchemens subits et involontaires ne m'en savaient aucun gré, et avaient raison : car c'était le besoin de parler qui me saisissait et non la confiance. J'avais contracté, dans mes conversations avec la femme qui la première avait
 150 développé mes idées, une insurmontable aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques. Lors donc que j'entendais la médiocrité dissenter avec complaisance sur des principes bien établis, bien incontestables en fait de morale, de convenance ou
 155 de religion, choses qu'elle met assez volontiers sur la même ligne, je me sentais poussé à la contredire : non
on
obstacle
than
ion que j'eusse adopté des opinions opposées, mais parce que j'étais impatienté d'une conviction si ferme et si lourde. Je ne sais quel instinct m'avertissait d'ailleurs de me
 160 défier de ces axiomes généraux si exempts de toute restriction, si purs de toute nuance. Les sots font de leur morale une masse compacte et indivisible, pour qu'elle se mêle le moins possible avec leurs actions, et les laisse libres dans tous les détails.

165 Je me donnai bientôt par cette conduite une grande réputation de légèreté, de persiflage, de méchanceté. Mes paroles amères furent considérées comme des preuves d'une âme haineuse, mes plaisanteries comme des attentats contre tout ce qu'il y avait de plus respectable. Ceux dont
 170 j'avais eu le tort de me moquer, trouvaient commode de faire cause commune avec les principes qu'ils m'accusaient de révoquer en doute. Parce que sans le vouloir, je les avais fait rire aux dépens les uns des autres, tous se

réunirent contre moi. On eût dit qu'en faisant remarquer leurs ridicules, je trahissais une confiance qu'ils m'avaient faite. On eût dit qu'en se montrant à mes yeux tels qu'ils étaient, ils avaient obtenu de ma part la promesse du silence. Je n'avais point la conscience d'avoir accepté ce traité trop onéreux. Ils avaient trouvé du plaisir à se donner ample carrière. J'en trouvais à les observer et à les décrire : et ce qu'ils appelaient une perfidie, me paraissait un dédommagement tout innocent et très-légitime.

Je ne veux point ici me justifier. J'ai renoncé depuis long-temps à cet usage frivole et facile d'un esprit sans expérience. Je veux simplement dire, et cela pour d'autres que pour moi qui suis maintenant à l'abri du monde, qu'il faut du temps pour s'accoutumer à l'espèce humaine, telle que l'intérêt, l'affectation, la vanité, la peur, nous l'ont faite. L'étonnement de la première jeunesse, à l'aspect d'une société si factice et si travaillée, annonce plutôt un cœur naturel qu'un esprit méchant. Cette société d'ailleurs n'a rien à en craindre. Elle pèse tellement sur nous, son influence sourde est tellement puissante, qu'elle ne tarde pas à nous façonner d'après le moule universel. Nous ne sommes plus surpris alors que de notre ancienne surprise, et nous nous trouvons bien sous notre nouvelle forme, comme l'on finit par respirer librement dans un spectacle encombré par la foule, tandis qu'en entrant on n'y respirait qu'avec effort.

Si quelques-uns échappent à cette destinée générale, ils renferment en eux-mêmes leur dissentiment secret. Ils aperçoivent dans la plupart des ridicules, le germe des vices. Ils n'en plaisantent plus, parce que le mépris remplace la moquerie, et que le mépris est silencieux.

Il s'établit donc, dans le petit public qui m'environnait, une inquiétude vague sur mon caractère. On ne pouvait citer aucune action condamnable. On ne pouvait même m'en contester quelques-unes qui semblaient
210 annoncer de la générosité ou du dévouement ; mais on disait que j'étais un homme immoral, un homme peu sûr, deux épithètes heureusement inventées pour insinuer les faits qu'on ignore, et laisser deviner ce qu'on ne sait pas.

214. *Le MS fait suivre chaque chapitre des mots Fin du chapitre 1^{er}, puis chap^e 2^{ème} . . . 9^{ème}.*

CHAPITRE II.

DISTRAIT, inattentif, ennuyé, je ne m'apercevais point de l'impression que je produisais, et je partageais mon temps entre des études que j'interrompais souvent, des projets que je n'exécutais pas, des plaisirs qui ne m'intéressaient guère, lorsqu'une circonstance très-frivole en apparence produisit dans ma disposition une révolution importante.

Un jeune homme avec lequel j'étais assez lié, cherchait depuis quelques mois à plaire à l'une des femmes les moins insipides de la société dans laquelle nous vivions. J'étais le confident très-désintéressé de son entreprise. Après de longs efforts, il parvint à se faire aimer, et comme il ne m'avait point caché ses revers et ses peines, il se crut obligé de me communiquer ses succès. Rien n'égalait ses transports et l'excès de sa joie. Le spectacle d'un tel bonheur me fit regretter de n'en avoir pas essayé encore. Je n'avais point eu jusqu'alors de liaison de femme qui pût flatter mon amour-propre. Un nouvel avenir parut se dévoiler à mes yeux. Un nouveau besoin se fit sentir au fond de mon cœur. Il y avait dans ce besoin beaucoup de vanité sans doute, mais il n'y avait pas uniquement de la vanité. Il y en avait peut-être moins que je ne le croyais moi-même. Les sentimens de l'homme sont confus et mélangés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir.

J'avais dans la maison de mon père adopté sur les femmes un système assez immoral. Mon père, bien
 30 qu'il observât strictement les convenances extérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour. Il les regardait comme des amusemens, sinon permis, du moins excusables, et considérait le mariage seul sous un rapport sérieux. Il avait pour
 35 principe, qu'un jeune homme doit éviter avec soin de faire ce qu'on nomme une folie, c'est-à-dire, de contracter un engagement durable, avec une personne qui ne fût pas parfaitement son égale pour la fortune, la naissance et les avantages extérieurs. Mais du reste, toutes les
 40 femmes, aussi long-temps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir, sans inconvéniens, être prises, puis être quittées : et je l'avais vu sourire avec une sorte d'approbation à cette parodie d'un mot connu : Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir.

λ
 45 L'on ne sait pas assez combien, dans la première jeunesse, les mots de cette espèce font une impression profonde, et combien à un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfans s'étonnent de voir contredire par des plaisanteries que tout le monde
 50 applaudit, les règles directes qu'on leur a données. Ces règles ne sont plus à leurs yeux que des formules banales que leurs parens sont convenus de leur répéter pour l'acquit de leur conscience, et les plaisanteries leur semblent renfermer le véritable secret de la vie.

30. M extérieures dans la société dans laquelle je vivais, ou [*ces huit mots barrés*] se permettait . . . amour, ou [*corrigé en il, de la main de Constant, et la virgule changée en ;*] les regardait — 34. sérieux. Il avait pour principe [*barré d'un trait continu*] Les hommes que je respectais le plus, me paraissaient [*barré par des hachures, le dernier mot d'un trait*] Il [*récrit dans l'interligne de la main de Constant*] avoit [*t récrit sur r par Constant*] pour principe — 39. Mais du reste, aussi long-temps qu'il ne s'agissait pas d'épouser, toutes les femmes

Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, 55
me disais-je, et je regardais autour de moi ; je ne voyais
 personne qui m'inspirât de l'amour, personne qui me
 parût susceptible d'en prendre. J'interrogeais mon cœur
 et mes goûts ; je ne me sentais aucun mouvement de
 préférence. Je m'agitais ainsi intérieurement, lorsque je 60
 fis connaissance avec le comte de P * * *, homme de
 quarante ans, dont la famille était alliée à la mienne. Il
 me proposa de venir le voir. Malheureuse visite ! il avait
 chez lui sa maîtresse, une Polonaise, célèbre par sa beauté,
 quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Cette 65
 femme, malgré sa situation désavantageuse, avait montré,
 dans plusieurs occasions, un caractère distingué. Sa
 famille, assez illustre en Pologne, avait été ruinée dans
 les troubles de cette contrée. Son père avait été proscrit.
 Sa mère était allée chercher un asile en France, et y avait 70
 mené sa fille, qu'elle avait laissée, à sa mort, dans un
 isolement complet. Le comte de P * * * en était devenu
 amoureux. J'ai toujours ignoré comment s'était formée
 une liaison, qui, lorsque j'ai vu pour la première fois
 Ellénore, était, dès long-temps, établie et pour ainsi dire 75
 consacrée. La fatalité de sa situation, ou l'inexpérience
 de son âge l'avaient-elles jetée dans une carrière qui
 répugnait également à son éducation, à ses habitudes, et

71. *M* sa fille. Ellénore, c'était son nom, soit imprudence, soit passion, soit malheur de circonstances, avait eu, dans un âge fort tendre, une aventure d'éclat, dont les détails me sont restés inconnus. La mort de sa mère qui avait suivi de près cet événement, avait contribué, en la laissant dans un isolement complet, à la jeter dans une carrière qui répugnait également à son éducation, à ses habitudes, et à la fierté qui faisait une partie très remarquable de son caractère. Le comte de P * * * en était devenu amoureux. Elle s'était attachée à lui ; l'on avait pu croire dans les premiers momens, que c'était calcul. Mais la fortune du comte de P * * * ayant été [*la chute de ce passage a été entraînée par celle du passage analogue de la p. 29, due à l'intervention de Lady Charlotte Campbell*].

à la fierté qui faisait une partie très-remarquable de son caractère ? Ce que je sais, ce que tout le monde a su, c'est que la fortune du comte de P * * * ayant été presque entièrement détruite, et sa liberté menacée, Ellénore lui avait donné de telles preuves de dévouement, avait rejeté avec un tel mépris les offres les plus brillantes, avait
85 partagé ses périls et sa pauvreté avec tant de zèle et même de joie, que la sévérité la plus scrupuleuse ne pouvait s'empêcher de rendre justice à la pureté de ses motifs et au désintéressement de sa conduite. C'était à son activité, à son courage, à sa raison, aux sacrifices de tout genre
90 qu'elle avait supportés sans se plaindre, que son amant devait d'avoir recouvré une partie de ses biens. Ils étaient venus s'établir à D * * * pour y suivre un procès qui pouvait rendre entièrement au comte de P * * * son ancienne opulence, et comptaient y rester environ deux ans.

95 Ellénore n'avait qu'un esprit ordinaire : mais ses idées étaient justes, et ses expressions, toujours simples, étaient quelquefois frappantes par la noblesse et l'élévation de ses sentimens. Elle avait beaucoup de préjugés, mais tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt. Elle
100 attachait le plus grand prix à la régularité de la conduite, précisément parce que la sienne n'était pas régulière suivant les notions reçues. Elle était très-religieuse, parce que la religion condamnait rigoureusement son genre de vie. Elle repoussait sévèrement dans la conversation tout ce
105 qui n'aurait paru à d'autres femmes que des plaisanteries innocentes, parce qu'elle craignait toujours qu'on ne se crût autorisé par son état à lui en adresser de déplacées. Elle aurait désiré ne recevoir chez elle que des hommes du rang le plus élevé et de mœurs irréprochables, parce
110 que les femmes à qui elle frémissait d'être comparée, se forment d'ordinaire une société mêlée, et se résignant

à la perte de la considération, ne cherchent dans leurs relations que l'amusement. Ellénore, en un mot, était en lutte constante avec sa destinée. Elle protestait, pour ainsi dire, par chacune de ses actions et de ses paroles, 115 contre la classe dans laquelle elle se trouvait rangée : et comme elle sentait que la réalité était plus forte qu'elle, et que ses efforts ne changeaient rien à sa situation, elle était fort malheureuse. Elle élevait deux enfans qu'elle avait eus du comte de P * * * avec une austérité excessive. 120 On eût dit quelquefois qu'une révolte secrète se mêlait à l'attachement plutôt passionné que tendre qu'elle leur montrait, et les lui rendait en quelque sorte importuns. Lorsqu'on lui faisait à bonne intention quelque remarque sur ce que ses enfans grandissaient, sur les talens 125 qu'ils promettaient d'avoir, sur la carrière qu'ils auraient à suivre, on la voyait pâlir de l'idée qu'il faudrait qu'un jour elle leur avouât leur naissance. Mais le moindre danger, une heure d'absence, la ramenait à eux avec une anxiété où l'on démêlait une espèce de remords, et le 130 désir de leur donner par ses caresses le bonheur qu'elle n'y trouvait pas elle-même. Cette opposition entre ses sentimens et la place qu'elle occupait dans le monde avait rendu son humeur fort inégale. Souvent elle était rêveuse et taciturne : quelquefois elle parlait avec impétuosité. 135 Comme elle était tourmentée d'une idée particulière, au milieu de la conversation la plus générale, elle ne restait jamais parfaitement calme. Mais par cela même, il y avait dans sa manière quelque chose de fougueux et d'inattendu, qui la rendait plus piquante qu'elle n'aurait 140

118. *M* situation ostensible [*ce mot barré des mêmes traits obliques et de la même encre que les ratures précédentes*] — 120. excessive : [*la phrase suivante manque*] et lorsqu'on — 128. naissance. [*La phrase suivante manque.*]

dû l'être naturellement. La bizarrerie de sa position suppléait en elle à la nouveauté des idées. On l'examinait avec intérêt et curiosité comme un bel orage.

Offerte à mes regards dans un moment où mon cœur
145 avait besoin d'amour, ma vanité de succès, Ellénore me
parut une conquête digne de moi. Elle-même trouva du
plaisir dans la société d'un homme différent de ceux qu'elle
avait vus jusqu'alors. Son cercle s'était composé de quel-
ques amis ou parens de son amant et de leurs femmes, que
150 l'ascendant du comte de P * * * avait forcées à recevoir
sa maîtresse. Les maris étaient dépourvus de sentimens
aussi bien que d'idées ; les femmes ne différaient de leurs
maris que par une médiocrité plus inquiète et plus agitée,
parce qu'elles n'avaient pas, comme eux, cette tranquillité
155 d'esprit qui résulte de l'occupation et de la régularité des
affaires. Une plaisanterie plus légère, une conversation
plus variée, un mélange particulier de mélancolie et de
gaieté, de découragement et d'intérêt, d'enthousiasme et
d'ironie, étonnèrent et attachèrent Ellénore. Elle parlait
160 plusieurs langues, imparfaitement à la vérité, mais toujours
avec vivacité, quelquefois avec grâce. Ses idées semblaient
se faire jour à travers les obstacles, et sortir de cette lutte,
plus agréables, plus naïves et plus neuves : car les idiomes
étrangers rajeunissent les pensées, et les débarrassent de
165 ces tournures qui les font paraître tour-à-tour communes
et affectées. Nous lisions ensemble des poètes anglais :
nous nous promenions ensemble. J'allais souvent la voir
le matin : j'y retournais le soir : je causais avec elle sur
mille sujets.

170 Je pensais faire en observateur froid et impartial le
tour de son caractère et de son esprit. Mais chaque mot

qu'elle disait me semblait revêtu d'une grâce inexplicable. Le dessein de lui plaire, mettant dans ma vie un nouvel intérêt, animait mon existence d'une manière inusitée. J'attribuais à son charme cet effet presque magique. 175
 J'en aurais joui plus complètement encore sans l'engagement que j'avais pris envers mon amour-propre. Cet amour-propre était en tiers entre Ellénore et moi. Je me croyais comme obligé de marcher au plus vite vers le but que je m'étais proposé. Je ne me livrais donc pas sans 180
 réserve à mes impressions. Il me tardait d'avoir parlé, car il me semblait que je n'avais qu'à parler pour réussir. Je ne croyais point aimer Ellénore ; mais déjà je n'aurais pu me résigner à ne pas lui plaire. Elle m'occupait sans cesse. Je formais mille projets ; j'inventais mille moyens 185
 de conquête, avec cette fatuité sans expérience, qui se croit sûre du succès, parce qu'elle n'a rien essayé.

Cependant une invincible timidité m'arrêtait. Tous mes discours expiraient sur mes lèvres, ou se terminaient tout autrement que je ne l'avais projeté. Je me débattais 190
 intérieurement. J'étais indigné contre moi-même.

Je cherchai enfin un raisonnement qui pût me tirer de cette lutte avec honneur à mes propres yeux. Je me dis qu'il ne fallait rien précipiter, qu'Ellénore était trop peu préparée à l'aveu que je méditais, et qu'il valait mieux 195
 attendre encore. Presque toujours pour vivre en repos avec nous-mêmes, nous travestissons en calculs et en systèmes nos impuissances ou nos faiblesses. Cela satisfait cette portion de nous, qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre. 200

Cette situation se prolongea. Chaque jour, je fixais le lendemain comme l'époque invariable d'une déclaration positive, et chaque lendemain s'écoulait comme la veille.

Ma timidité me quittait, dès que je m'éloignais d'Ellénore.
 205 Je reprenais alors mes plans habiles et mes profondes combinaisons. Mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle que je me sentais de nouveau tremblant et troublé.
 15m 11 Quiconque aurait lu dans mon cœur, en son absence, m'aurait pris pour un séducteur froid et peu sensible.
 210 Quiconque m'eût aperçu à ses côtés, eût cru reconnaître en moi un amant novice, interdit et passionné. L'on se serait également trompé dans ces deux jugemens. Il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout-à-fait sincère, ni tout-à-fait de mau-
 215 vaise foi.

Convaincu par ces expériences réitérées que je n'aurais jamais le courage de parler à Ellénore, je me déterminai à lui écrire. Le comte de P * * * était absent. Les combats que j'avais livrés long-temps à mon propre caractè-
 220 re, l'impatience que j'éprouvais de n'avoir pu le surmonter, mon incertitude sur le succès de ma tentative, jetèrent dans ma lettre une agitation qui ressemblait fort à l'amour. Échauffé d'ailleurs que j'étais par mon propre style, je ressentais, en finissant d'écrire, un peu de la
 225 passion que j'avais cherché à exprimer avec toute la force possible.

Ellénore vit dans ma lettre ce qu'il était naturel d'y voir, le transport passager d'un homme qui avait dix ans de moins qu'elle, dont le cœur s'ouvrait à des sentimens
 230 qui lui étaient encore inconnus, et qui méritait plus de pitié que de colère. Elle me répondit avec bonté, me donna des conseils affectueux, m'offrit une amitié sincère, mais me déclara que, jusqu'au retour du comte de P * * *, elle ne pourrait me recevoir.

211. M On — 218. L'1 minuscule du copiste, dans le mot *Le*, a été changé en majuscule de la plume plus grosse et plus noire de B. Constant.

Cette réponse me bouleversa. Mon imagination, 235
s'irritant de l'obstacle, s'empara de toute mon existence.
L'amour, qu'une heure auparavant je m'applaudissais de
feindre, je crus tout-à-coup l'éprouver avec fureur. Je
courus chez Ellénore. On me dit qu'elle était sortie.
Je lui écrivis. Je la suppliai de m'accorder une dernière 240
entrevue ; je lui peignis en termes déchirans mon déses-
poir, les projets funestes que m'inspirait sa cruelle déter-
mination. Pendant une grande partie du jour, j'attendis
vainement une réponse. Je ne calmais mon inexprimable
souffrance qu'en me répétant que le lendemain, je braverais 245
toutes les difficultés pour pénétrer jusqu'à Ellénore et
pour lui parler. On m'apporta le soir quelques mots
d'elle : ils étaient doux. Je crus y remarquer une im-
pression de regret et de tristesse. Mais elle persistait
dans sa résolution, qu'elle m'annonçait comme inébran- 250
lable. Je me présentai de nouveau chez elle le lendemain.
Elle était partie pour une campagne, dont ses gens igno-
raient le nom. Ils n'avaient même aucun moyen de lui
faire parvenir des lettres.

Je restai long-temps immobile à sa porte, n'imaginant 255
plus aucune chance de la retrouver. J'étais étonné moi-
même de ce que je souffrais. Ma mémoire me retraçait
les instans où je m'étais dit que je n'aspirais qu'à un
succès, que ce n'était qu'une tentative à laquelle je re-
noncerais sans peine. Je ne concevais rien à la douleur 260
violente, indomptable, qui déchirait mon cœur. Plusieurs
jours se passèrent de la sorte. J'étais également incapable
de distraction et d'étude. J'errais sans cesse devant la
porte d'Ellénore. Je me promenais dans la ville, comme
si, au détour de chaque rue, j'avais pu espérer de la rencon- 265
trer. Un matin, dans une de ces courses sans but, qui

servaient à remplacer mon agitation par de la fatigue, j'aperçus la voiture du comte de P * * *, qui revenait de son voyage. Il me reconnut et mit pied à terre. Après
270 quelques phrases banales, je lui parlai, en déguisant mon trouble, du départ subit d'Ellénore. Oui, me dit-il, une de ses amies, à quelques lieues d'ici, a éprouvé je ne sais quel événement fâcheux, qui a fait croire à Ellénore que ses consolations lui seraient utiles. Elle est partie sans
275 me consulter. C'est une personne que tous ses sentimens dominant, et dont l'âme, toujours active, trouve presque du repos dans le dévouement. Mais sa présence ici m'est trop nécessaire. Je vais lui écrire. Elle reviendra sûrement dans quelques jours.

280 Cette assurance me calma. Je sentis ma douleur s'apaiser. Pour la première fois, depuis le départ d'Ellénore, je pus respirer sans peine. Son retour fut moins prompt que ne l'espérait le comte de P * * *. Mais j'avais repris ma vie habituelle, et l'angoisse que j'avais
285 éprouvée commençait à se dissiper, lorsqu'au bout d'un mois, M. de P * * * me fit avertir qu'Ellénore devait arriver le soir. Comme il mettait un grand prix à lui maintenir dans la société la place que son caractère méritait, et dont sa situation semblait l'exclure, il avait
290 invité à souper plusieurs femmes de ses parentes et de ses amies qui avaient consenti à voir Ellénore.

Mes souvenirs reparurent, d'abord confus, bientôt plus vifs. Mon amour-propre s'y mêlait. J'étais embarrassé, humilié, de rencontrer une femme qui m'avait traité
295 comme un enfant. Il me semblait la voir, souriant à mon approche de ce qu'une courte absence avait calmé l'effervescence d'une jeune tête : et je démêlais dans ce sourire une sorte de mépris pour moi. Par degrés mes

sentimens se réveillèrent. Je m'étais levé ce jour là même, ne songeant plus à Ellénore : une heure après avoir reçu la nouvelle de son arrivée, son image errait devant mes yeux, régnait sur mon cœur, et j'avais la fièvre de la crainte de ne pas la voir. 300

Je restai chez moi toute la journée. Je m'y tins, pour ainsi dire, caché. Je tremblais que le moindre mouvement ne prévînt notre rencontre. Rien pourtant n'était plus simple, plus certain : mais je la désirais avec tant d'ardeur qu'elle me paraissait impossible. L'impatience me dévorait. A tous les instans je consultais ma montre. J'étais obligé d'ouvrir ma fenêtre pour respirer. Mon sang me brûlait, en circulant dans mes veines. 305 310 *brea*

Enfin, j'entendis sonner l'heure à laquelle je devais me rendre chez le comte. Mon impatience se changea tout-à-coup en timidité. Je m'habillai lentement. Je ne me sentais plus pressé d'arriver. J'avais un tel effroi que mon attente ne fût déçue, un sentiment si vif de la douleur que je courais risque d'éprouver, que j'aurais consenti volontiers à tout ajourner. 315 *Dual*

Il était assez tard, lorsque j'entrai chez M. de P * * *. J'aperçus Ellénore assise au fond de la chambre. Je n'osais avancer. Il me semblait que tout le monde avait les yeux fixés sur moi. J'allai me cacher dans un coin du salon, derrière un groupe d'hommes qui causaient. De là je contemplais Ellénore. Elle me parut légèrement changée. Elle était plus pâle que de coutume. Le comte me découvrit dans l'espèce de retraite où je m'étais réfugié. Il vint à moi, me prit par la main, et me conduisit vers Ellénore. Je vous présente, lui dit-il en riant, l'un des hommes que votre départ inattendu a le plus étonné. Ellénore parlait à une femme placée à côté 320 325 330

d'elle. Lorsqu'elle me vit, ses paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. Elle demeura toute interdite : je l'étais beaucoup moi-même.

On pouvait nous entendre. J'adressai à Ellénore des
335 questions indifférentes. Nous reprîmes tous deux une
apparence de calme. On annonça qu'on avait servi.
J'offris à Ellénore mon bras qu'elle ne put refuser. Si
vous ne me promettez pas, lui dis-je en la conduisant, de
me recevoir demain chez vous à onze heures, je pars à
340 l'instant, j'abandonne mon pays et ma famille et mon
père, je romps tous mes liens, j'abjure tous mes devoirs,
et je vais, n'importe où, finir au plus tôt une vie que vous
vous plaisez à empoisonner. Adolphe, me répondit-elle,
et elle hésitait. Je fis un mouvement pour m'éloigner.
345 Je ne sais ce que mes traits exprimèrent ; mais je n'avais
jamais éprouvé de contraction si violente.

Ellénore me regarda. Une terreur mêlée d'affection
se peignit sur sa figure. Je vous recevrai demain, me
dit-elle, mais je vous conjure. Beaucoup de per-
350 sonnes nous suivaient. Elle ne put achever sa phrase. Je
pressai sa main de mon bras. Nous nous mîmes à table.

J'aurais voulu m'asseoir à côté d'Ellénore, mais le
maître de la maison l'avait autrement décidé. Je fus
placé à peu près vis-à-vis d'elle. Au commencement du
355 souper, elle était rêveuse. Quand on lui adressait la
parole, elle répondait avec douceur : mais elle retombait
bientôt dans la distraction. Une de ses amies, frappée
de son silence et de son abattement, lui demanda si elle
était malade. Je n'ai pas été bien dans ces derniers temps,
360 répondit-elle, et même à présent je suis fort ébranlée.
J'aspirais à produire dans l'esprit d'Ellénore une impres-
sion agréable. Je voulais, en me montrant aimable et

spirituel, la disposer en ma faveur, et la préparer à l'entrevue qu'elle m'avait accordée. J'essayai donc de mille manières de fixer son attention. Je ramenai la conversation 365 sur des sujets que je savais l'intéresser. Nos voisins s'y mêlèrent. J'étais inspiré par sa présence. Je parvins à me faire écouter d'elle, je la vis bientôt sourire. J'en ressentis une telle joie, mes regards exprimèrent tant de reconnaissance, qu'elle ne put s'empêcher d'en être touchée. 370 Sa tristesse et sa distraction se dissipèrent. Elle ne résista plus au charme secret que répandait dans son âme la vue du bonheur que je lui devais, et quand nous sortîmes de table, nos cœurs étaient d'intelligence, comme si nous n'avions jamais été séparés. Vous voyez, lui dis-je, en 375 lui donnant la main pour rentrer dans le salon, que vous disposez de toute mon existence ; que vous ai-je fait pour que vous trouviez du plaisir à la tourmenter ?

CHAPITRE III.

Je passai la nuit sans dormir. Il n'était plus question dans mon âme ni de calculs ni de projets. Je me sentais, de la meilleure foi du monde, véritablement amoureux. Ce n'était plus l'espoir du succès qui me faisait agir. Le
5 besoin de voir celle que j'aimais, de jouir de sa présence, me dominait exclusivement. Onze heures sonnèrent. Je me rendis auprès d'Ellénore. Elle m'attendait. Elle voulut parler. Je lui demandai de m'écouter. Je m'assis auprès d'elle, car je pouvais à peine me soutenir, et je
10 continuai en ces termes, non sans être obligé de m'interrompre souvent.

Je ne viens point réclamer contre la sentence que vous avez prononcée. Je ne viens point rétracter un aveu qui a pu vous offenser. Je le voudrais en vain.
15 Cet amour que vous repoussez est indestructible. L'effort même que je fais dans ce moment pour vous parler avec un peu de calme, est une preuve de la violence d'un sentiment qui vous blesse. Mais ce n'est plus pour vous en entretenir que je vous ai priée de m'entendre. C'est
20 au contraire, pour vous demander de l'oublier, de me recevoir comme autrefois, d'écarter le souvenir d'un instant de délire, de ne pas me punir de ce que vous savez un secret que j'aurais dû renfermer au fond de mon âme ; vous connaissez ma situation ; ce caractère qu'on dit
25 bizarre et sauvage ; ce cœur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes, et qui souffre

1. *M* toute la nuit —

4. agir : c'était le besoin qui me

pourtant de l'isolement auquel il est condamné. Votre amitié me soutenait. Sans cette amitié je ne puis vivre. J'ai pris l'habitude de vous. Vous avez laissé naître et se former cette douce habitude. Qu'ai-je fait pour perdre cette unique consolation d'une existence si triste et si sombre ? Je suis horriblement malheureux. Je n'ai plus le courage de supporter un si long malheur. Je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir, mais je dois vous voir, s'il faut que je vive.

Ellénore gardait le silence. Que craignez-vous, repris-je ? Qu'est-ce que j'exige ? Ce que vous accordez à tous les indifférens ! Est-ce le monde que vous redoutez ? Ce monde, absorbé dans ses frivolités solennelles, ne lira pas dans un cœur tel que le mien. Comment ne serais-je pas prudent ? N'y va-t-il pas de ma vie ? Ellénore, rendez-vous à ma prière. Vous y trouverez quelque douceur. Il y aura pour vous quelque charme à être aimée ainsi, à me voir auprès de vous, occupé de vous seule, n'existant que pour vous, vous devant toutes les sensations de bonheur dont je suis encore susceptible, arraché par votre présence à la souffrance et au désespoir.

Je poursuivis long-temps de la sorte, levant toutes les objections, retournant de mille manières tous les raisonnemens qui plaidaient en ma faveur. J'étais si soumis, si résigné, je demandais si peu de chose, j'aurais été si malheureux d'un refus !

Ellénore fut émue. Elle m'imposa plusieurs conditions. Elle ne consentit à me recevoir que rarement, au milieu d'une société nombreuse, avec l'engagement que je ne lui parlerais jamais d'amour. Je promis ce qu'elle voulut. Nous étions contens tous les deux, moi d'avoir

reconquis le bien que j'avais été menacé de perdre,
60 Ellénore de se trouver à la fois généreuse, sensible et prudente.

Je profitai dès le lendemain de la permission que j'avais obtenue. Je continuai de même les jours suivans. Ellénore ne songea plus à la nécessité que mes visites
65 fussent peu fréquentes. Bientôt rien ne lui parut plus simple que de me voir tous les jours. Dix ans de fidélité avaient inspiré à M. de P * * * une confiance entière. Il laissait à Ellénore la plus grande liberté. Comme il avait eu à lutter contre l'opinion qui voulait exclure sa
70 maîtresse du monde où il était appelé à vivre, il aimait à voir s'augmenter la société d'Ellénore. Sa maison remplie constatait à ses yeux son propre triomphe sur l'opinion.

Lorsque j'arrivais, j'apercevais dans les regards d'Ellénore une expression de plaisir. Quand elle s'amusaient
75 dans la conversation, ses yeux se tournaient naturellement vers moi. L'on ne racontait rien d'intéressant qu'elle ne m'appelât pour l'entendre. Mais elle n'était jamais seule. Des soirées entières se passaient sans que je pusse lui dire
80 autre chose en particulier que quelques mots insignifians ou interrompus. Je ne tardai pas à m'irriter de tant de contrainte. Je devins sombre, taciturne, inégal dans mon humeur, amer dans mes discours. Je me contenais à peine, lorsqu'un autre que moi s'entretenait à part avec
85 Ellénore ; j'interrompais brusquement ces entretiens. Il m'importait peu qu'on pût s'en offenser, et je n'étais pas toujours arrêté par la crainte de la compromettre. Elle se plaignit à moi de ce changement. Que voulez-vous ? lui dis-je avec impatience. Vous croyez sans doute avoir
90 fait beaucoup pour moi. Je suis forcé de vous dire que

vous vous trompez. Je ne conçois rien à votre nouvelle manière d'être. Autrefois vous viviez retirée. Vous fuyiez une société fatigante. Vous évitiez ces éternelles conversations qui se prolongent, précisément parce qu'elles ne devraient jamais commencer. Aujourd'hui votre porte est ouverte à la terre entière. On dirait qu'en vous demandant de me recevoir, j'ai obtenu pour tout l'univers la même faveur que pour moi. Je vous l'avoue, en vous voyant jadis si prudente, je ne m'attendais pas à vous trouver si frivole.

93

100

Je démêlai dans les traits d'Ellénore une impression de mécontentement et de tristesse. Chère Ellénore, lui dis-je, en me radoucissant tout-à-coup, ne méritai-je donc pas d'être distingué des mille importuns qui vous assiègent ? L'amitié n'a-t-elle pas ses secrets ? N'est-elle pas ombreuse et timide, au milieu du bruit et de la foule ?

105

Ellénore craignait, en se montrant inflexible, de voir se renouveler des imprudences qui l'alarmaient pour elle et pour moi. L'idée de rompre n'approchait plus de son cœur. Elle consentit à me recevoir quelquefois seule.

110

Alors se modifièrent rapidement les règles sévères qu'elle m'avait prescrites. Elle me permit de lui peindre mon amour. Elle se familiarisa par degrés avec ce langage. Bientôt elle m'avoua qu'elle m'aimait.

115

Je passai quelques heures à ses pieds, me proclamant le plus heureux des hommes, lui prodiguant mille assurances de tendresse, de dévouement et de respect éternel. Elle me raconta ce qu'elle avait souffert en essayant de s'éloigner de moi, que de fois elle avait espéré que je la découvrirais malgré ses efforts, comment le moindre bruit qui frappait ses oreilles lui paraissait annoncer mon

120

102. *M* continuai-je, — 122. son oreille

arrivée, quel trouble, quelle joie, quelle crainte, elle avait ressenti en me revoyant, par quelle défiance d'elle-même, 123 pour concilier le penchant de son cœur avec la prudence, elle s'était livrée aux distractions du monde, et avait recherché la foule qu'elle fuyait auparavant. Je lui faisais répéter les plus petits détails, et cette histoire de quelques semaines nous semblait être celle d'une vie entière. 130 L'amour supplée aux longs souvenirs, par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé. L'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être 135 qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas. Bientôt il n'existera plus. Mais tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur 140 celle qui doit le suivre.

Ce calme pourtant dura peu. Ellénore était d'autant plus en garde contre sa faiblesse, qu'elle était poursuivie du souvenir de ses fautes : et mon imagination, mes désirs, une théorie de fatuité, dont je ne m'apercevais pas 145 moi-même, se révoltait contre un tel amour : toujours timide, souvent irrité, je me plaignais, je m'emportais, j'accablais Ellénore de reproches. Plus d'une fois elle forma le projet de briser un lien qui ne répandait sur sa vie que de l'inquiétude et du trouble. Plus d'une fois, 150 je l'apaisai par mes supplications, mes désaveux et mes pleurs.

123. *M* quel trouble, quelle joye [*mots ajoutés entre les lignes de la main de Constant ; ressentie corrigé en ressenti*] — 124. revoyant, par quel calcul, pour concilier — 129. semblait celle — 145. contre un amour séparé des sens : [*Walker : partially successful*].

Ellénore, lui écrivais-je un jour, vous ne savez pas tout ce que je souffre. Près de vous, loin de vous, je suis également malheureux. Pendant les heures qui nous séparent, j'erre au hasard, courbé sous le fardeau d'une existence que je ne sais comment supporter. La société m'importune, la solitude m'accable. Ces indifférens qui m'observent, qui ne connaissent rien de ce qui m'occupe, qui me regardent avec une curiosité sans intérêt, avec un étonnement sans pitié, ces hommes qui osent me parler d'autre chose que de vous portent dans mon sein une douleur mortelle. Je les fuis ; mais seul, je cherche en vain un air qui pénètre dans ma poitrine oppressée. Je me précipite sur cette terre qui devrait s'entr'ouvrir pour m'engloutir à jamais. Je pose ma tête sur la pierre froide qui devrait calmer la fièvre ardente qui me dévore. Je me traîne vers cette colline d'où l'on aperçoit votre maison. Je reste là, les yeux fixés sur cette retraite que je n'habiterai jamais avec vous : et si je vous avais rencontrée plus tôt, vous auriez pu être à moi ! J'aurais serré dans mes bras la seule créature que la nature ait formée pour mon cœur, pour ce cœur qui a tant souffert parce qu'il vous cherchait, et qu'il ne vous a trouvée que trop tard ! Lorsqu'enfin ces heures de délire sont passées, lorsque le moment arrive où je puis vous voir, je prends en tremblant la route de votre demeure. Je crains que tous ceux qui me rencontrent ne devinent les sentimens que je porte en moi. Je m'arrête, je marche à pas lents, je retarde l'instant du bonheur, de ce bonheur que tout menace, que je me crois toujours sur le point de perdre, bonheur imparfait et troublé, contre lequel conspirent peut-être à chaque minute et les événemens funestes et les regards jaloux, et les caprices tyranniques

155

160

165

170

175

180

P. 3
612

et votre propre volonté. Quand je touche au seuil de
185 votre porte, quand je l'entr'ouvre, une nouvelle terreur
me saisit. Je m'avance comme un coupable, demandant
grâce à tous les objets qui frappent ma vue, comme si
tous étaient ennemis, comme si tous m'enviaient l'heure
de félicité dont je vais encore jouir. Le moindre son
190 m'effraie ; le moindre mouvement autour de moi m'épou-
vante. Le bruit même de mes pas me fait reculer. Tout
près de vous je crains encore quelque obstacle qui se place
soudain entre vous et moi. Enfin, je vous vois, je vous
vois ~~et je respire~~, et je vous contemple et je m'arrête,
195 comme le fugitif qui touche au sol protecteur qui doit le
garantir de la mort. Mais alors même, lorsque tout mon
être s'élance vers vous, lorsque j'aurais un tel besoin de
me reposer de tant d'angoisses, de poser ma tête sur vos
genoux, de donner un libre cours à mes larmes, il faut
200 que je me contraigne avec violence, que même auprès de
vous, je vive encore d'une vie d'effort. Pas un instant
d'épanchement ! Pas un instant d'abandon ! Vos
regards m'observent. Vous êtes embarrassée, presque
offensée de mon trouble. Je ne sais quelle gêne a
205 succédé à ces heures délicieuses, où du moins vous m'a-
vouiez votre amour. Le temps s'enfuit, de nouveaux
intérêts vous appellent, vous ne les oubliez jamais : vous
ne retardez jamais l'instant qui m'éloigne. Des étrangers
viennent ; il n'est plus permis de vous regarder : je sens
210 qu'il faut fuir pour me dérober aux soupçons qui
m'environnent. Je vous quitte plus agité, plus déchiré,
plus insensé qu'auparavant : je vous quitte et je retombe
dans cet isolement effroyable, où je me débats sans ren-
contrer un seul être sur lequel je puisse m'appuyer, me
215 reposer un moment.

Ellénore n'avait jamais été aimée de la sorte. M. de P * * * avait pour elle une affection très-vraie, beaucoup de reconnaissance pour son dévouement, beaucoup de respect pour son caractère. Mais il y avait toujours dans sa manière une nuance de supériorité sur une femme qui s'était donnée publiquement à lui, sans qu'il l'eût épousée. Il aurait pu contracter des liens plus honorables, suivant l'opinion commune : il ne le lui disait point : il ne se le disait peut-être pas à lui-même : mais ce qu'on ne dit pas n'en existe pas moins, et tout ce qui est se devine. Ellénore n'avait eu jusqu'alors aucune notion de ce sentiment passionné, de cette existence perdue dans la sienne, dont mes fureurs mêmes, mes injustices et mes reproches n'étaient que des preuves plus irréfragables. Sa résistance avait exalté toutes mes sensations, toutes mes idées. Je revenais des emportemens qui l'effrayaient à une soumission, à une tendresse, à une vénération idolâtre. Je la considérais comme une créature céleste. Mon amour tenait du culte, et il avait pour elle d'autant plus de charme, qu'elle craignait sans cesse de se voir humiliée dans un sens opposé. Elle se donna enfin tout entière.

Malheur à l'homme qui, dans les premiers momens d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle ! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher ! Une femme que son cœur entraîne a dans cet instant quelque

216. *M* sorte. Son premier amant l'avait entraînée lorsqu'elle était très jeune, et l'avait cruellement abandonnée. M. de P * * * — *Le Carnet-memento de 1816 (Archives Monamy)*, donne la note suivante, sous le n^o 53 : Revoir dans ce que j'ai donné à Colburn le passage suivant : [ici le début du §, avec la phrase disparue] retrancher la phrase soulignée. — Cette note est barrée : preuve que Constant y a donné suite, comme on le voit par le texte. Cf. ci-dessus, p. 11. — 221. publiquement donnée — 235. sans cesse secrètement

220

225

230

235

240

Handwritten signature
read

chose de touchant et de sacré. Ce n'est pas le plaisir,
ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont
245 corrupteurs ; ce sont les calculs auxquels la société nous
accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître.
J'aimai, je respectai mille fois plus Ellénore, après qu'elle
se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des
hommes : je promenais sur eux un regard dominateur.
250 *allong* L'air que je respirais était à lui seul une jouissance. Je
m'élançais au-devant de la nature, pour la remercier du
bienfait inespéré, du bienfait immense qu'elle avait daigné
m'accorder.

CHAPITRE IV.

CHARME de l'amour, qui pourrait vous peindre ! Cette persuasion que nous avons trouvé l'être que la nature avait destiné pour nous, ce jour subit répandu sur la vie, et qui nous semble en expliquer le mystère, cette valeur inconnue, attachée aux moindres circonstances, ces heures rapides, dont tous les détails échappent au souvenir par leur douceur même, et qui ne laissent dans notre âme qu'une longue trace de bonheur, cette gaiété folâtre qui se mêle quelquefois sans cause à un attendrissement habituel, tant de plaisir dans la présence et dans l'absence tant d'espoir, ce détachement de tous les soins vulgaires, cette supériorité sur tout ce qui nous entoure, cette certitude que désormais le monde ne peut nous atteindre où nous vivons, cette intelligence mutuelle, qui devine chaque pensée et qui répond à chaque émotion ! Charme de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire.

M. de P * * * fut obligé, pour des affaires pressantes, de s'absenter pendant six semaines. Je passai ce temps chez Ellénore, presque sans interruption. Son attachement semblait s'être accru du sacrifice qu'elle m'avait fait. Elle ne me laissait jamais la quitter sans essayer de me retenir. Lorsque je sortais, elle me demandait quand je reviendrais. Deux heures de séparation lui étaient insupportables. Elle fixait avec une précision inquiète l'instant de mon retour. J'y sous-
crivais avec joie ; j'étais reconnaissant, j'étais heureux du sentiment qu'elle me témoignait. Mais cependant les

intérêts de la vie commune ne se laissent pas plier arbitrairement à tous nos désirs. Il m'était quelquefois
30 incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance, et tous mes momens ainsi comptés. J'étais forcé de précipiter toutes mes démarches, de rompre avec la plupart de mes relations. Je ne savais que répondre à mes connaissances, lorsqu'on me proposait quelque partie, que,
35 dans une situation naturelle, je n'aurais point eu de motif pour refuser. Je ne regrettais point auprès d'Ellénore ces plaisirs de la vie sociale, pour lesquels je n'avais jamais eu beaucoup d'intérêt. Mais j'aurais voulu qu'elle me permît d'y renoncer plus librement. J'aurais éprouvé
40 plus de douceur à retourner auprès d'elle de ma propre volonté, sans me dire que l'heure était arrivée, qu'elle m'attendait avec anxiété, et sans que l'idée de sa peine vînt se mêler à celle du bonheur que j'allais goûter en la retrouvant. Ellénore était sans doute un vif plaisir
15 dans mon existence : mais elle n'était plus un but ; elle était devenue un lien. Je craignais d'ailleurs de la compromettre. Ma présence continuelle devait étonner ses gens, ses enfans qui pouvaient m'observer. Je tremblais de l'idée de déranger son existence. Je sentais que nous
50 ne pouvions être unis pour toujours, et que c'était un devoir sacré pour moi de respecter son repos. Je lui donnais donc des conseils de prudence, tout en l'assurant de mon amour. Mais plus je lui donnais des conseils de ce genre, moins elle était disposée à m'écouter. En
55 même temps je craignais horriblement de l'affliger. Dès que je voyais sur son visage une expression de douleur, sa volonté devenait la mienne. Je n'étais à mon aise que lorsqu'elle était contente de moi. Lorsqu'en insistant sur la nécessité de m'éloigner pour quelques instans,

j'étais parvenu à la quitter, l'image de la peine que je lui 60
 avais causée me suivait partout. Il me prenait une fièvre
 de remords qui redoublait à chaque minute, et qui enfin
 devenait irrésistible. Je volais vers elle, je me faisais une
 fête de la consoler, de l'apaiser. Mais à mesure que je
 m'approchais de sa demeure, un sentiment d'humeur 65
 contre cet empire bizarre se mêlait à mes autres senti-
 mens. Ellénore elle-même était violente. Elle éprou-
 vait, je le crois, pour moi, ce qu'elle n'avait éprouvé pour
 personne. Dans ses relations précédentes, son cœur avait
 été froissé par une dépendance pénible. Elle était avec 70
 moi dans une parfaite aisance, parce que nous étions dans
 une parfaite égalité. Elle s'était relevée à ses propres
 yeux, par un amour pur de tout calcul, de tout intérêt.
 Elle savait que j'étais bien sûr qu'elle ne m'aimait que
 pour moi-même. Mais il résultait de son abandon 75
 complet avec moi, qu'elle ne me déguisait aucun de
 ses mouvemens, et lorsque je rentrais dans sa chambre,
 impatienté d'y rentrer plus tôt que je ne l'aurais voulu,
 je la trouvais triste, ou irritée. J'avais souffert deux
 heures loin d'elle de l'idée qu'elle souffrait loin de moi. 80
 Je souffrais deux heures près d'elle, avant de pouvoir
 l'apaiser.

Cependant je n'étais pas malheureux. Je me disais
qu'il était doux d'être aimé, même avec exigence. Je
sentais que je lui faisais du bien. Son bonheur m'était
 nécessaire, et je me savais nécessaire à son bonheur. 85

D'ailleurs, l'idée confuse que, par la seule nature des
choses, cette liaison ne pouvait durer, idée triste sous bien
des rapports, servait néanmoins à me calmer dans mes
 accès de fatigue ou d'impatience. Les liens d'Ellénore 90
 avec le comte de P * * *, la disproportion de nos âges,

la différence de nos situations, mon départ que déjà diverses circonstances avaient retardé, mais dont l'époque était prochaine, toutes ces considérations m'engageaient à donner et à recevoir encore le plus de bonheur qu'il était possible. Je me croyais sûr des années, je ne disputais pas les jours.

Le comte de P * * * revint. Il ne tarda pas à soupçonner mes relations avec Ellénore. Il me reçut chaque jour d'un air plus froid et plus sombre. Je parlai vivement à Ellénore des dangers qu'elle courait. Je la suppliai de permettre que j'interrompisse pour quelques jours mes visites. Je lui représentai l'intérêt de sa réputation, de sa fortune, de ses enfans. Elle m'écouta long-temps en silence. Elle était pâle comme la mort. De manière ou d'autre, me dit-elle enfin, vous partirez bientôt. Ne devançons pas ce moment : Ne vous mettez pas en peine de moi. Gagnons des jours, gagnons des heures ; des jours, des heures, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne sais quel pressentiment me dit, Adolphe, que je mourrai dans vos bras.

Nous continuâmes donc à vivre comme auparavant, moi toujours inquiet, Ellénore toujours triste, le comte de P * * * taciturne et soucieux. Enfin la lettre que j'attendais arriva. Mon père m'ordonnait de me rendre auprès de lui. Je portai cette lettre à Ellénore. Déjà, me dit-elle, après l'avoir lue, je ne croyais pas que ce fût sitôt. Puis, fondant en larmes, elle me prit la main et elle me dit : Adolphe, vous voyez que je ne puis vivre sans vous ; je ne sais ce qui arrivera de mon avenir :

92. M déjà diverses circonstances avaient déjà — 99. mes rapports — 102. de permettre dans l'interligne, de la main de B. Constant — 103. Le second gagnons récrit dans l'interligne par Constant lui-même ; de même ensuite des jours, des heures, — 119. je puis

mais je vous conjure de ne pas partir encore ; trouvez des prétextes pour rester. Demandez à votre père de vous laisser prolonger votre séjour encore six mois. Six mois, est-ce donc si long ? Je voulus combattre sa résolution, mais elle pleurait si amèrement, elle était si tremblante, ses traits portaient l'empreinte d'une souffrance si déchirante, que je ne pus continuer. Je me jetai à ses pieds, je la serrai dans mes bras, je l'assurai de mon amour, et je sortis, pour aller écrire à mon père. J'écrivis en effet avec le mouvement que la douleur d'Ellénore m'avait inspiré. J'alléguai mille causes de retard, je fis ressortir l'utilité de continuer à D * * * quelques cours que je n'avais pu suivre à Göttingue, et lorsque j'envoyai ma lettre à la poste, c'était avec ardeur que je désirais obtenir le consentement que je demandais.

Je retournai le soir chez Ellénore. Elle était assise sur un sofa. Le comte de P * * * était près de la cheminée, et assez loin d'elle. Les deux enfans étaient au fond de la chambre, ne jouant pas, et portant sur leurs visages cet étonnement de l'enfance, lorsqu'elle remarque une agitation dont elle ne soupçonne pas la cause. J'instruisis Ellénore par un geste que j'avais fait ce qu'elle voulait. Un rayon de joie brilla dans ses yeux, mais ne tarda pas à disparaître. Nous ne disions rien. Le silence devenait embarrassant pour tous trois. On m'assure, Monsieur, me dit enfin le comte, que vous êtes prêt à partir. Je lui répondis que je l'ignorais. Il me semble, répliqua-t-il, qu'à votre âge on ne doit pas tarder à entrer dans une carrière : au reste, ajouta-t-il, en regardant Ellénore, tout le monde peut-être ne pense pas ici comme moi.

125. C et elle était — 146. M êtes sur votre départ — 150. pas comme

La réponse de mon père ne se fit pas attendre. Je tremblais, en ouvrant sa lettre, de la douleur qu'un refus causerait à Ellénore. Il me semblait même que j'aurais
 155 partagé cette douleur avec une égale amertume. Mais en lisant le consentement qu'il m'accordait, tous les inconvénients d'une prolongation de séjour se présentèrent tout-à-coup à mon esprit. Encore six mois de gêne et de contrainte, m'écriai-je, six mois pendant lesquels
 160 j'offense un homme qui m'avait témoigné de l'amitié, j'expose une femme qui m'aime, je cours le risque de lui ravir la seule situation où elle puisse vivre tranquille et considérée, je trompe mon père, et pourquoi ? pour ne pas braver un instant une douleur qui tôt ou tard est inévitable !
 165 Ne l'éprouvons-nous pas chaque jour en détail et goutte à goutte, cette douleur ? Je ne fais que du mal à Ellénore. Mon sentiment, tel qu'il est, ne peut la satisfaire. Je me sacrifie pour elle sans fruit pour son bonheur, et moi je vis ici, sans utilité, sans indépendance, n'ayant pas un instant de libre, ne pouvant respirer une
 175 heure en paix. J'entrai chez Ellénore, tout occupé de ces réflexions. Je la trouvai seule. Je reste encore six mois, lui dis-je.—Vous m'annoncez cette nouvelle bien sèchement. — C'est que je crains beaucoup, je l'avoue, les conséquences de ce retard pour l'un et pour l'autre.
 180 —Il me semble que pour vous du moins elles ne sauraient être bien fâcheuses.—Vous savez fort bien, Ellénore, que ce n'est jamais de moi que je m'occupe le plus.—Ce n'est guère non plus du bonheur des autres. La conversation avait pris une direction orageuse. Ellénore était blessée de mes regrets, dans une circonstance où elle croyait que je devais partager sa

157. P du séjour [faute] — M à Göttingen [barré de la plume de B. Constant] — représentèrent — 176. au moins — 180. tournure

joie : je l'étais du triomphe qu'elle avait remporté sur mes résolutions précédentes. La scène devint violente. Nous éclatâmes en reproches mutuels. Ellénore m'accusa 185 de l'avoir trompée, de n'avoir eu pour elle qu'un goût passager, d'avoir aliéné d'elle l'affection du comte, de l'avoir remise, aux yeux du public, dans la situation équivoque dont elle avait cherché toute sa vie à sortir. Je m'irritai de voir qu'elle tournât contre moi ce que je 190 n'avais fait que par obéissance pour elle et par crainte de l'affliger. Je me plaignis de ma vie contrainte, de ma jeunesse consumée dans l'inaction, du despotisme qu'elle exerçait sur toutes mes démarches. En parlant ainsi, je vis son visage couvert tout-à-coup de pleurs : je m'arrêtai, 195 je revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai. Nous nous embrassâmes, mais un premier coup était porté : une première barrière était franchie. Nous avions prononcé tous deux des mots irréparables. Nous pouvions nous taire, mais non les oublier. Il y a des choses qu'on est long-temps sans se dire, mais quand une fois elles sont dites, on ne cesse jamais de les répéter.

Nous vécûmes ainsi quatre mois, dans des rapports forcés, quelquefois doux, jamais complètement libres, y 205 rencontrant encore du plaisir, mais n'y trouvant plus de charme. Ellénore cependant ne se détachait pas de moi. Après nos querelles les plus vives, elle était aussi empressée à me revoir, elle fixait aussi soigneusement l'heure de nos entrevues, que si notre union eût été la plus paisible et la plus tendre. J'ai souvent pensé que 210 ma conduite même contribuait à entretenir Ellénore dans cette disposition. Si je l'avais aimée comme elle

192. *P C* vive contrainte [*faute certaine*] — 199. *M* la première syllabe du mot irréparable corrigée ce semble de la main de B. Constant : iré . . . ce qu'avait écrit le copiste est illisible — 206. point

m'aimait, elle aurait eu plus de calme : elle aurait réfléchi
 de son côté sur les dangers qu'elle bravait. Mais toute
 215 prudence lui était odieuse, parce que la prudence venait
 de moi. Elle ne calculait point ses sacrifices, parce
 qu'elle était tout occupée à me les faire accepter. Elle
 n'avait pas le temps de se refroidir à mon égard, parce
 220 à me conserver. L'époque fixée de nouveau pour mon
 départ approchait ; et j'éprouvais, en y pensant, un
 mélange de plaisir et de regret, semblable à ce que
 ressent un homme qui doit acheter une guérison certaine
 par une opération douloureuse.

225 Un matin, Ellénore m'écrivit de passer chez elle à
 l'instant : Le comte, me dit-elle, me défend de vous
 recevoir. Je ne veux point obéir à cet ordre tyrannique.
 J'ai suivi cet homme dans la proscription, j'ai sauvé sa
 fortune, je l'ai servi dans tous ses intérêts. Il peut se
 230 passer de moi maintenant. Moi, je ne puis me passer de
 vous. On devine facilement quelles furent mes instances
 pour la détourner d'un projet que je ne concevais pas.
 Je lui parlai de l'opinion du public,—cette opinion, me
 répondit-elle, n'a jamais été juste pour moi. J'ai rempli
 235 pendant dix ans mes devoirs mieux qu'aucune femme, et
 cette opinion ne m'en a pas moins repoussée du rang que
 je méritais. Je lui rappelai ses enfans.—Mes enfans sont
 ceux de M. de P * * *. Il les a reconnus, il en aura
 soin. Ils seront trop heureux d'oublier une mère, dont
 240 ils n'ont à partager que la honte.—Je redoublai mes
 prières. Écoutez, me dit-elle, si je romps avec le comte,
 refuserez-vous de me voir ? Le refuserez-vous, reprit-
 elle, en saisissant mon bras avec une violence qui me fit

225. M à l'instant chez elle — 227. tyrannique. Depuis longtems tout
 rapport intime a cessé entre cet homme et moi. Je l'ai suivi

frémir ? Non, assurément, lui répondis-je, et plus vous serez malheureuse, plus je vous serai dévoué. Mais considérez—Tout est considéré, interrompit-elle. 245
Il va rentrer, retirez-vous maintenant, ne revenez plus ici.

Je passai le reste de la journée dans une angoisse inexprimable. Deux jours s'écoulèrent, sans que j'entendis parler d'Ellénore. Je souffrais d'ignorer son sort, 250
je souffrais même de ne pas la voir, et j'étais étonné de la peine que cette privation me causait. Je désirais cependant qu'elle eût renoncé à la résolution que je craignais tant pour elle, et je commençais à m'en flatter, lorsqu'une femme me remit un billet, par lequel Ellénore 255
me priait d'aller la voir dans telle rue, dans telle maison, au troisième étage. J'y courus, espérant encore que, ne pouvant me recevoir chez M. de P * * * elle avait voulu m'entretenir ailleurs une dernière fois. Je la trouvai, faisant les apprêts d'un établissement durable. 260
Elle vint à moi, d'un air à la fois content et timide, cherchant à lire dans mes yeux mon impression : Tout est rompu, me dit-elle, je suis parfaitement libre. J'ai de ma fortune particulière soixante-quinze louis de rente, c'est assez pour moi. Vous restez encore ici six semaines. 265
Quand vous partirez, je pourrai peut-être me rapprocher de vous. Vous reviendrez peut-être me voir ; et comme si elle eût redouté une réponse, elle entra dans une foule de détails relatifs à ses projets. Elle chercha de mille manières à me persuader qu'elle serait heureuse, qu'elle 270
ne m'avait rien sacrifié, que le parti qu'elle avait pris lui convenait, indépendamment de moi. Il était visible qu'elle se faisait un grand effort, et qu'elle ne croyait qu'à moitié ce qu'elle me disait. Elle s'étourdissait de ses paroles, de peur d'entendre les miennes : 275

elle prolongeait son discours avec activité, pour retarder le moment où mes objections la replongeraient dans le désespoir. Je ne pus trouver dans mon cœur de lui en faire aucune. J'acceptai son sacrifice, je l'en remerciai, 280 je lui dis que j'en étais heureux, je lui dis bien plus encore : je l'assurai que j'avais toujours désiré qu'une détermination irréparable me fît un devoir de ne jamais la quitter. J'attribuai mes indécisions à un sentiment de délicatesse, qui me défendait de consentir à ce qui 285 bouleversait sa situation. Je n'eus, en un mot, d'autre pensée que de chasser loin d'elle toute peine, toute crainte, tout regret, toute incertitude sur mon sentiment. Pendant que je lui parlais, je n'envisageais rien au delà de ce but, et j'étais sincère dans mes promesses.

sincerity / insincerity

CHAPITRE V.

LA séparation d'Ellénore et du comte de P * * * produisit dans le public un effet qu'il n'était pas difficile de prévoir. Ellénore perdit en un instant le fruit de dix années de dévouement et de constance. On la confondit avec toutes les femmes de sa classe qui se livrent sans scrupule à mille inclinations successives. L'abandon de ses enfans la fit regarder comme une mère dénaturée : et les femmes d'une réputation irréprochable répétèrent avec satisfaction, que l'oubli de la vertu la plus essentielle à leur sexe s'étendait bientôt sur toutes les autres. En même temps on la plaignit, pour ne pas perdre le plaisir de me blâmer. On vit dans ma conduite celle d'un séducteur, d'un ingrat, qui avait violé l'hospitalité, et sacrifié, pour contenter une fantaisie momentanée, le repos de deux personnes, dont il aurait dû respecter l'une, et ménager l'autre. Quelques amis de mon père m'adressèrent des représentations sérieuses. D'autres, moins libres avec moi, me firent sentir leur désapprobation par des insinuations détournées. Les jeunes gens, au contraire, se montrèrent enchantés de l'adresse avec laquelle j'avais supplanté le comte, et par mille plaisanteries que je voulais en vain réprimer, ils me félicitèrent de ma conquête, et me promirent de m'imiter. Je ne saurais peindre ce que j'eus à souffrir et de cette censure sévère et de ces honteux éloges. Je suis convaincu que si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi. Telle est la force d'un sentiment vrai,

5. *M* toutes celles de — 9. à leur sexe manque — 10. entraînait celui de — 27. *A* Tel est

que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent. Mais je n'étais qu'un homme
30 faible, reconnaissant et dominé. Je n'étais soutenu par aucune impulsion qui partît du cœur. Je m'exprimais donc avec embarras, je tâchais de finir la conversation, et si elle se prolongeait, je la terminais par quelques mots âpres, qui annonçaient aux autres que j'étais prêt à leur
35 chercher querelle. En effet, j'aurais beaucoup mieux aimé me battre avec eux que leur répondre.

Ellénore ne tarda pas à s'apercevoir que l'opinion s'élevait contre elle. Deux parentes de M. de P * * * qu'il avait forcées par son ascendant à se lier avec elle,
40 mirent le plus grand éclat dans leur rupture, heureuses de se livrer à leur malveillance long-temps contenue, à l'abri des principes austères de la morale. Les hommes continuèrent à voir Ellénore ; mais il s'introduisit dans leur ton quelque chose d'une familiarité qui annonçait qu'elle
45 n'était plus appuyée par un protecteur puissant, ni justifiée par une union presque consacrée. Les uns venaient chez elle, parce que, disaient-ils, ils l'avaient connue de tout temps : les autres, parce qu'elle était belle encore, et que sa légèreté récente leur avait rendu des prétentions qu'ils
50 ne cherchaient pas à lui déguiser. Chacun motivait sa liaison avec elle : c'est-à-dire que chacun pensait que cette liaison avait besoin d'excuse. Ainsi la malheureuse Ellénore se voyait tombée pour jamais dans l'état dont, toute sa vie, elle avait voulu sortir. Tout contribuait à
55 froisser son âme, et à blesser sa fierté. Elle envisageait l'abandon des uns, comme une preuve de mépris, l'assiduité des autres, comme l'indice de quelque espérance insultante. Elle souffrait de la solitude, elle rougissait de la société. Ah ! sans doute, j'aurais dû la consoler,

j'aurais dû la serrer contre mon cœur, lui dire : Vivons 60
l'un pour l'autre, oublions des hommes qui nous mécon-
naissent, soyons heureux de notre seule estime et de notre
seul amour. Je l'essayais aussi. Mais que peut, pour
ranimer un sentiment qui s'éteint, une résolution prise
par devoir ?

Ellénore et moi, nous dissimulions l'un avec l'autre. 65
Elle n'osait me confier des peines, résultat d'un sacrifice
qu'elle savait bien que je ne lui avais pas demandé.
J'avais accepté ce sacrifice : je n'osais me plaindre d'un
malheur que j'avais prévu, et que je n'avais pas eu la force 70
de prévenir. Nous nous taisions donc sur la pensée
unique qui nous occupait constamment. Nous nous
prodiguions des caresses : nous parlions d'amour ; mais
nous parlions d'amour, de peur de nous parler d'autre
chose. 75

Dès qu'il existe un secret entre deux cœurs qui
s'aiment, dès que l'un d'eux a pu se résoudre à cacher à
l'autre une seule idée, le charme est rompu, le bonheur
est détruit. L'emportement, l'injustice, la distraction
même se réparent. Mais la dissimulation jette dans 80
l'amour un élément étranger qui le dénature et le flétrit
à ses propres yeux.

Par une inconséquence bizarre, tandis que je repoussais
avec l'indignation la plus violente la moindre insinuation
contre Ellénore, je contribuais moi-même à lui faire tort 85
dans mes conversations générales. Je m'étais soumis à
ses volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des
femmes. Je ne cessais de déclamer contre leur faiblesse,
leur exigence, le despotisme de leur douleur. J'affi-

63. M L'r finale de pour et l'r initiale de ranimer paraissent ajoutées de
la main de B. Constant — 82. Le mot à paraît avoir été oublié par le copiste
et ajouté par B. Constant.

chais les principes les plus durs ; et ce même homme, qui ne résistait pas à une larme, qui cédait à la tristesse muette, qui était poursuivi dans l'absence par l'image de la souffrance qu'il avait causée, se montrait dans tous ses discours méprisant et impitoyable. Tous mes éloges directs en faveur d'Ellénore ne détruisaient pas l'impression que produisaient des propos semblables. On me haïssait, on la plaignait, mais on ne l'estimait pas. On s'en prenait à elle de n'avoir pas inspiré à son amant plus de considération pour son sexe et plus de respect pour les liens du cœur.

Un homme qui venait habituellement chez Ellénore, et qui, depuis sa rupture avec le comte de P * * *, lui avait témoigné la passion la plus vive, l'ayant forcée par ses persécutions indiscretes à ne plus le recevoir, se permit contre elle des railleries outrageantes qu'il me parut impossible de souffrir. Nous nous battîmes. Je le blessai dangereusement. Je fus blessé moi-même. Je ne puis décrire le mélange de trouble, de terreur, de reconnaissance et d'amour, qui se peignit sur les traits d'Ellénore, lorsqu'elle me revit après cet événement. Elle s'établit chez moi, malgré mes prières. Elle ne me quitta pas un seul instant, jusqu'à ma convalescence. Elle me lisait pendant le jour ; elle me veillait durant la plus grande partie des nuits ; elle observait mes moindres mouvemens ; elle prévenait chacun de mes désirs ; son ingénieuse bonté multipliait ses facultés et doublait ses forces. Elle m'assurait sans cesse qu'elle ne m'aurait pas survécu. J'étais pénétré d'affection, j'étais déchiré de remords. J'aurais voulu trouver en moi de quoi récompenser un attachement si constant et si tendre. J'appelais à mon aide, les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir. Efforts inutiles ! la difficulté

de la situation, la certitude d'un avenir qui devait nous séparer, peut-être je ne sais quelle révolte contre un lien qu'il m'était impossible de briser, me dévoraient intérieurement. Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher. Je m'affligeais, quand elle paraissait douter d'un amour qui lui était si nécessaire. Je ne m'affligeais pas moins, quand elle semblait y croire. Je la sentais meilleure que moi. Je me méprisais d'être indigne d'elle. C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime. Mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion, quand on n'aime plus. Cette vie que je venais d'exposer pour Ellénore, je l'aurais mille fois donnée pour qu'elle fût heureuse sans moi.

125

130

135

Les six mois que m'avait accordés mon père, étaient expirés; il fallut songer à partir. Ellénore ne s'opposa point à mon départ. Elle n'essaya pas même de le retarder. Mais elle me fit promettre, que, deux mois après, je reviendrais près d'elle, ou que je lui permettrais de me rejoindre. Je le lui jurai solennellement. Quel engagement n'aurais-je pas pris, dans un moment où je la voyais lutter contre elle-même et contenir sa douleur! Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter. Je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies. J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance. Il me semblait que je l'en aimais mieux. Moi-même d'ailleurs, je ne me séparais pas sans un vif regret d'un être qui m'était si uniquement dévoué. Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre, nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter; mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur; et telle est la

140

145

150

155

bizarrerie de notre cœur misérable, que nous quittons avec un déchirement horrible, ceux près de qui nous demeurions sans plaisir.

Pendant mon absence, j'écrivis régulièrement à Ellénore. J'étais partagé entre la crainte que mes lettres ne lui fissent de la peine, et le désir de ne lui peindre que le sentiment que j'éprouvais. J'aurais voulu qu'elle me devinât, mais qu'elle me devinât sans s'affliger. Je me félicitais, quand j'avais pu substituer les mots d'affection, d'amitié, de dévouement, à celui d'amour. Mais soudain, je me représentais la pauvre Ellénore, triste et isolée, n'ayant que mes lettres pour consolation; et à la fin de deux pages froides et compassées, j'ajoutais rapidement quelques phrases ardentes ou tendres, propres à la tromper de nouveau. De la sorte, sans en dire jamais assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Étrange espèce de fausseté, dont le succès même se tournait contre moi, prolongeait mon angoisse, et m'était insupportable!

Je comptais avec inquiétude les jours, les heures qui s'écoulaient. Je ralentissais de mes vœux la marche du temps. Je tremblais en voyant se rapprocher l'époque d'exécuter ma promesse. Je n'imaginai aucun moyen de partir. Je n'en découvrais aucun, pour qu'Ellénore pût s'établir dans la même ville que moi. Peut-être, car il faut être sincère, peut-être je ne le désirais pas. Je comparais ma vie indépendante et tranquille à la vie de précipitation, de trouble et de tourment à laquelle sa passion me condamnait. Je me trouvais si bien d'être libre, d'aller, de venir, de sortir, de rentrer, sans que personne s'en occupât! Je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres, de la fatigue de son amour.

180. M s'établir convenablement

AB Syntax

Je n'osai cependant laisser soupçonner à Ellénore que j'aurais voulu renoncer à nos projets. Elle avait compris, par mes lettres, qu'il me serait difficile de quitter mon père. Elle m'écrivit qu'elle commençait en conséquence les préparatifs de son départ. Je fus long-temps sans combattre sa résolution. Je ne lui répondais rien de précis à ce sujet. Je lui marquais vaguement que je serais toujours charmé de la savoir, puis j'ajoutais, de la rendre heureuse : tristes équivoques, langage embarrassé, que je gémissais de voir si obscur, et que je tremblais de rendre plus clair ! Je me déterminai enfin à lui parler avec franchise. Je me dis que je le devais. Je soulevai ma conscience contre ma faiblesse. Je me fortifiai de l'idée de son repos contre l'image de sa douleur. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, récitant tout haut ce que je me proposais de lui dire. Mais à peine eus-je tracé quelques lignes que ma disposition changea. Je n'envisageai plus mes paroles d'après le sens qu'elles devaient contenir, mais d'après l'effet qu'elles ne pouvaient manquer de produire ; et une puissance surnaturelle, dirigeant, comme malgré moi, ma main dominée, je me bornai à lui conseiller un retard de quelques mois. Je n'avais pas dit ce que je pensais. Ma lettre ne portait aucun caractère de sincérité. Les raisonnemens que j'alléguais étaient faibles, parce qu'ils n'étaient pas les véritables.

La réponse d'Ellénore fut impétueuse. Elle était indignée de mon désir de ne pas la voir. Que me demandait-elle ? De vivre inconnue auprès de moi. Que pouvais-je redouter de sa présence, dans une retraite ignorée, au milieu d'une grande ville où personne ne la connaissait ? Elle m'avait tout sacrifié, fortune, enfans,

réputation. Elle n'exigeait d'autre prix de ses sacrifices
que de m'attendre comme une humble esclave, de passer
chaque jour avec moi quelques minutes, de jouir des
momens que je pourrais lui donner. Elle s'était résignée
à deux mois d'absence : non que cette absence lui parût
nécessaire, mais parce que je semblais le souhaiter ; et
lorsqu'elle était parvenue, en entassant péniblement les
jours sur les jours, au terme que j'avais fixé moi-même,
je lui proposais de recommencer ce long supplice. Elle
pouvait s'être trompée ; elle pouvait avoir donné sa vie à
un homme dur et aride ; j'étais le maître de mes actions ;
mais je n'étais pas le maître de la forcer à souffrir,
délaissée par celui pour lequel elle avait tout immolé.

Ellénore suivit de près cette lettre. Elle m'informa
de son arrivée. Je me rendis chez elle avec la ferme
résolution de lui témoigner beaucoup de joie. J'étais
 impatient de rassurer son cœur et de lui procurer,
momentanément au moins, du bonheur ou du calme.
Mais elle avait été blessée. Elle m'examinait avec
défiance. Elle démêla bientôt mes efforts. Elle irrita
ma fierté par ses reproches. Elle outragea mon caractère.
Elle me peignit si misérable dans ma faiblesse, qu'elle me
révolta contre elle encore plus que contre moi. Une
fureur insensée s'empara de nous. Tout ménagement
fut abjuré, toute délicatesse oubliée. On eût dit que nous
étions poussés l'un contre l'autre par des furies. Tout ce
que la haine la plus implacable avait inventé contre nous,
nous nous l'appliquions mutuellement : et ces deux êtres
malheureux, qui seuls se connaissaient sur la terre, qui
seuls pouvaient se rendre justice, se comprendre et se con-
soler, semblaient deux ennemis irréconciliables, acharnés
à se déchirer.

Nous nous quittâmes après une scène de trois heures ;

et pour la première fois de la vie, nous nous quittâmes sans explication, sans réparation. A peine fus-je éloigné d'Ellénore qu'une douleur profonde remplaça ma colère. 255
Je me trouvais dans une espèce de stupeur, tout étourdi de ce qui s'était passé. Je me répétais mes paroles avec étonnement : je ne concevais pas ma conduite : je cherchais en moi-même ce qui avait pu m'égarer.

Il était fort tard. Je n'osai retourner chez Ellénore. 260
Je me promis de la voir le lendemain de bonne heure, et je rentrai chez mon père. Il y avait beaucoup de monde ; il me fut facile, dans une assemblée nombreuse, de me tenir à l'écart, et de déguiser mon trouble. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit : On m'assure que l'ancienne 265
maîtresse du comte de P * * * est en cette ville. Je vous ai toujours laissé une grande liberté, et je n'ai jamais rien voulu savoir sur vos liaisons ; mais il ne vous convient pas, à votre âge, d'avoir une maîtresse avouée : et je vous avertis que j'ai pris des mesures, pour qu'elle 270
s'éloignât d'ici. En achevant ces mots, il me quitta. Je le suivis jusque dans sa chambre. Il me fit signe de me retirer. Mon père, lui dis-je, Dieu m'est témoin que je n'ai point fait venir Ellénore. Dieu m'est témoin que je voudrais qu'elle fût heureuse, et que je consentirais 275
à ce prix à ne jamais la revoir. Mais prenez garde à ce que vous ferez. En croyant me séparer d'elle, vous pourriez bien m'y rattacher à jamais.

Je fis aussitôt venir chez moi un valet de chambre qui m'avait accompagné dans mes voyages, et qui connaissait mes liaisons avec Ellénore. Je le chargeai de découvrir à l'instant même, s'il était possible, quelles étaient les mesures dont mon père m'avait parlé. Il revint au bout

266. C dans cette ville — 268. M voulu rien — convient pas encore
— 271. P C s'éloigne — 274. M pas fait

de deux heures. Le secrétaire de mon père lui avait
285 confié sous le sceau du secret, qu'Ellénore devait recevoir
le lendemain l'ordre de partir. Ellénore chassée, m'écriai-
je, chassée avec opprobre ! Elle qui n'est venue ici que
pour moi, elle dont j'ai déchiré le cœur, elle dont j'ai
sans pitié vu couler les larmes ! Où donc reposerait-elle
290 sa tête, l'infortunée, errante et seule, dans un monde dont
je lui ai ravi l'estime ? A qui dirait-elle sa douleur ?
Ma résolution fut bientôt prise. Je gagnai l'homme qui
me servait, je lui prodiguai l'or et les promesses. Je
commandai une chaise de poste pour six heures du matin
295 à la porte de la ville. Je formais mille projets pour mon
éternelle réunion avec Ellénore. Je l'aimais plus que je
ne l'avais jamais aimée. Tout mon cœur était revenu à
elle. J'étais fier de la protéger. J'étais avide de la tenir
dans mes bras. L'amour était rentré tout entier dans
300 mon âme. J'éprouvais une fièvre de tête, de cœur, de
sens, qui bouleversait mon existence. Si, dans ce
moment, Ellénore eût voulu se détacher de moi, je serais
mort à ses pieds pour la retenir.

Le jour parut. Je courus chez Ellénore. Elle était
305 couchée, ayant passé la nuit à pleurer. Ses yeux étaient
encore humides et ses cheveux étaient épars. Elle me vit
entrer avec surprise. Viens, lui dis-je, partons. Elle
voulut répondre. Partons, repris-je : as-tu sur la terre
un autre protecteur, un autre ami que moi ? Mes bras
310 ne sont-ils pas ton unique asile ? Elle résistait. J'ai
des raisons importantes, ajoutai-je, et qui me sont per-
sonnelles. Au nom du ciel, suis-moi. Je l'entraînai.
Pendant la route, je l'accablais de caresses, je la pressais
sur mon cœur, je ne répondais à ses questions que par
315 mes embrassemens. Je lui dis enfin, qu'ayant aperçu
dans mon père l'intention de nous séparer, j'avais senti

que je ne pouvais être heureux sans elle, que je voulais
 lui consacrer ma vie, et nous unir par tous les genres de
 liens. Sa reconnaissance fut d'abord extrême; mais elle
 démêla bientôt des contradictions dans mon récit. A 320
 force d'insistance, elle m'arracha la vérité. Sa joie
 disparut. Sa figure se couvrit d'un sombre nuage.
 Adolphe, me dit-elle, vous vous trompez sur vous-même.
 Vous êtes généreux, vous vous dévouez à moi parce que
 je suis persécutée. Vous croyez avoir de l'amour, et 325
 vous n'avez que de la pitié. Pourquoi prononça-t-elle
 ces mots funestes? Pourquoi me révéla-t-elle un secret
 que je voulais ignorer? Je m'efforçai de la rassurer.
 J'y parvins peut-être, mais la vérité avait traversé mon
 âme: le mouvement était détruit. J'étais déterminé 330
 dans mon sacrifice, mais je n'en étais plus heureux: et
 déjà il y avait en moi une pensée que de nouveau j'étais
 réduit à cacher. X

321. P C instance — 331. pas plus heureux [*faute certaine*]

validity of
 narration

CHAPITRE VI.

QUAND nous fûmes arrivés sur les frontières, j'écrivis à mon père. Ma lettre fut respectueuse, mais il y avait un fond d'amertume. Je lui savais mauvais gré d'avoir resserré mes liens en prétendant les rompre. Je lui

5 annonçais que je ne quitterais Ellénore, que lorsque, convenablement fixée, elle n'aurait plus besoin de moi. Je le suppliais de ne pas me forcer, en s'acharnant sur elle, à lui rester toujours attaché. J'attendis sa réponse pour prendre une détermination sur notre établissement.

10 « Vous avez vingt-quatre ans, me répondit-il, je n'exercerai pas contre vous une autorité qui touche à son terme, et dont je n'ai jamais fait usage. Je cacherai même, autant que je le pourrai, votre étrange démarche. Je répandrai le bruit que vous êtes parti par mes ordres,

15 » et pour mes affaires. Je subviendrai libéralement à vos dépenses. Vous sentirez vous-même bientôt que la vie que vous menez n'est pas celle qui vous convenait. Votre naissance, vos talents, votre fortune, vous assig-
naient dans le monde une autre place que celle de

20 » compagnon d'une femme sans patrie et sans aveu. Votre lettre me prouve déjà que vous n'êtes pas content de vous. Songez que l'on ne gagne rien à prolonger une situation dont on rougit. Vous consommez inutile-
ment les plus belles années de votre jeunesse, et cette

25 » perte est irréparable. »

La lettre de mon père me perça de mille coups de poignard. Je m'étais dit cent fois ce qu'il me disait.

J'avais eu cent fois honte de ma vie, s'écoulant dans l'obscurité et dans l'inaction. J'aurais mieux aimé des reproches, des menaces. J'aurais mis quelque gloire à résister, et j'aurais senti la nécessité de rassembler mes forces, pour défendre Ellénore des périls qui l'auraient assaillie. Mais il n'y avait point de périls. On me laissait parfaitement libre, et cette liberté ne me servait qu'à porter plus impatiemment le joug que j'avais l'air de choisir.

Nous nous fixâmes à Caden, petite ville de la Bohême. Je me répétais que, puisque j'avais pris la responsabilité du sort d'Ellénore, il ne fallait pas la faire souffrir. Je parvins à me contraindre. Je renfermai dans mon sein jusqu'aux moindres signes de mécontentement, et toutes les ressources de mon esprit furent employées à me créer une gaieté factice qui pût voiler ma profonde tristesse. Ce travail eut sur moi-même un effet inespéré. Nous sommes des créatures tellement mobiles que les sentimens que nous feignons, nous finissons par les éprouver. Les chagrins que je cachais, je les oubliais en partie. Mes plaisanteries perpétuelles dissipaient ma propre mélancolie : et les assurances de tendresse dont j'entretenais Ellénore répandaient dans mon cœur une émotion douce qui ressemblait presque à l'amour.

De temps en temps des souvenirs importuns venaient m'assiéger. Je me livrais, quand j'étais seul, à des accès d'inquiétude. Je formais mille plans bizarres, pour m'élancer tout-à-coup hors de la sphère dans laquelle j'étais déplacé. Mais je repoussais ces impressions comme de mauvais rêves. Ellénore paraissait heureuse ; pouvais-je troubler son bonheur ? Près de cinq mois se passèrent de la sorte.

37. *M* pris la destinée d' — 43. même dans l'interligne, peut-être de la main de B. Constant — 49. en mon cœur

Un jour, je vis Ellénore agitée et cherchant à me taire
60 une idée qui l'occupait. Après de longues sollicitations,
elle me fit promettre que je ne combattrais point la résolution
qu'elle avait prise, et m'avoua que M. de P * * * lui
avait écrit. Son procès était gagné. Il se rappelait avec
reconnaissance les services qu'elle lui avait rendus, et leur
65 liaison de dix années. Il lui offrait la moitié de sa fortune,
non pour se réunir avec elle, ce qui n'était plus possible,
mais à condition qu'elle quitterait l'homme ingrat
et perfide qui les avait séparés. J'ai répondu, me dit-elle,
et vous devinez bien que j'ai refusé. Je ne le devinais
70 que trop. J'étais touché, mais au désespoir du nouveau sacrifice
que me faisait Ellénore. Je n'osai toutefois lui rien objecter.
Mes tentatives en ce sens avaient toujours été tellement infructueuses !
Je m'éloignai pour réfléchir au parti que j'avais à prendre.
Il m'était clair que nos
75 liens devaient se rompre. Ils étaient douloureux pour moi,
ils lui devenaient nuisibles. J'étais le seul obstacle à ce
qu'elle retrouvât un état convenable, et la considération
qui, dans le monde, suit tôt ou tard l'opulence. J'étais la
seule barrière entre elle et ses enfans. Je n'avais
80 plus d'excuse à mes propres yeux. Lui céder dans cette
circonstance n'était plus de la générosité, mais une coupable
faiblesse. J'avais promis à mon père de redevenir libre,
aussitôt que je ne serais plus nécessaire à Ellénore. Il était
temps enfin d'entrer dans une carrière, de com-
85 mencer une vie active, d'acquérir quelques titres à l'estime
des hommes, de faire un noble usage de mes facultés. Je
retournai chez Ellénore, me croyant inébranlable dans le
dessein de la forcer à ne pas rejeter les offres du comte de
P * * *, et pour lui déclarer, s'il le fallait, que je n'avais
90 plus d'amour pour elle. Chère amie, lui dis-je, on lutte

quelque temps contre sa destinée, mais on finit toujours par céder. Les lois de la société sont plus fortes que les volontés des hommes. Les sentimens les plus impérieux se brisent contre la fatalité des circonstances. En vain l'on s'obstine à ne consulter que son cœur : on est condamné tôt ou tard à écouter la raison. Je ne puis vous retenir plus long-temps dans une position également indigne de vous et de moi. Je ne le puis ni pour vous, ni pour moi-même. A mesure que je parlais, sans regarder Ellénore, je sentais mes idées devenir plus vagues et ma résolution faiblir. Je voulus ressaisir mes forces, et je continuai d'une voix précipitée. Je serai toujours votre ami. J'aurai toujours pour vous l'affection la plus profonde. Les deux années de notre liaison ne s'effaceront pas de ma mémoire ; elles seront à jamais l'époque la plus belle de ma vie. Mais l'amour, ce transport des sens, cette ivresse involontaire, cet oubli de tous les intérêts, de tous les devoirs, Ellénore, je ne l'ai plus. J'attendis long-temps sa réponse sans lever les yeux sur elle. Lorsque enfin je la regardai, elle était immobile ; elle contemplait tous les objets comme si elle n'en eût reconnu aucun. Je pris sa main : je la trouvai froide. Elle me repoussa. Que me voulez-vous ? me dit-elle. Ne suis-je pas seule, seule dans l'univers, seule sans un être qui m'entende ? Qu'avez-vous encore à me dire ? Ne m'avez-vous pas tout dit ? Tout n'est-il pas fini, fini sans retour ? Laissez-moi, quittez-moi, n'est-ce pas là ce que vous désirez ? Elle voulut s'éloigner, elle chancela. J'essayai de la retenir. Elle tomba sans connaissance à mes pieds. Je la relevai, je l'embrassai, je rappelai ses sens. Ellénore, m'écriai-je, revenez à vous, revenez à moi ; je vous aime d'amour, de l'amour le plus tendre. Je vous avais trompée pour que vous fussiez plus

libre dans votre choix.—Crédulités du cœur, vous êtes
125 inexplicables ! Ces simples paroles, démenties par tant
de paroles précédentes, rendirent Ellénore à la vie et à la
confiance. Elle mé les fit répéter plusieurs fois : elle
semblait les respirer avec avidité. Elle me crut ; elle
s'enivra de son amour qu'elle prenait pour le nôtre ; elle
130 confirma sa réponse au comte de P * * *, et je me vis
plus engagé que jamais.

Trois mois après, une nouvelle possibilité de change-
ment s'annonça dans la situation d'Ellénore. Une de ces
vicissitudes, communes dans les Républiques que des
135 factions agitent, rappela son père en Pologne, et le rétablit
dans ses biens. Quoiqu'il ne connût qu'à peine sa fille,
que sa mère avait emmenée en France à l'âge de trois ans,
il désira la fixer auprès de lui. Le bruit des aventures
d'Ellénore ne lui était parvenu que vaguement en Russie,
140 où, pendant son exil, il avait toujours habité. Ellénore
était son enfant unique : il avait peur de l'isolement : il
voulait être soigné : il ne chercha qu'à découvrir la de-
meure de sa fille, et dès qu'il l'eut apprise, il l'invita vive-
ment à venir le joindre. Elle ne pouvait avoir d'attache-
145 ment réel pour un père qu'elle ne se souvenait pas d'avoir
vu. Elle sentait néanmoins qu'il était de son devoir
d'obéir. Elle assurait de la sorte à ses enfans une grande
fortune, et remontait elle-même au rang que lui avaient
ravi ses malheurs et sa conduite. Mais elle me déclara
150 positivement qu'elle n'irait en Pologne, que si je l'accom-
pagnais. Je ne suis plus, me dit-elle, dans l'âge où l'âme
s'ouvre à des impressions nouvelles. Mon père est un
inconnu pour moi. Si je reste ici, d'autres l'entoureront
avec empressement. Il en sera tout aussi heureux. Mes
155 enfans auront la fortune de M. de P * * *. Je sais bien

que je serai généralement blâmée. Je passerai pour une fille ingrate et pour une mère peu sensible. Mais j'ai trop souffert. Je ne suis plus assez jeune pour que l'opinion du monde ait une grande puissance sur moi. S'il y a dans ma résolution quelque chose de dur, c'est à vous, Adolphe, que vous devez vous en prendre. Si je pouvais me faire illusion sur vous, je consentirais peut-être à une absence, dont l'amertume serait diminuée par la perspective d'une réunion douce et durable. Mais vous ne demanderiez pas mieux que de me supposer à deux cents lieues de vous, contente et tranquille, au sein de ma famille et de l'opulence. Vous m'écrieriez là-dessus des lettres raisonnables que je vois d'avance : elles déchireraient mon cœur : je ne veux pas m'y exposer. Je n'ai pas la consolation de me dire que par le sacrifice de toute ma vie, je sois parvenue à vous inspirer le sentiment que je méritais. Mais enfin vous l'avez accepté ce sacrifice ; je souffre déjà suffisamment par l'aridité de vos manières et la sécheresse de nos rapports : je subis ces souffrances que vous m'infligez : je ne veux pas en braver de volontaires.

Il y avait dans la voix et dans le ton d'Ellénore je ne sais quoi d'âpre et de violent, qui annonçait plutôt une détermination ferme, qu'une émotion profonde ou touchante. Depuis quelque temps, elle s'irritait d'avance, lorsqu'elle me demandait quelque chose, comme si je le lui avais déjà refusé. Elle disposait de mes actions, mais elle savait que mon jugement les démentait. Elle aurait voulu pénétrer dans le sanctuaire intime de ma pensée,

162. *M* sur vous, si vous aviez pour moi de l'amour, je — 164. Mais au point où nous sommes, toute séparation entre nous serait une séparation éternelle. Vous n'êtes retenu près de moi que par la crainte de ma douleur. Vous ne demanderiez

185 pour y briser une opposition sourde qui la révoltait contre moi. Je lui parlai de ma situation, du vœu de mon père, de mon propre désir, je priai, je m'emportai. Ellénore fut inébranlable. Je voulus réveiller sa générosité, comme si l'amour n'était pas de tous les sentimens le plus
 190 égoïste, et par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux. Je tâchai, par un effort bizarre, de l'attendrir sur le malheur que j'éprouvais, en restant près d'elle. Je ne parvins qu'à l'exaspérer. Je lui promis d'aller la voir en Pologne : mais elle ne vit dans mes promesses sans
 195 épanchement et sans abandon que l'impatience de la quitter.

La première année de notre séjour à Caden avait atteint son terme, sans que rien changeât dans notre situation. Quand Ellénore me trouvait sombre ou
 200 abattu, elle s'affligeait d'abord, se blessait ensuite, et m'arrachait par ses reproches l'aveu de la fatigue que j'aurais voulu déguiser. De mon côté, quand Ellénore paraissait contente, je m'irritais de la voir jouir d'une situation qui me coûtait mon bonheur, et je la troublais
 205 dans cette courte jouissance, par des insinuations qui l'éclairaient sur ce que j'éprouvais intérieurement. Nous nous attaquions donc tour-à-tour par des phrases indirectes, pour reculer ensuite dans des protestations générales et de vagues justifications, et pour regagner le silence. Car
 210 nous savions si bien mutuellement tout ce que nous allions nous dire, que nous nous taisions pour ne pas l'entendre. Quelquefois l'un de nous était prêt à céder. Mais nous manquions le moment favorable pour nous

187. *M* Ellénore fut inébranlable dans l'interligne, de la main de *B. Constant* — 212. céder. Ellénore aurait voulu partir seule, si j'avais pu la rassurer. J'aurais voulu partir avec elle, si elle avait pu me convaincre. Mais nous manquions tour à tour le . . .

rapprocher. Nos cœurs défiants et blessés ne se rencontraient plus.

Je me demandais souvent pourquoi je restais dans un état si pénible. Je me répondais que, si je m'éloignais d'Ellénore, elle me suivrait, et que j'aurais provoqué un nouveau sacrifice. Je me dis enfin, qu'il fallait la satisfaire une dernière fois, et qu'elle ne pourrait plus rien exiger, quand je l'aurais replacée au milieu de sa famille. J'allais lui proposer de la suivre en Pologne, quand elle reçut la nouvelle que son père était mort subitement. Il l'avait instituée son unique héritière, mais son testament était contredit par des lettres postérieures, que des parens éloignés menaçaient de faire valoir. Ellénore, malgré le peu de relations qui subsistait entre elle et son père, fut douloureusement affectée de cette mort. Elle se reprocha de l'avoir abandonné. Bientôt elle m'accusa de sa faute. Vous m'avez fait manquer, me dit-elle, à un devoir sacré. Maintenant il ne s'agit que de ma fortune. Je vous l'immolerai plus facilement encore. Mais certes, je n'irai pas seule dans un pays, où je n'ai que des ennemis à rencontrer. Je n'ai voulu, lui répondis-je, vous faire manquer à aucun devoir. J'aurais désiré, je l'avoue, que vous daignassiez réfléchir que moi aussi je trouvais pénible de manquer aux miens. Je n'ai pu obtenir de vous cette justice. Je me rends, Ellénore ; votre intérêt l'emporte sur toute autre considération. Nous partirons ensemble quand vous le voudrez.

Nous nous mêmes effectivement en route. Les distractions du voyage, la nouveauté des objets, les efforts que nous faisons sur nous-mêmes, ramenaient de temps en temps entre nous quelques restes d'intimité. La longue habitude que nous avions l'un de l'autre, les

circonstances variées que nous avons parcourues ensemble, avaient attaché à chaque parole, presque à chaque geste, des souvenirs qui nous remplaçaient tout-à-coup dans le passé, et nous remplissaient d'un attendrissement involontaire, comme les éclairs traversent la nuit sans la dissiper. Nous vivions, pour ainsi dire, d'une espèce de mémoire du cœur, assez puissante pour que l'idée de nous séparer nous fût douloureuse, trop faible pour que nous trouvassions du bonheur à être unis. Je me livrais à ces émotions, pour me reposer de ma contrainte habituelle. J'aurais voulu donner à Ellénore des témoignages de tendresse qui la contentassent. Je reprenais quelquefois avec elle le langage de l'amour : mais ces émotions et ce langage ressemblaient à ces feuilles pâles et décolorées, qui, par un reste de végétation funèbre, croissent languissamment sur les branches d'un arbre déraciné.

250. *M* la nuit obscure — 258. la langue — 259. cette langue — 260. croissent encore languissamment

CHAPITRE VII.

ELLÉNORE obtint, dès son arrivée, d'être rétablie dans la jouissance des biens qu'on lui disputait, en s'engageant à n'en pas disposer, que son procès ne fût décidé. Elle s'établit dans une des possessions de son père. Le mien qui n'abordait jamais avec moi dans ses lettres aucune question directement, se contenta de les remplir d'insinuations contre mon voyage. « Vous m'aviez
» mandé, me disait-il, que vous ne partiriez pas. Vous
» m'aviez développé longuement toutes les raisons que
» vous aviez de ne pas partir. J'étais en conséquence
» bien convaincu que vous partiriez. Je ne puis que
» vous plaindre de ce qu'avec votre esprit d'indépendance,
» vous faites toujours ce que vous ne voulez pas. Je ne
» juge point au reste d'une situation qui ne m'est qu'im-
» parfaitement connue. Jusqu'à présent vous m'aviez
» paru le protecteur d'Ellénore, et, sous ce rapport, il y
» avait dans vos procédés quelque chose de noble, qui
» relevait votre caractère, quel que fût l'objet auquel vous
» vous attachiez. Aujourd'hui vos relations ne sont plus les
» mêmes. Ce n'est plus vous qui la protégez, c'est elle
» qui vous protège. Vous vivez chez elle, vous êtes un
» étranger qu'elle introduit dans sa famille. Je ne prononce
» point sur une position que vous choisissez. Mais comme
» elle peut avoir ses inconvénients, je voudrais les diminuer,
» autant qu'il est en moi. J'écris au baron de T * * *,
» notre ministre dans le pays où vous êtes, pour vous
» recommander à lui. J'ignore s'il vous conviendra de
» faire usage de cette recommandation. N'y voyez au

» moins qu'une preuve de mon zèle, et nullement une
30 » atteinte à l'indépendance, que vous avez toujours su
» défendre avec succès contre votre père.»

J'étouffai les réflexions que ce style faisait naître en moi. La terre que j'habitais avec Ellénore était située à peu de distance de Varsovie. Je me rendis dans cette
ville, chez le baron de T * * *. Il me reçut avec
amitié, me demanda les causes de mon séjour en Pologne,
me questionna sur mes projets. Je ne savais trop que
lui répondre. Après quelques minutes d'une conversation
embarrassée, Je vais, me dit-il, vous parler avec franchise.
40 Je connais les motifs qui vous ont amené dans ce pays :
votre père me les a mandés. Je vous dirai même que je
les comprends. Il n'y a pas d'homme qui ne se soit, une
fois dans sa vie, trouvé tiraillé par le désir de rompre une
liaison inconvenable, et la crainte d'affliger une femme
15 qu'il avait aimée. L'inexpérience de la jeunesse fait que
l'on s'exagère beaucoup les difficultés d'une position
pareille. On se plaît à croire à la vérité de toutes ces
démonstrations de douleur, qui remplacent, dans un sexe
faible et emporté, tous les moyens de la force et tous
50 ceux de la raison. Le cœur en souffre, mais l'amour-
propre s'en applaudit, et tel homme, qui pense de bonne
foi s'immoler au désespoir qu'il a causé, ne se sacrifie
dans le fait qu'aux illusions de sa propre vanité. Il n'y a
pas une de ces femmes passionnées, dont le monde est
plein, qui n'ait protesté qu'on la ferait mourir en
55 l'abandonnant. Il n'y en a pas une qui ne soit encore
en vie, et qui ne soit consolée. Je voulus l'interrompre.
Pardon, me dit-il, mon jeune ami, si je m'exprime avec
trop peu de ménagement : mais le bien qu'on m'a dit de
60 vous, les talens que vous annoncez, la carrière que vous

devriez suivre, tout me fait une loi de ne rien vous déguiser. Je lis dans votre âme malgré vous et mieux que vous. Vous n'êtes plus amoureux de la femme qui vous domine et qui vous traîne après elle. Si vous l'aimiez encore, vous ne seriez pas venu chez moi. Vous saviez que votre père m'avait écrit ; il vous était aisé de prévoir ce que j'avais à vous dire. Vous n'avez pas été fâché d'entendre de ma bouche des raisonnemens que vous vous répétez sans cesse à vous-même, et toujours inutilement. La réputation d'Ellénore est loin d'être intacte. . . . Terminons, je vous prie, répondis-je, une conversation inutile. Des circonstances malheureuses ont pu disposer des premières années d'Ellénore. On peut la juger défavorablement sur des apparences mensongères : mais je la connais depuis trois ans, et il n'existe pas sur la terre une âme plus élevée, un caractère plus noble, un cœur plus pur et plus généreux. Comme vous voudrez, répliqua-t-il, mais ce sont des nuances que l'opinion n'approfondit pas. Les faits sont positifs : ils sont publics. En m'empêchant de les rappeler, pensez-vous les détruire ? Écoutez, poursuivit-il, il faut dans ce monde savoir ce qu'on veut. Vous n'épouserez pas Ellénore ?—Non, sans doute, m'écriai-je, elle même ne l'a jamais désiré.—Que voulez-vous donc faire ? Elle a dix ans de plus que vous. Vous en avez vingt-six. Vous la soignerez dix ans encore. Elle sera vieille. Vous serez parvenu au milieu de votre vie, sans avoir rien commencé, rien achevé qui vous satisfasse. L'ennui s'emparera de vous : l'humeur s'emparera d'elle. Elle vous sera chaque jour moins agréable : vous lui serez chaque jour plus nécessaire : et le résultat d'une naissance

61. *M* devez — 71. répondis-je avec impatience — 88. rien achevé, rien commencé

illustre, d'une fortune brillante, d'un esprit distingué, sera de végéter dans un coin de la Pologne, oublié de vos amis, perdu pour la gloire, et tourmenté par une femme qui ne
95 sera, quoi que vous fassiez, jamais contente de vous. Je n'ajoute qu'un mot et nous ne reviendrons plus sur un sujet qui vous embarrasse. Toutes les routes vous sont ouvertes, les lettres, les armes, l'administration ; vous pouvez aspirer aux plus illustres alliances ; vous êtes fait
100 pour aller à tout ; mais souvenez-vous bien qu'il y a entre vous et tous les genres de succès un obstacle insurmontable, et que cet obstacle est Ellénore.—J'ai cru vous devoir, Monsieur, lui répondis-je, de vous écouter en silence, mais je me dois aussi de vous déclarer que
105 vous ne m'avez point ébranlé. Personne que moi, je le répète, ne peut juger Ellénore. Personne n'apprécie assez la vérité de ses sentimens et la profondeur de ses impressions. Tant qu'elle aura besoin de moi, je resterai près d'elle. Aucun succès ne me consolerait de la laisser
110 malheureuse, et dussé-je borner ma carrière à lui servir d'appui, à la soutenir dans ses peines, à l'entourer de mon affection, contre l'injustice d'une opinion qui la méconnaît, je croirais encore n'avoir pas employé ma vie inutilement.

Je sortis en achevant ces paroles : mais qui m'expli-
115 quera par quelle mobilité le sentiment qui me les dictait s'éteignit, avant même que j'eusse fini de les prononcer ! Je voulus, en retournant à pied, retarder le moment de revoir cette Ellénore que je venais de défendre. Je traversai précipitamment la ville : il me tardait de me
120 trouver seul.

Arrivé au milieu de la campagne, je ralentis ma marche, et mille pensées m'assaillirent. Ces mots funestes, entre tous les genres de succès et vous, il existe

un obstacle insurmontable, et cet obstacle, c'est Ellénore, retentissaient autour de moi. Je jetais un long et triste regard sur le temps qui venait de s'écouler sans retour. Je me rappelais les espérances de ma jeunesse, la confiance avec laquelle je croyais autrefois commander à l'avenir, les éloges accordés à mes premiers essais, l'aurore de réputation que j'avais vu briller et disparaître. Je me répétais les noms de plusieurs de mes compagnons d'étude, que j'avais traités avec un dédain superbe et qui, par le seul effet d'un travail opiniâtre et d'une vie régulière, m'avaient laissé loin derrière eux, dans la route de la fortune, de la considération et de la gloire. J'étais oppressé de mon inaction. Comme les avares se représentent dans les trésors qu'ils entassent tous les biens que ces trésors pourraient acheter, j'apercevais dans Ellénore la privation de tous les succès auxquels j'aurais pu prétendre. Ce n'était pas une carrière seule que je regrettais. Comme je n'avais essayé d'aucune, je les regrettais toutes. N'ayant jamais employé mes forces, je les imaginais sans bornes, et je les maudissais. J'aurais voulu que la nature m'eût créé faible et médiocre, pour me préserver au moins du remords de me dégrader volontairement. Toute louange, toute approbation pour mon esprit ou mes connaissances me semblaient un reproche insupportable. Je croyais entendre admirer les bras vigoureux d'un athlète, chargé de fers au fond d'un cachot. Si je voulais ressaisir mon courage, me dire que l'époque de l'activité n'était pas encore passée, l'image d'Ellénore s'élevait devant moi comme un fantôme, et me repoussait dans le néant. Je ressentais contre elle des accès de fureur, et par un mélange bizarre, cette fureur ne diminuait en rien la terreur que m'inspirait l'idée de l'affliger.

Mon âme, fatiguée de ces sentimens amers, chercha tout-à-coup un refuge dans des sentimens contraires. Quelques mots, prononcés peut-être au hasard, par le
160 baron de T * * *, sur la possibilité d'une alliance douce et paisible, me servirent à me créer l'idéal d'une compagne. Je réfléchis au repos, à la considération, à l'indépendance même que m'offrirait un sort pareil ; car les liens que je traînais depuis si long-temps me rendaient
165 plus dépendant mille fois que n'aurait pu le faire une union reconnue et constatée. J'imaginai la joie de mon père. J'éprouvais un désir impatient de reprendre dans ma patrie et dans la société de mes égaux la place qui m'était due. Je me représentais, opposant une conduite
170 austère et irréprochable à tous les jugemens qu'une malignité froide et frivole avait prononcés contre moi, à tous les reproches dont m'accablait Ellénore.

Elle m'accuse sans cesse, disais-je, d'être dur, d'être ingrat, d'être sans pitié. Ah ! si le ciel m'eût accordé
175 une femme que les convenances sociales me permissent d'avouer, que mon père ne rougît pas d'accepter pour fille, j'aurais été mille fois heureux de la rendre heureuse. Cette sensibilité que l'on méconnaît, parce qu'elle est souffrante et froissée, cette sensibilité dont on exige
180 impérieusement des témoignages, que mon cœur refuse à l'emportement et à la menace, qu'il me serait doux de m'y livrer avec l'être chéri, compagnon d'une vie régulière et respectée ! Que n'ai-je pas fait pour Ellénore ! Pour elle j'ai quitté mon pays et ma famille ;
185 j'ai pour elle affligé le cœur d'un vieux père qui gémit encore loin de moi ; pour elle j'habite ces lieux, où ma jeunesse s'enfuit solitaire, sans gloire, sans honneur et sans plaisir. Tant de sacrifices, faits sans devoir et sans

amour, ne prouvent-ils pas ce que l'amour et le devoir
 me rendraient capable de faire? Si je crains tellement 190
 la douleur d'une femme, qui ne me domine que par sa
 douleur, avec quel soin j'écarterais toute affliction, toute
 peine, de celle à qui je pourrais hautement me vouer,
 sans remords et sans réserve! Combien alors on me
 verrait différent de ce que je suis! Comme cette 195
 amertume dont on me fait un crime, parce que la source
 en est inconnue, fuirait rapidement loin de moi!
 Combien je serais reconnaissant pour le ciel, et bien-
 veillant pour les hommes!

Je parlais ainsi, mes yeux se mouillaient de larmes. 200
 Mille souvenirs rentraient comme par torrens dans mon
 âme. Mes relations avec Ellénore m'avaient rendu tous
 ces souvenirs odieux. Tout ce qui me rappelait mon
 enfance, les lieux où s'étaient écoulées mes premières
 années, les compagnons de mes premiers jeux, les vieux 205
 parens qui m'avaient prodigué les premières marques
 d'intérêt, me blessait et me faisait mal. J'étais réduit à
 repousser, comme des pensées coupables, les images les
 plus attrayantes et les vœux les plus naturels. La com-
 pagne que mon imagination m'avait soudain créée, s'alliait 210
 au contraire à toutes ces images et sanctionnait tous ces
 vœux. Elle s'associait à tous mes devoirs, à tous mes
 plaisirs, à tous mes goûts. Elle rattachait ma vie actuelle
 à cette époque de ma jeunesse où l'espérance ouvrait
 devant moi un si vaste avenir, époque dont Ellénore 215
 m'avait séparé comme par un abîme. Les plus petits
 détails, les plus petits objets se retraçaient à ma mémoire.
 Je revoyais l'antique château que j'avais habité avec mon
 père, les bois qui l'entouraient, la rivière qui baignait le
 pied de ses murailles, les montagnes qui bordaient son

horizon. Toutes ces choses me paraissaient tellement présentes, pleines d'une telle vie, qu'elles me causaient un frémissement que j'avais peine à supporter. Et mon imagination plaçait à côté d'elles une créature
 225 innocente et jeune qui les embellissait, qui les animait par l'espérance. J'errais plongé dans cette rêverie, toujours sans plan fixe, ne me disant point qu'il fallait rompre avec Ellénore, n'ayant de la réalité qu'une idée sourde et confuse, et dans l'état d'un homme accablé de peine, que
 230 le sommeil a consolé par un songe, et qui pressent que ce songe va finir. Je découvris tout-à-coup le château d'Ellénore, dont insensiblement je m'étais rapproché. Je m'arrêtai. Je pris une autre route. J'étais heureux de retarder le moment où j'allais entendre de nouveau sa voix.

235 Le jour s'affaiblissait : le ciel était serein : la campagne devenait déserte. Les travaux des hommes avaient cessé : ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient
 240 à chaque instant, le vaste silence qui m'environnait et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon agitation un sentiment plus calme et plus solennel. Je promenais mes regards sur l'horizon grisâtre dont je n'apercevais plus les limites, et qui par
 245 là même me donnait, en quelque sorte, la sensation de l'immensité. Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis long-temps. Sans cesse absorbé dans des réflexions toujours personnelles, la vue toujours fixée sur ma situation, j'étais devenu étranger à toute idée générale. Je
 250 ne m'occupais que d'Ellénore et de moi, d'Ellénore, qui ne m'inspirait qu'une pitié mêlée de fatigue, de moi, pour qui je n'avais plus aucune estime. Je m'étais rapetissé,

pour ainsi dire, dans un nouveau genre d'égoïsme, dans un égoïsme sans courage, mécontent et humilié. Je me sus bon gré de naître à des pensées d'un autre ordre, et de me retrouver la faculté de m'oublier moi-même, pour me livrer à des méditations désintéressées. Mon âme semblait se relever d'une dégradation longue et honteuse. 255

La nuit presque entière s'écoula ainsi. Je marchais au hasard ; je parcourus des champs, des bois, des hameaux où tout était immobile. De temps en temps j'apercevais dans quelque habitation éloignée une pâle lumière qui perçait l'obscurité. Là, me disais-je, là peut-être quelque infortuné s'agite sous la douleur ou lutte contre la mort, contre la mort, mystère inexplicable, dont une expérience journalière paraît n'avoir pas encore convaincu les hommes, terme assuré qui ne nous console, ni ne nous apaise, objet d'une insouciance habituelle et d'un effroi passager. Et moi aussi, poursuivais-je, je me livre à cette inconséquence insensée ! Je me révolte contre la vie, comme si la vie devait ne pas finir ! Je répands du malheur autour de moi, pour reconquérir quelques années misérables, que le temps viendra bientôt m'arracher ! Ah ! renonçons à ces efforts inutiles : jouissons de voir ce temps s'écouler, mes jours se précipiter les uns sur les autres. Demeurons immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi passée. Qu'on s'en empare, qu'on la déchire ! On n'en prolongera pas la durée : Vaut-il la peine de la disputer ? 260 265 270

L'idée de la mort a toujours eu sur moi beaucoup d'empire. Dans mes affections les plus vives, elle a toujours suffi pour me calmer aussitôt. Elle produisit 280

266. *M* journalière est écrit deux fois, et barré la première fois de la plume de B. Constant — 276. *M* *L* immobiles, spectateurs indifférens accord fautif, ce semble, avec le pluriel du verbe. Constant ne pense qu'à lui-même — 280. *M* *A* affections réécrit dans *M* sur affections par B. Constant, ce qui assurerait la leçon s'il en était besoin ; *C* affections

sur mon âme son effet accoutumé. Ma disposition pour Ellénore devint moins amère. Toute mon irritation disparut. Il ne me restait de l'impression de cette nuit
 285 de délire qu'un sentiment doux et presque tranquille. Peut-être la lassitude physique que j'éprouvais contribuait-elle à cette tranquillité.

Le jour allait naître. Je distinguais déjà les objets. Je reconnus que j'étais assez loin de la demeure d'Ellénore.
 290 Je me peignis son inquiétude, et je me pressais pour arriver près d'elle, autant que la fatigue pouvait me le permettre, lorsque je rencontrai un homme à cheval, qu'elle avait envoyé pour me chercher. Il me raconta qu'elle était depuis douze heures dans les craintes les plus
 295 vives, qu'après être allée à Varsovie, et avoir parcouru les environs, elle était revenue chez elle dans un état inexprimable d'angoisse, et que de toutes parts les habitans du village étaient répandus dans la campagne pour me découvrir. Ce récit me remplit d'abord d'une impatience
 300 assez pénible. Je m'irritais de me voir soumis par Ellénore à une surveillance importune. En vain me répétais-je, que son amour seul en était la cause. Cet amour n'était-il pas aussi la cause de tout mon malheur? Cependant je parvins à vaincre ce sentiment que je me reprochais. Je la savais alarmée et souffrante. Je montai
 305 à cheval. Je franchis avec rapidité la distance qui nous séparait. Elle me reçut avec des transports de joie. Je fus ému de son émotion. Notre conversation fut courte, parce que bientôt elle songea que je devais avoir besoin
 310 de repos : et je la quittai, cette fois du moins, sans avoir rien dit qui pût affliger son cœur.

305. L. Je le savais — 311. Sous la dernière ligne du chapitre, et avant "Fin du Chap. 7^e" B. Constant a ajouté un gros trait.

CHAPITRE VIII.

LE lendemain je me relevai, poursuivi des mêmes idées qui m'avaient agité la veille. Mon agitation redoubla les jours suivans. Ellénore voulut inutilement en pénétrer la cause. Je répondais par des monosyllabes contraints à ses questions impétueuses. Je me roidissais contre son 5 insistance, sachant trop qu'à ma franchise succéderait sa douleur, et que sa douleur m'imposerait une dissimulation nouvelle.

Inquiète et surprise, elle recourut à l'une de ses amies, pour découvrir le secret qu'elle m'accusait de lui cacher. 10 Avide de se tromper elle-même, elle cherchait un fait, où il n'y avait qu'un sentiment. Cette amie m'entretint de mon humeur bizarre, du soin que je mettais à repousser toute idée d'un lien durable, de mon inexplicable soif de rupture et d'isolement. Je l'écoutai long-temps en 15 silence. Je n'avais dit jusqu'à ce moment à personne que je n'aimais plus Ellénore. Ma bouche répugnait à cet aveu qui me semblait une perfidie. Je voulus pourtant me justifier : je racontai mon histoire avec ménagement, en donnant beaucoup d'éloges à Ellénore, 20 en convenant des inconséquences de ma conduite, en les rejetant sur les difficultés de notre situation, et sans me permettre une parole qui prononçât clairement, que la difficulté véritable était de ma part l'absence de l'amour. La femme qui m'écoutait fut émue de mon récit. Elle 25 vit de la générosité dans ce que j'appelais de la faiblesse, du malheur dans ce que je nommais de la dureté. Les

mêmes explications, qui mettaient en fureur Ellénore passionnée, portaient la conviction dans l'esprit de son
30 impartiale amie. On est si juste lorsque l'on est désintéressé ! Qui que vous soyez, ne remettez jamais à un autre les intérêts de votre cœur. Le cœur seul peut plaider sa cause : il sonde seul ses blessures. Tout intermédiaire devient un juge. Il analyse, il transige ; il
35 conçoit l'indifférence ; il l'admet comme possible, il la reconnaît pour inévitable ; par là même il l'excuse, et l'indifférence se trouve ainsi, à sa grande surprise, légitimée à ses propres yeux. Les reproches d'Ellénore m'avaient persuadé que j'étais coupable. J'appris de celle qui
40 croyait la défendre, que je n'étais que malheureux. Je fus entraîné à l'aveu complet de mes sentimens. Je convins que j'avais pour Ellénore du dévouement, de la sympathie, de la pitié : mais j'ajoutai que l'amour n'entraînait pour rien dans les devoirs que je m'imposais.
45 Cette vérité, jusqu'alors renfermée dans mon cœur, et quelquefois seulement révélée à Ellénore, au milieu du trouble et de la colère, prit à mes propres yeux plus de réalité et de force, par cela seul qu'un autre en était devenu dépositaire. C'est un grand pas, c'est un pas
50 irréparable, lorsqu'on dévoile tout-à-coup aux yeux d'un tiers les replis cachés d'une relation intime. Le jour qui pénètre dans ce sanctuaire constate et achève les destructions que la nuit enveloppait de ses ombres ; ainsi les corps renfermés dans les tombeaux conservent souvent
55 leur première forme, jusqu'à ce que l'air extérieur vienne les frapper et les réduire en poudre.

L'amie d'Ellénore me quitta. J'ignore quel compte elle lui rendit de notre conversation. Mais, en approchant du salon, j'entendis Ellénore qui parlait d'une voix

très-animée. En m'apercevant, elle se tut. Bientôt elle reproduisit sous diverses formes des idées générales, qui n'étaient que des attaques particulières. Rien n'est plus bizarre, disait-elle, que le zèle de certaines amitiés. Il y a des gens qui s'empressent de se charger de vos intérêts, pour mieux abandonner votre cause. Ils appellent cela de l'attachement : j'aimerais mieux de la haine. Je compris facilement que l'amie d'Ellénore avait embrassé mon parti contre elle, et l'avait irritée, en ne paraissant pas me juger assez coupable. Je me sentis ainsi d'intelligence avec un autre contre Ellénore : c'était entre nos cœurs une barrière de plus.

Quelques jours après, Ellénore alla plus loin. Elle était incapable de tout empire sur elle-même. Dès qu'elle croyait avoir un sujet de plainte, elle marchait droit à l'explication, sans ménagement et sans calcul, et préférant le danger de rompre à la contrainte de dissimuler. Les deux amies se séparèrent à jamais brouillées.

Pourquoi mêler des étrangers à nos discussions intimes, dis-je à Ellénore ? Avons-nous besoin d'un tiers pour nous entendre ? Et si nous ne nous entendons plus, quel tiers pourrait y porter remède ? Vous avez raison, me répondit-elle : mais c'est votre faute. Autrefois je ne m'adressais à personne, pour arriver jusqu'à votre cœur.

Tout-à-coup Ellénore annonça le projet de changer son genre de vie. Je démêlai par ses discours qu'elle attribuait à la solitude dans laquelle nous vivions le mécontentement qui me dévorait. Elle épuisait toutes les explications fausses, avant de se résigner à la véritable. Nous passions tête-à-tête de monotones soirées entre le

76. C préférerait [leçon meilleure, ce semble, et peut-être à introduire dans le texte — 77. M L'l (? minuscule) du copiste, dans le mot Les, recouverte par une grosse L majuscule de B. Constant.

90 silence et l'humeur. La source des longs entretiens était tarie.

Ellénore résolut d'attirer chez elle les familles nobles qui résidaient dans son voisinage ou à Varsovie. J'entrevis facilement les obstacles et les dangers de ses tentatives.

95 Les parens qui lui disputaient son héritage avaient révélé ses erreurs passées, et répandu contre elle mille bruits calomnieux. Je frémis des humiliations qu'elle allait braver, et je tâchai de la dissuader de cette entreprise. Mes représentations furent inutiles. Je blessai sa fierté

100 par mes craintes, bien que je ne les exprimasse qu'avec ménagement. Elle supposa que j'étais embarrassé de nos liens, parce que son existence était équivoque. Elle n'en fut que plus empressée à reconquérir une place honorable dans le monde ; ses efforts obtinrent quelque succès. La

105 fortune dont elle jouissait, sa beauté que le temps n'avait encore que légèrement diminuée, le bruit même de ses aventures, tout en elle excitait la curiosité. Elle se vit entourée bientôt d'une société nombreuse. Mais elle était poursuivie d'un sentiment secret d'embarras et

110 d'inquiétude. J'étais mécontent de ma situation. Elle s'imaginait que je l'étais de la sienne. Elle s'agitait pour en sortir. Son désir ardent ne lui permettait point de calcul. Sa position fausse jetait de l'inégalité dans sa conduite et de la précipitation dans ses démarches. Elle

115 avait l'esprit juste, mais peu étendu. La justesse de son esprit était dénaturée par l'emportement de son caractère, et son peu d'étendue l'empêchait d'apercevoir la ligne la plus habile, et de saisir des nuances délicates. Pour la première fois elle avait un but, et comme elle se précipitait vers ce but, elle le manquait. Que de dégoûts

120

104. *A* quelques [*faute probable*] — 115. *M* peu récrit sur autre chose [*pas ?*] de la main de Constant.

elle dévora sans me les communiquer ! que de fois je rougis pour elle, sans avoir la force de le lui dire ! tel est, parmi les hommes, le pouvoir de la réserve et de la mesure, que je l'avais vue plus respectée par les amis du comte de P * * * comme sa maîtresse, qu'elle ne l'était 125 par ses voisins, comme héritière d'une grande fortune, au milieu de ses vassaux. Tour-à-tour haute et suppliante, tantôt prévenante, tantôt susceptible, il y avait dans ses actions et dans ses paroles, je ne sais quelle fougue, destructive de la considération qui ne se compose que 130 du calme.

En relevant ainsi les défauts d'Ellénore, c'est moi que j'accuse et que je condamne. Un mot de moi l'aurait calmée. Pourquoi n'ai-je pu prononcer ce mot ?

Nous vivions cependant plus doucement ensemble. 135 La distraction nous soulageait de nos pensées habituelles. Nous n'étions seuls que par intervalles, et comme nous avions l'un dans l'autre une confiance sans bornes, excepté sur nos sentiments intimes, nous mettions les observations et les faits à la place de ces sentimens, et nos conversa- 140 tions avaient repris quelque charme. Mais bientôt ce nouveau genre de vie devint pour moi la source d'une nouvelle perplexité. Perdu dans la foule qui environnait Ellénore, je m'aperçus que j'étais l'objet de lé'tonnement et du blâme. L'époque approchait, où son procès devait 145 être jugé. Ses adversaires prétendaient qu'elle avait aliéné le cœur paternel par des égaremens sans nombre. Ma présence venait à l'appui de leurs assertions. Ses amis me reprochaient de lui faire tort. Ils excusaient sa passion pour moi : mais ils m'accusaient d'indélicatesse. 150 J'abusais, disaient-ils, d'un sentiment que j'aurais dû modérer. Je savais seul, qu'en l'abandonnant je l'entraî-

nerais sur mes pas, et qu'elle négligerait pour me suivre, tout le soin de sa fortune, et tous les calculs de la prudence. Je ne pouvais rendre le public dépositaire de ce secret. Je ne paraissais donc, dans la maison d'Ellénore, qu'un étranger nuisible au succès même des démarches qui allaient décider de son sort, et par un étrange renversement de la vérité, tandis que j'étais la victime de ses volontés inébranlables, c'était elle que l'on plaignait, comme victime de mon ascendant.

Une nouvelle circonstance vint compliquer encore cette situation douloureuse.

Une singulière révolution s'opéra tout-à-coup dans la conduite et dans les manières d'Ellénore. Jusqu'à cette époque elle n'avait paru occupée que de moi. Soudain je la vis recevoir et rechercher les hommages des hommes qui l'entouraient. Cette femme si réservée, si froide, si ombrageuse sembla subitement changer de caractère. Elle encourageait les sentiments et même les espérances d'une foule de jeunes gens, dont les uns étaient séduits par sa figure, et dont quelques autres, malgré ses erreurs passées, aspiraient sérieusement à sa main ; elle leur accordait de longs tête-à-tête. Elle avait avec eux ces formes douteuses, mais attrayantes qui ne repoussent mollement que pour retenir, parce qu'elles annoncent plutôt l'indécision que l'indifférence, et des retards que

161. *J'abandonne ici L jusqu'à la ligne 251. M (sans mettre à la ligne après ascendant) et C donnent le texte complet, qui suit ; A le résume en ces quelques lignes :*

Le bruit de ce blâme universel parvint jusqu'à moi. Je fus indigné de cette découverte inattendue. J'avais pour une femme oublié tous les intérêts, et repoussé tous les plaisirs de la vie, et c'était moi que l'opinion condamnait.

Un mot me suffit pour bouleverser de nouveau la situation de la malheureuse Ellénore. Nous rentrâmes dans la solitude. Mais j'avais exigé ce sacrifice. Ellénore se croyait de nouveaux droits. Je me sentais chargé de nouvelles chaînes.

des refus. J'ai su par elle dans la suite, et les faits me l'ont démontré, qu'elle agissait ainsi par un calcul faux et déplorable. Elle croyait ranimer mon amour en excitant ma jalousie. Mais c'était remuer des cendres que rien ne pouvait réchauffer. Peut-être aussi se mêlait-il à ce calcul, sans qu'elle s'en rendît compte, quelque vanité de femme. Elle était blessée de ma froideur. Elle voulait se prouver à elle-même, qu'elle avait encore des moyens de plaire. Peut-être enfin, dans l'isolement où je laissais son cœur, trouvait-elle une sorte de consolation à s'entendre répéter des expressions d'amour que depuis long-temps je ne prononçais plus.

Quoi qu'il en soit, je me trompai quelque temps sur ses motifs. J'entrevis l'aurore de ma liberté future. Je m'en félicitai. Tremblant d'interrompre, par quelque mouvement inconsidéré, cette grand crise à laquelle j'attachais ma délivrance, je devins plus doux, je parus plus content. Ellénore prit ma douceur pour de la tendresse, mon espoir de la voir enfin heureuse sans moi pour le désir de la rendre heureuse. Elle s'applaudit de son stratagème. Quelquefois pourtant elle s'alarmait de ne me voir aucune inquiétude. Elle me reprochait de ne mettre aucun obstacle à ces liaisons qui, en apparence, menaçaient de me l'enlever. Je repoussais ses accusations par des plaisanteries. Mais je ne parvenais pas toujours à l'apaiser. Son caractère se faisait jour à travers la dissimulation qu'elle s'était imposée. Les scènes recommençaient sur un autre terrain, mais non moins orageuses. Ellénore m'imputait ses propres torts. Elle m'insinuait qu'un seul mot la ramènerait à moi tout entière. Puis, offensée de mon silence, elle se précipitait de nouveau dans la coquetterie avec une espèce de fureur.

210 C'est ici surtout, je le sens, que l'on m'accusera de faiblesse. Je voulais être libre, et je le pouvais avec l'approbation générale. Je le devais peut-être : la conduite d'Ellénore m'y autorisait et semblait m'y
215 était mon ouvrage ? ne savais-je pas qu'Ellénore au fond de son cœur, n'avait pas cessé de m'aimer ? pouvais-je la punir des imprudences que je lui faisais commettre, et, froidement hypocrite, chercher un prétexte dans ces imprudences, pour l'abandonner sans pitié ?

220 Certes, je ne veux point m'excuser. Je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place. Mais je puis au moins me rendre ici ce solennel témoignage, que je n'ai jamais agi par calcul, et que j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et
225 naturels. Comment se fait-il, qu'avec ces sentiments je n'ai fait si long-temps que mon malheur et celui des autres ?

La société cependant m'observait avec surprise. Mon séjour chez Ellénore ne pouvait s'expliquer que par un
230 extrême attachement pour elle : et mon indifférence sur les liens qu'elle semblait toujours prête à contracter démentait cet attachement. L'on attribua ma tolérance inexplicable à une légèreté de principes, à une insouciance pour la morale, qui annonçaient, disait-on, un homme
235 profondément égoïste et que le monde avait corrompu. Ces conjectures d'autant plus propres à faire impression, qu'elles étaient plus proportionnées aux âmes qui les concevaient, furent accueillies et répétées. Le bruit en parvint enfin jusqu'à moi. Je fus indigné de cette découverte inattendue. Pour prix de mes longs sacrifices
240 j'étais méconnu, calomnié. J'avais pour une femme

oublié tous les intérêts et repoussé tous les plaisirs de la vie et c'était moi que l'opinion condamnait.

Je m'expliquai vivement avec Ellénore. Un mot fit disparaître cette tourbe d'adorateurs qu'elle n'avait appelés 245 que pour me faire craindre sa perte. Elle restreignit sa société à quelques femmes et à un petit nombre d'hommes âgés. Tout reprit autour de nous une apparence régulière. Mais nous n'en fûmes que plus malheureux. Ellénore se croyait de nouveaux droits. 250 Je me sentais chargé de nouvelles chaînes.

Je ne saurais peindre quelles amertumes et quelles fureurs résultèrent de nos rapports ainsi compliqués. Notre vie ne fut plus qu'un perpétuel orage. L'intimité perdit tous ses charmes et l'amour toute sa douceur. Il 255 n'y eut plus même entre nous ces retours passagers qui semblent guérir pour quelques instans d'incurables blessures. La vérité se fit jour de toutes parts, et j'empruntai, pour me faire entendre, les expressions les plus dures et les plus impitoyables. Je ne m'arrêtais que 260 lorsque je voyais Ellénore dans les larmes, et ses larmes mêmes n'étaient qu'une lave brûlante qui tombant goutte à goutte sur mon cœur m'arrachait des cris, sans pouvoir m'arracher un désaveu. Ce fut alors que, plus d'une fois, je la vis se lever pâle et prophétique. Adolphe, s'écriait-elle, vous ne savez pas le mal que vous faites. Vous 265 l'apprendrez un jour, vous l'apprendrez par moi, quand vous m'aurez précipitée dans la tombe. Malheureux ! lorsqu'elle parlait ainsi, que ne m'y suis-je jeté moi-même avant elle ! 270

243. C l'on — 251. Je reprends L, qui se réaccorde avec M P et C
265. M s'écriait-elle, Dieu vous pardonne le mal que vous me faites.
Vous l'apprendrez

CHAPITRE IX.

Je n'étais pas retourné chez le baron de T * * * depuis ma première visite. Un matin je reçus de lui le billet suivant.

« Les conseils que je vous avais donnés ne méritaient
5 » pas une si longue absence. Quelque parti que vous
» preniez sur ce qui vous regarde, vous n'en êtes pas
» moins le fils de mon ami le plus cher. Je n'en jouirai
» pas moins avec plaisir de votre société, et j'en aurai
» beaucoup à vous introduire dans un cercle dont j'ose
10 » vous promettre qu'il vous sera agréable de faire partie.
» Permettez-moi d'ajouter que, plus votre genre de vie
» que je ne veux point désapprouver, a quelque chose de
» singulier, plus il vous importe de dissiper des préventions
» mal fondées, sans doute, en vous montrant dans le
15 » monde. »

Je fus reconnaissant de la bienveillance qu'un homme
agé me témoignait. Je me rendis chez lui ; il ne fut
point question d'Ellénore. Le baron me retint à dîner.
Il n'y avait ce jour-là que quelques hommes assez
20 spirituels et assez aimables. Je fus d'abord embarrassé :
mais je fis effort sur moi-même. Je me ranimai : je
parlai. Je déployai le plus qu'il me fut possible de l'esprit
et des connaissances. Je m'aperçus que je réussissais à
captiver l'approbation. Je retrouvai dans ce genre de
25 succès une jouissance d'amour-propre dont j'avais été
privé dès long-temps. Cette jouissance me rendit la
société du baron de T * * * plus agréable.

Mes visites chez lui se multiplièrent. Il me chargea de quelques travaux relatifs à sa mission, et qu'il croyait pouvoir me confier sans inconvénient. Ellénore fut 30 d'abord surprise de cette révolution dans ma vie ; mais je lui parlai de l'amitié du baron pour mon père, et du plaisir que je goûtais à consoler ce dernier de mon absence, en ayant l'air de m'occuper utilement. La pauvre Ellénore, je l'écris dans ce moment avec un 35 sentiment de remords, éprouva quelque joie de ce que je paraissais plus tranquille, et se résigna sans trop se plaindre, à passer souvent la plus grande partie de la journée, séparée de moi. Le baron, de son côté, lorsqu'un peu de confiance se fut établi entre nous, me reparla 40 d'Ellénore : mon intention positive était toujours d'en dire du bien : mais sans m'en apercevoir, je m'exprimais sur elle d'un ton plus leste et plus dégagé. Tantôt j'indiquais, par des maximes générales, que je reconnaissais la nécessité de m'en détacher. Tantôt la plaisanterie 45 venait à mon secours ; je parlais, en riant, des femmes et de la difficulté de rompre avec elles. Ces discours amusaient un vieux ministre, dont l'âme était usée, et qui se rappelait vaguement que, dans sa jeunesse, il avait aussi été tourmenté par des intrigues d'amour. De 50 la sorte, par cela seul que j'avais un sentiment caché, je trompais plus ou moins tout le monde. Je trompais Ellénore, car je savais que le baron voulait m'éloigner d'elle, et je le lui taisais. Je trompais M. de T * * * ; car je lui laissais espérer que j'étais prêt à briser mes 55 liens. Cette duplicité était fort éloignée de mon caractère naturel : mais l'homme se déprave, dès qu'il a dans le cœur une seule pensée qu'il est constamment forcé de dissimuler.

60 Jusques alors, je n'avais fait connaissance, chez le baron de T * * *, qu'avec les hommes qui composaient sa société particulière. Un jour, il me proposa de rester à une grande fête qu'il donnait pour la naissance de son maître. Vous y rencontrerez, me dit-il, les plus jolies
65 femmes de Pologne. Vous n'y trouverez pas, il est vrai, celle que vous aimez ; j'en suis fâché. Mais il y a des femmes que l'on ne voit que chez elles. Je fus péniblement affecté de cette phrase. Je gardai le silence : mais je me reprochais intérieurement de ne pas défendre
70 Ellénore, qui, si l'on m'eût attaqué en sa présence, m'aurait si vivement défendu.

L'assemblée était nombreuse. On m'examinait avec attention. J'entendais répéter tout bas, autour de moi, le nom de mon père, celui d'Ellénore, celui du comte de
75 P * * *. On se taisait à mon approche : on recommençait quand je m'éloignais. Il m'était démontré que l'on se racontait mon histoire, et chacun, sans doute, la racontait à sa manière. Ma situation était insupportable : mon front était couvert d'une sueur froide. Tour-à-tour, je
80 rougissais et je pâlisais.

Le baron s'aperçut de mon embarras. Il vint à moi, redoubla d'attentions et de prévenances, chercha toutes les occasions de me donner des éloges, et l'ascendant de sa considération força bientôt les autres à me témoigner
85 les mêmes égards.

Lorsque tout le monde se fut retiré, Je voudrais, me dit M. de T * * *, vous parler encore une fois à cœur ouvert. Pourquoi voulez-vous rester dans une situation dont vous souffrez ? à qui faites-vous du bien ? croyez-
90 vous que l'on ne sache pas ce qui se passe entre vous et Ellénore ? Tout le public est informé de votre aigreur et de votre mécontentement réciproque. Vous vous faites

du tort par votre faiblesse, vous ne vous en faites pas moins par votre dureté ; car pour comble d'inconsé- d'rien
quence, vous ne la rendez pas heureuse, cette femme qui 95
vous rend si malheureux.

J'étais encore froissé de la douleur que j'avais éprouvée. Le baron me montra plusieurs lettres de mon père. Elles annonçaient une affliction bien plus vive que je ne l'avais supposé. Je fus ébranlé. L'idée que je pro- 100
longeais les agitations d'Ellénore vint ajouter à mon irrésolution. Enfin, comme si tout s'était réuni contre elle, tandis que j'hésitais, elle-même par sa véhémence acheva de me décider. J'avais été absent tout le jour. Le baron m'avait retenu chez lui après l'assemblée. La 105
nuit s'avancait. On me remit de la part d'Ellénore une lettre en présence du baron de T * * *. Je vis dans les yeux de ce dernier une sorte de pitié de ma servitude. La lettre d'Ellénore était pleine d'amertume. Quoi, me dis-je, je ne puis passer un jour libre ! je ne puis respirer 110
une heure en paix ! Elle me poursuit partout, comme un esclave qu'on doit ramener à ses pieds, et d'autant plus violent que je me sentais plus faible, oui, m'écriai-je, je le prends, l'engagement de rompre avec Ellénore, je le remplirai dans trois jours, j'oserai le lui déclarer moi- 115
même, vous pouvez d'avance en instruire mon père.

En disant ces mots, je m'élançai loin du baron. J'étais oppressé des paroles que je venais de prononcer, et je ne croyais qu'à peine à la promesse que j'avais donnée.

Ellénore m'attendait avec impatience. Par un hasard 120
étrange, on lui avait parlé, pendant mon absence, pour la

100. *M P C* supposée — 110. *M* Je ne puis respirer une heure en paix ! manque — 115. *Je réintroduis dans le texte le membre de phrase je le remplirai dans trois jours, nécessaire à ce qui suit (ll. 152-160) et qui n'a pu tomber que par mégarde.*

première fois, des efforts du baron de T * * * pour me détacher d'elle. On lui avait rapporté les discours que j'avais tenus, les plaisanteries que j'avais faites. Ses soupçons étant éveillés, elle avait rassemblé dans son esprit
125 plusieurs circonstances qui lui paraissaient les confirmer. Ma liaison subite avec un homme que je ne voyais jamais autrefois, l'intimité qui existait entre cet homme et mon père, lui semblaient des preuves irréfragables. Son in-
130 quiétude avait fait tant de progrès en peu d'heures, que je la trouvai pleinement convaincue de ce qu'elle nommait ma perfidie.

J'étais arrivé auprès d'elle, décidé à lui tout dire. Accusé par elle, le croira-t-on ? je ne m'occupai qu'à
135 tout éluder. Je niai même, oui, je niai ce jour là ce que j'étais déterminé à lui déclarer le lendemain.

Il était tard. Je la quittai. Je me hâtai de me coucher, pour terminer cette longue journée, et quand je fus bien sûr qu'elle était finie, je me sentis, pour le
140 moment, délivré d'un poids énorme.

Je ne me levai le lendemain que vers le milieu du jour, comme si, en retardant le commencement de notre entrevue, j'avais retardé l'instant fatal.

Ellénore s'était rassurée pendant la nuit, et par ses
145 propres réflexions et par mes discours de la veille. Elle me parla de ses affaires, avec un air de confiance qui n'annonçait que trop qu'elle regardait nos existences comme indissolublement unies. Où trouver des paroles qui la repoussassent dans l'isolement ?

150 Le temps s'écoulait avec une rapidité effrayante. Chaque minute ajoutait à la nécessité d'une explication. Des trois jours que j'avais fixés, déjà le second était prêt à disparaître. M. de T * * * m'attendait au plus tard

le surlendemain. Sa lettre pour mon père était partie, et j'allais manquer à ma promesse, sans avoir fait pour 155 l'exécuter la moindre tentative. Je sortais, je rentrais, je prenais la main d'Ellénore, je commençais une phrase que j'interrompais aussitôt. Je regardais la marche du soleil qui s'inclinait vers l'horizon. La nuit revint. J'ajournai de nouveau. Un jour me restait. C'était 160 assez d'une heure.

Ce jour se passa comme le précédent. J'écrivis à M. de T * * * pour lui demander du temps encore : et comme il est naturel aux caractères faibles de le faire, j'entassai dans ma lettre mille raisonnemens pour justifier 165 mon retard, pour démontrer qu'il ne changeait rien à la résolution que j'avais prise, et que, dès l'instant même, on pouvait regarder mes liens avec Ellénore comme brisés pour jamais.

159. *M vers récrit dans l'interligne de la main de Constant, au-dessus de dans, barré par lui.*

CHAPITRE X ET DERNIER.

JE passai les jours suivans plus tranquille. J'avais rejeté dans le vague la nécessité d'agir. Elle ne me poursuivait plus comme un spectre. Je croyais avoir tout le temps de préparer Ellénore. Je voulais être plus doux, plus
5 tendre avec elle, pour conserver au moins des souvenirs d'amitié. Mon trouble était tout différent de celui que j'avais connu jusqu'alors. J'avais imploré le ciel, pour qu'il élevât soudain entre Ellénore et moi un obstacle que je ne pusse franchir. Cet obstacle s'était élevé. Je
10 fixais mes regards sur Ellénore, comme sur un être que j'allais perdre. L'exigence qui m'avait paru tant de fois insupportable ne m'effrayait plus. Je m'en sentais affranchi d'avance. J'étais plus libre en lui cédant encore, et je n'éprouvais plus cette révolte intérieure,
15 qui, jadis, me portait sans cesse à tout déchirer. Il n'y avait plus en moi d'impatience. Il y avait, au contraire, un désir secret de retarder le moment funeste.

Ellénore s'aperçut de cette disposition plus affectueuse et plus sensible : elle-même devint moins amère. Je
20 recherchais des entretiens que j'avais évités : je jouissais de ses expressions d'amour, naguère importunes, précieuses maintenant, comme pouvant chaque fois être les dernières.

Un soir, nous nous étions quittés, après une conversation plus douce que de coutume. Le secret que je
25 renfermais dans mon sein me rendait triste : mais ma

6. M lui récrit par B. Constant sur ux (ceux), l'e de connus repris dans le jambage de l'u

tristesse n'avait rien de violent. L'incertitude sur l'époque de la séparation que j'avais voulue, me servait à en écarter l'idée. La nuit, j'entendis dans le château un bruit inusité. Ce bruit cessa bientôt, et je n'y attacha point d'importance. Le matin cependant, l'idée m'en revint : j'en voulus savoir la cause, et je dirigeai mes pas vers la chambre d'Ellénore. Quel fut mon étonnement, lorsqu'on me dit que, depuis douze heures, elle avait une fièvre ardente, qu'un médecin que ses gens avaient fait appeler déclarait sa vie en danger, et qu'elle avait défendu impérieusement que l'on m'avertît ou qu'on me laissât pénétrer jusqu'à elle !

Je voulus insister. Le médecin sortit lui-même, pour me représenter la nécessité de ne lui causer aucune émotion. Il attribuait sa défense, dont il ignorait le motif, au désir de ne pas me causer d'alarmes. J'interrogeai les gens d'Ellénore avec angoisse sur ce qui avait pu la plonger d'une manière si subite dans un état si dangereux. La veille, après m'avoir quitté, elle avait reçu de Varsovie une lettre apportée par un homme à cheval ; l'ayant ouverte et parcourue, elle s'était évanouie ; revenue à elle, elle s'était jetée sur son lit, sans prononcer une parole ; l'une de ses femmes, inquiète de l'agitation qu'elle remarquait en elle, était restée dans sa chambre à son insu ; vers le milieu de la nuit, cette femme l'avait vue saisie d'un tremblement qui ébranlait le lit sur lequel elle était couchée ; elle avait voulu m'appeler ; Ellénore s'y était opposée avec une espèce de terreur tellement violente qu'on n'avait osé lui désobéir ; on avait envoyé chercher un médecin ; Ellénore avait refusé, refusait encore de lui répondre ; elle avait passé la nuit, prononçant des mots entrecoupés qu'on n'avait pu com-

prendre, et appuyant souvent son mouchoir sur sa bouche,
60 comme pour s'empêcher de parler.

Tandis qu'on me donnait ces détails, une autre femme, qui était restée près d'Ellénore, accourut tout effrayée. Ellénore paraissait avoir perdu l'usage de ses sens. Elle ne distinguait rien de ce qui l'entourait. Elle pou-
65 sait quelquefois des cris, elle répétait mon nom, puis, épouvantée, elle faisait signe de la main, comme pour que l'on éloignât d'elle quelque objet qui lui était odieux.

J'entrai dans sa chambre. Je vis au pied de son lit
70 deux lettres. L'une était la mienne au Baron de T * * *, l'autre était de lui-même à Ellénore. Je ne conçus que trop alors le mot de cette affreuse énigme. Tous mes efforts, pour obtenir le temps que je voulais consacrer encore aux derniers adieux, s'étaient tournés de la sorte
75 contre l'infortunée que j'aspirais à ménager. Ellénore avait lu, tracées de ma main, mes promesses de l'abandonner, promesses qui n'avaient été dictées que par le désir de rester plus long-temps près d'elle, et que la vivacité de ce désir même m'avait porté à répéter, à déve-
80 lopper de mille manières. L'œil indifférent de M. de T * * * avait facilement démêlé, dans ces protestations réitérées à chaque ligne, l'irrésolution que je déguisais, et les ruses de ma propre incertitude. Mais le cruel avait trop bien calculé qu'Ellénore y verrait un arrêt irré-
85 vocable. Je m'approchai d'elle. Elle me regarda sans me reconnaître. Je lui parlai. Elle tressaillit. Quel est ce bruit, s'écria-t-elle ? c'est la voix qui m'a fait du mal. Le médecin remarqua que ma présence ajoutait à son délire, et me conjura de m'éloigner. Comment
90 peindre ce que j'éprouvai pendant trois longues heures ? le médecin sortit enfin. Ellénore était tombée dans un

profond assoupissement. Il ne désespérait pas de la sauver, si, à son réveil, la fièvre était calmée.

Ellénore dormit long-temps. Instruit de son réveil, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Elle 95
me fit dire d'entrer. Je voulus parler. Elle m'interrompit. Que je n'entende de vous, dit-elle, aucun mot cruel. Je ne réclame plus, je ne m'oppose à rien ; mais que cette voix que j'ai tant aimée, que cette voix, qui retentissait au fond de mon cœur, n'y pénètre pas pour 100
le déchirer. Adolphe, Adolphe, j'ai été violente, j'ai pu vous offenser : mais vous ne savez pas ce que j'ai souffert. Dieu veuille que jamais vous ne le sachiez.

Son agitation devint extrême. Elle posa son front sur ma main. Il était brûlant. Une contraction terrible 105
défigurait ses traits. Au nom du ciel, m'écriai-je, chère Ellénore, écoutez-moi. Oui, je suis coupable : cette lettre . . . Elle frémit et voulut s'éloigner. Je la retins. Faible, tourmenté, continuai-je, j'ai pu céder un moment à une insistance cruelle. Mais n'avez-vous pas vous-même 110
mille preuves que je ne puis vouloir ce qui nous sépare ? J'ai été mécontent, malheureux, injuste. Peut-être, en luttant avec trop de violence contre une imagination rebelle, avez-vous donné de la force à des velléités passagères que je méprise aujourd'hui. Mais pouvez- 115
vous douter de mon affection profonde ? Nos âmes ne sont-elles pas enchaînées l'une à l'autre par mille liens que rien ne peut rompre ? Tout le passé ne nous est-il pas commun ? Pouvons-nous jeter un regard sur les 120
trois années qui viennent de finir, sans nous retracer des impressions que nous avons partagées, des plaisirs que nous avons goûtés, des peines que nous avons supportées

105. *M* ma récrit sur sa par *B. Constant* — brûlant récrit par *B. Constant* sur un autre mot, illisible. 109. instant — 110. *P C* instance

ensemble. Ellénore, commençons en ce jour une nouvelle époque, rappelons les heures du bonheur et de l'amour. Elle me regarda quelque temps avec l'air du doute. Votre père, reprit-elle enfin, vos devoirs, votre famille, ce qu'on attend de vous? . . . Sans doute, répondis-je, une fois, un jour, peut-être. . . Elle remarqua que j'hésitais. Mon Dieu, s'écria-t-elle, pour-
 125
 130
 135
 140
 145
 150
 155
 160
 165
 170
 175
 180
 185
 190
 195
 200
 205
 210
 215
 220
 225
 230
 235
 240
 245
 250
 255
 260
 265
 270
 275
 280
 285
 290
 295
 300
 305
 310
 315
 320
 325
 330
 335
 340
 345
 350
 355
 360
 365
 370
 375
 380
 385
 390
 395
 400
 405
 410
 415
 420
 425
 430
 435
 440
 445
 450
 455
 460
 465
 470
 475
 480
 485
 490
 495
 500
 505
 510
 515
 520
 525
 530
 535
 540
 545
 550
 555
 560
 565
 570
 575
 580
 585
 590
 595
 600
 605
 610
 615
 620
 625
 630
 635
 640
 645
 650
 655
 660
 665
 670
 675
 680
 685
 690
 695
 700
 705
 710
 715
 720
 725
 730
 735
 740
 745
 750
 755
 760
 765
 770
 775
 780
 785
 790
 795
 800
 805
 810
 815
 820
 825
 830
 835
 840
 845
 850
 855
 860
 865
 870
 875
 880
 885
 890
 895
 900
 905
 910
 915
 920
 925
 930
 935
 940
 945
 950
 955
 960
 965
 970
 975
 980
 985
 990
 995
 1000
 1005
 1010
 1015
 1020
 1025
 1030
 1035
 1040
 1045
 1050
 1055
 1060
 1065
 1070
 1075
 1080
 1085
 1090
 1095
 1100
 1105
 1110
 1115
 1120
 1125
 1130
 1135
 1140
 1145
 1150
 1155
 1160
 1165
 1170
 1175
 1180
 1185
 1190
 1195
 1200
 1205
 1210
 1215
 1220
 1225
 1230
 1235
 1240
 1245
 1250
 1255
 1260
 1265
 1270
 1275
 1280
 1285
 1290
 1295
 1300
 1305
 1310
 1315
 1320
 1325
 1330
 1335
 1340
 1345
 1350
 1355
 1360
 1365
 1370
 1375
 1380
 1385
 1390
 1395
 1400
 1405
 1410
 1415
 1420
 1425
 1430
 1435
 1440
 1445
 1450
 1455
 1460
 1465
 1470
 1475
 1480
 1485
 1490
 1495
 1500
 1505
 1510
 1515
 1520
 1525
 1530
 1535
 1540
 1545
 1550
 1555
 1560
 1565
 1570
 1575
 1580
 1585
 1590
 1595
 1600
 1605
 1610
 1615
 1620
 1625
 1630
 1635
 1640
 1645
 1650
 1655
 1660
 1665
 1670
 1675
 1680
 1685
 1690
 1695
 1700
 1705
 1710
 1715
 1720
 1725
 1730
 1735
 1740
 1745
 1750
 1755
 1760
 1765
 1770
 1775
 1780
 1785
 1790
 1795
 1800
 1805
 1810
 1815
 1820
 1825
 1830
 1835
 1840
 1845
 1850
 1855
 1860
 1865
 1870
 1875
 1880
 1885
 1890
 1895
 1900
 1905
 1910
 1915
 1920
 1925
 1930
 1935
 1940
 1945
 1950
 1955
 1960
 1965
 1970
 1975
 1980
 1985
 1990
 1995
 2000
 2005
 2010
 2015
 2020
 2025
 2030
 2035
 2040
 2045
 2050
 2055
 2060
 2065
 2070
 2075
 2080
 2085
 2090
 2095
 2100
 2105
 2110
 2115
 2120
 2125
 2130
 2135
 2140
 2145
 2150
 2155
 2160
 2165
 2170
 2175
 2180
 2185
 2190
 2195
 2200
 2205
 2210
 2215
 2220
 2225
 2230
 2235
 2240
 2245
 2250
 2255
 2260
 2265
 2270
 2275
 2280
 2285
 2290
 2295
 2300
 2305
 2310
 2315
 2320
 2325
 2330
 2335
 2340
 2345
 2350
 2355
 2360
 2365
 2370
 2375
 2380
 2385
 2390
 2395
 2400
 2405
 2410
 2415
 2420
 2425
 2430
 2435
 2440
 2445
 2450
 2455
 2460
 2465
 2470
 2475
 2480
 2485
 2490
 2495
 2500
 2505
 2510
 2515
 2520
 2525
 2530
 2535
 2540
 2545
 2550
 2555
 2560
 2565
 2570
 2575
 2580
 2585
 2590
 2595
 2600
 2605
 2610
 2615
 2620
 2625
 2630
 2635
 2640
 2645
 2650
 2655
 2660
 2665
 2670
 2675
 2680
 2685
 2690
 2695
 2700
 2705
 2710
 2715
 2720
 2725
 2730
 2735
 2740
 2745
 2750
 2755
 2760
 2765
 2770
 2775
 2780
 2785
 2790
 2795
 2800
 2805
 2810
 2815
 2820
 2825
 2830
 2835
 2840
 2845
 2850
 2855
 2860
 2865
 2870
 2875
 2880
 2885
 2890
 2895
 2900
 2905
 2910
 2915
 2920
 2925
 2930
 2935
 2940
 2945
 2950
 2955
 2960
 2965
 2970
 2975
 2980
 2985
 2990
 2995
 3000
 3005
 3010
 3015
 3020
 3025
 3030
 3035
 3040
 3045
 3050
 3055
 3060
 3065
 3070
 3075
 3080
 3085
 3090
 3095
 3100
 3105
 3110
 3115
 3120
 3125
 3130
 3135
 3140
 3145
 3150
 3155
 3160
 3165
 3170
 3175
 3180
 3185
 3190
 3195
 3200
 3205
 3210
 3215
 3220
 3225
 3230
 3235
 3240
 3245
 3250
 3255
 3260
 3265
 3270
 3275
 3280
 3285
 3290
 3295
 3300
 3305
 3310
 3315
 3320
 3325
 3330
 3335
 3340
 3345
 3350
 3355
 3360
 3365
 3370
 3375
 3380
 3385
 3390
 3395
 3400
 3405
 3410
 3415
 3420
 3425
 3430
 3435
 3440
 3445
 3450
 3455
 3460
 3465
 3470
 3475
 3480
 3485
 3490
 3495
 3500
 3505
 3510
 3515
 3520
 3525
 3530
 3535
 3540
 3545
 3550
 3555
 3560
 3565
 3570
 3575
 3580
 3585
 3590
 3595
 3600
 3605
 3610
 3615
 3620
 3625
 3630
 3635
 3640
 3645
 3650
 3655
 3660
 3665
 3670
 3675
 3680
 3685
 3690
 3695
 3700
 3705
 3710
 3715
 3720
 3725
 3730
 3735
 3740
 3745
 3750
 3755
 3760
 3765
 3770
 3775
 3780
 3785
 3790
 3795
 3800
 3805
 3810
 3815
 3820
 3825
 3830
 3835
 3840
 3845
 3850
 3855
 3860
 3865
 3870
 3875
 3880
 3885
 3890
 3895
 3900
 3905
 3910
 3915
 3920
 3925
 3930
 3935
 3940
 3945
 3950
 3955
 3960
 3965
 3970
 3975
 3980
 3985
 3990
 3995
 4000
 4005
 4010
 4015
 4020
 4025
 4030
 4035
 4040
 4045
 4050
 4055
 4060
 4065
 4070
 4075
 4080
 4085
 4090
 4095
 4100
 4105
 4110
 4115
 4120
 4125
 4130
 4135
 4140
 4145
 4150
 4155
 4160
 4165
 4170
 4175
 4180
 4185
 4190
 4195
 4200
 4205
 4210
 4215
 4220
 4225
 4230
 4235
 4240
 4245
 4250
 4255
 4260
 4265
 4270
 4275
 4280
 4285
 4290
 4295
 4300
 4305
 4310
 4315
 4320
 4325
 4330
 4335
 4340
 4345
 4350
 4355
 4360
 4365
 4370
 4375
 4380
 4385
 4390
 4395
 4400
 4405
 4410
 4415
 4420
 4425
 4430
 4435
 4440
 4445
 4450
 4455
 4460
 4465
 4470
 4475
 4480
 4485
 4490
 4495
 4500
 4505
 4510
 4515
 4520
 4525
 4530
 4535
 4540
 4545
 4550
 4555
 4560
 4565
 4570
 4575
 4580
 4585
 4590
 4595
 4600
 4605
 4610
 4615
 4620
 4625
 4630
 4635
 4640
 4645
 4650
 4655
 4660
 4665
 4670
 4675
 4680
 4685
 4690
 4695
 4700
 4705
 4710
 4715
 4720
 4725
 4730
 4735
 4740
 4745
 4750
 4755
 4760
 4765
 4770
 4775
 4780
 4785
 4790
 4795
 4800
 4805
 4810
 4815
 4820
 4825
 4830
 4835
 4840
 4845
 4850
 4855
 4860
 4865
 4870
 4875
 4880
 4885
 4890
 4895
 4900
 4905
 4910
 4915
 4920
 4925
 4930
 4935
 4940
 4945
 4950
 4955
 4960
 4965
 4970
 4975
 4980
 4985
 4990
 4995
 5000
 5005
 5010
 5015
 5020
 5025
 5030
 5035
 5040
 5045
 5050
 5055
 5060
 5065
 5070
 5075
 5080
 5085
 5090
 5095
 5100
 5105
 5110
 5115
 5120
 5125
 5130
 5135
 5140
 5145
 5150
 5155
 5160
 5165
 5170
 5175
 5180
 5185
 5190
 5195
 5200
 5205
 5210
 5215
 5220
 5225
 5230
 5235
 5240
 5245
 5250
 5255
 5260
 5265
 5270
 5275
 5280
 5285
 5290
 5295
 5300
 5305
 5310
 5315
 5320
 5325
 5330
 5335
 5340
 5345
 5350
 5355
 5360
 5365
 5370
 5375
 5380
 5385
 5390
 5395
 5400
 5405
 5410
 5415
 5420
 5425
 5430
 5435
 5440
 5445
 5450
 5455
 5460
 5465
 5470
 5475
 5480
 5485
 5490
 5495
 5500
 5505
 5510
 5515
 5520
 5525
 5530
 5535
 5540
 5545
 5550
 5555
 5560
 5565
 5570
 5575
 5580
 5585
 5590
 5595
 5600
 5605
 5610
 5615
 5620
 5625
 5630
 5635
 5640
 5645
 5650
 5655
 5660
 5665
 5670
 5675
 5680
 5685
 5690
 5695
 5700
 5705
 5710
 5715
 5720
 5725
 5730
 5735
 5740
 5745
 5750
 5755
 5760
 5765
 5770
 5775
 5780
 5785
 5790
 5795
 5800
 5805
 5810
 5815
 5820
 5825
 5830
 5835
 5840
 5845
 5850
 5855
 5860
 5865
 5870
 5875
 5880
 5885
 5890
 5895
 5900
 5905
 5910
 5915
 5920
 5925
 5930
 5935
 5940
 5945
 5950
 5955
 5960
 5965
 5970
 5975
 5980
 5985
 5990
 5995
 6000
 6005
 6010
 6015
 6020
 6025
 6030
 6035
 6040
 6045
 6050
 6055
 6060
 6065
 6070
 6075
 6080
 6085
 6090
 6095
 6100
 6105
 6110
 6115
 6120
 6125
 6130
 6135
 6140
 6145
 6150
 6155
 6160
 6165
 6170
 6175
 6180
 6185
 6190
 6195
 6200
 6205
 6210
 6215
 6220
 6225
 6230
 6235
 6240
 6245
 6250
 6255
 6260
 6265
 6270
 6275
 6280
 6285
 6290
 6295
 6300
 6305
 6310
 6315
 6320
 6325
 6330
 6335
 6340
 6345
 6350
 6355
 6360
 6365
 6370
 6375
 6380
 6385
 6390
 6395
 6400
 6405
 6410
 6415
 6420
 6425
 6430
 6435
 6440
 6445
 6450
 6455
 6460
 6465
 6470
 6475
 6480
 6485
 6490
 6495
 6500
 6505
 6510
 6515
 6520
 6525
 6530
 6535
 6540
 6545
 6550
 6555
 6560
 6565
 6570
 6575
 6580
 6585
 6590
 6595
 6600
 6605
 6610
 6615
 6620
 6625
 6630
 6635
 6640
 6645
 6650
 6655
 6660
 6665
 6670
 6675
 6680
 6685
 6690
 6695
 6700
 6705
 6710
 6715
 6720
 6725
 6730
 6735
 6740
 6745
 6750
 6755
 6760
 6765
 6770
 6775
 6780
 6785
 6790
 6795
 6800
 6805
 6810
 6815
 6820
 6825
 6830
 6835
 6840
 6845
 6850
 6855
 6860
 6865
 6870
 6875
 6880
 6885
 6890
 6895
 6900
 6905
 6910
 6915
 6920
 6925
 6930
 6935
 6940
 6945
 6950
 6955
 6960
 6965
 6970
 6975
 6980
 698

C'était une de ces journées d'hiver, où le soleil semble éclairer tristement la campagne grisâtre, comme s'il regardait en pitié la terre qu'il a cessé de réchauffer. 155
Ellénore me proposa de sortir. Il fait bien froid, lui dis-je. — N'importe, je voudrais me promener avec vous. Elle prit mon bras ; nous marchâmes long-temps sans rien dire. Elle avançait avec peine, et se penchait sur moi presque tout entière. — Arrêtons-nous un instant. — 160
Non, me répondit-elle, j'ai du plaisir à me sentir encore soutenue par vous. Nous retombâmes dans le silence. Le ciel était serein : mais les arbres étaient sans feuilles : aucun souffle n'agitait l'air, aucun oiseau ne le traversait, 165
tout était immobile, et le seul bruit que se fît entendre était celui de l'herbe glacée qui se brisait sous nos pas. Comme tout est calme, me dit Ellénore, comme la nature se résigne ! Le cœur aussi ne doit-il pas apprendre à se résigner ? Elle s'assit sur une pierre. Tout-à-coup elle 170
se mit à genoux, et baissant la tête, l'appuya sur ses deux mains. J'entendis quelques mots prononcés à voix basse. Je m'aperçus qu'elle priait. Se relevant enfin, rentrons dit-elle, le froid m'a saisie. J'ai peur de me trouver mal. Ne me dites rien. Je ne suis pas en état de vous 175
entendre.

A dater de ce jour, je vis Ellénore s'affaiblir et dépérir. Je rassemblai de toutes parts des médecins autour d'elle. Les uns m'annoncèrent un mal sans remède. D'autres me bercèrent d'espérances vaines. Mais la nature sombre 180
et silencieuse poursuivait d'un bras invisible son travail impitoyable. Par momens, Ellénore semblait reprendre à la vie. On eût dit quelquefois que la main de fer qui pesait sur elle s'était retirée. Elle relevait sa tête languissante. Ses joues se couvraient de couleurs un peu plus 185

vives : ses yeux se ranimaient. Mais tout-à-coup, par le jeu cruel d'une puissance inconnue, ce mieux mensonger disparaissait, sans que l'art en pût deviner la cause. Je la vis de la sorte marcher par degrés à la destruction. Je vis se graver sur cette figure si noble et si expressive les signes avant-coureurs de la mort. Je vis, spectacle humiliant et déplorable ! ce caractère énergique et fier, recevoir de la souffrance physique mille impressions confuses et incohérentes, comme si, dans ces instans terribles, l'âme, froissée par le corps, se métamorphosait en tout sens, pour se plier avec moins de peine à la dégradation des organes.

Un seul sentiment ne varia jamais dans le cœur d'Ellénore : ce fut sa tendresse pour moi. Sa faiblesse lui permettait rarement de me parler ; mais elle fixait sur moi ses yeux en silence, et il me semblait alors que ses regards me demandaient la vie que je ne pouvais plus lui donner. Je craignais de lui causer une émotion violente : j'inventais des prétextes pour sortir : je parcourais au hasard tous les lieux où je m'étais trouvé avec elle. J'arrosais de mes pleurs les pierres, le pied des arbres, tous les objets qui me retraçaient son souvenir.

Ce n'étaient pas les regrets [de l'amour : c'était un sentiment plus sombre et plus triste. L'amour s'identifie tellement à l'objet aimé, que, dans son désespoir même, il y a quelque charme. Il lutte contre la réalité, contre la destinée ; l'ardeur de son désir le trompe sur ses forces, et l'exalte au milieu de sa douleur. La mienne était morne et solitaire. Je n'espérais point mourir avec Ellénore. J'allais vivre sans elle dans ce désert du monde, que j'avais souhaité tant de fois de traverser indépendant. J'avais brisé l'être qui m'aimait : j'avais brisé ce cœur, compagnon du mien, qui avait persisté à

se dévouer à moi, dans sa tendresse infatigable. Déjà l'isolement m'atteignait : Ellénore respirait encore, mais je ne pouvais déjà plus lui confier mes pensées. J'étais déjà seul sur la terre. Je ne vivais plus dans cette atmosphère d'amour qu'elle répandait autour de moi. L'air que je respirais me paraissait plus rude, les visages des hommes que je rencontrais plus indifférens. Toute la nature semblait me dire que j'allais à jamais cesser d'être aimé. 220

Le danger d'Ellénore devint tout-à-coup plus imminent. Des symptômes qu'on ne pouvait méconnaître annoncèrent sa fin prochaine. Un prêtre de sa religion l'en avertit. Elle me pria de lui apporter une cassette qui contenait beaucoup de papiers. Elle en fit brûler plusieurs devant elle : mais elle paraissait en chercher un qu'elle ne trouvait point, et son inquiétude était extrême. Je la suppliai de cesser cette recherche qui l'agitait, et pendant laquelle, deux fois, elle s'était évanouie. J'y consens, me répondit-elle, mais cher Adolphe, ne me refusez pas une prière. Vous trouverez parmi mes papiers, je ne sais où, une lettre qui vous est adressée. Brûlez-la sans la lire, je vous en conjure, au nom de notre amour, au nom de ces derniers momens, que vous avez adoucis. Je le lui promis. Elle fut plus tranquille. Laissez-moi me livrer à présent, me dit-elle, aux devoirs de ma religion. J'ai bien des fautes à expier : mon amour pour vous fut peut-être une faute ; je ne le croirais pourtant pas, si cet amour avait pu vous rendre heureux. 230

Je la quittai. Je ne rentrai qu'avec tous ses gens pour assister aux dernières et solennelles prières. A genoux dans un coin de sa chambre, tantôt je m'abîmais 240

dans mes pensées, tantôt je contemplais, par une curiosité involontaire, tous ces hommes réunis, la terreur des uns, la distraction des autres, et cet effet singulier de l'habitude, qui introduit l'indifférence dans toutes les pratiques prescrites, et qui fait regarder les cérémonies les plus augustes et les plus terribles comme des choses convenues et de pure forme. J'entendais ces hommes répéter machinalement les paroles funèbres, comme si eux aussi n'eussent pas dû être acteurs un jour dans une scène pareille, comme si eux aussi n'eussent pas dû mourir un jour. J'étais loin cependant de dédaigner ces pratiques. En est-il une seule, dont l'homme, dans son ignorance, ose prononcer l'inutilité ? Elles rendaient du calme à Ellénore : elles l'aidaient à franchir ce pas terrible, vers lequel nous avançons tous, sans qu'aucun de nous puisse prévoir ce qu'il doit éprouver alors. Ma surprise n'est pas que l'homme ait besoin d'une religion ; ce qui m'étonne, c'est qu'il se croie jamais assez fort, assez à l'abri du malheur pour oser en rejeter une. Il devrait, ce me semble, être porté, dans sa faiblesse, à les invoquer toutes. Dans la nuit épaisse qui nous entoure, est-il une lueur que nous puissions repousser ! au milieu du torrent qui nous entraîne, est-il une branche à laquelle nous osions refuser de nous retenir ?

L'impression produite sur Ellénore par une solennité si lugubre parut l'avoir fatiguée. Elle s'assoupit d'un sommeil assez paisible. Elle se réveilla moins souffrante. J'étais seul dans sa chambre. Nous nous parlions de temps en temps à de longs intervalles. Le médecin, qui s'était montré le plus habile dans ses conjectures, m'avait prédit qu'elle ne vivrait pas vingt-quatre heures. Je regardais tour-à-tour une pendule qui marquait les heures,

et le visage d'Ellénore, sur lequel je n'apercevais nul changement nouveau. Chaque minute qui s'écoulait ranimait mon espérance, et je révoquais en doute les présages d'un art mensonger. Tout-à-coup Ellénore s'élança par un mouvement subit. Je la retins dans mes bras. Un tremblement convulsif agitait tout son corps. Ses yeux me cherchaient ; mais dans ses yeux se peignait un effroi vague, comme si elle eût demandé grâce à quelque objet menaçant qui se dérobait à mes regards. Elle se relevait, elle retombait, on voyait qu'elle s'efforçait de fuir. On eût dit qu'elle luttait contre une puissance physique invisible, qui, lassée d'attendre le moment funeste, l'avait saisie et la retenait, pour l'achever sur ce lit de mort. Elle céda enfin à l'acharnement de la nature ennemie. Ses membres s'affaissèrent. Elle sembla reprendre quelque connaissance : elle me serra la main. Elle voulut pleurer, il n'y avait plus de larmes : elle voulut parler, il n'y avait plus de voix. Elle laissa tomber, comme résignée, sa tête sur le bras qui l'appuyait. Sa respiration devint plus lente. Quelques instans après, elle n'était plus.

Je demurai long-temps immobile, près d'Ellénore sans vie. La conviction de sa mort n'avait pas encore pénétré dans mon âme. Mes yeux contemplaient avec un étonnement stupide ce corps inanimé. Une de ses femmes, étant entrée, répandit dans la maison la sinistre nouvelle. Le bruit qui se fit autour de moi me tira de la léthargie où j'étais plongé. Je me levai. Ce fut alors que j'éprouvai la douleur déchirante et toute l'horreur de l'adieu sans retour. Tant de mouvement, cette activité de la vie vulgaire, tant de soins et d'agitations qui ne la

286. *M s'élança* comme — 299. *il n'y avait plus de larmes, elle voulut parler, récrit dans l'interligne de la main de B. Constant.*

regardaient plus, dissipèrent cette illusion que je pro-
315 longeais, cette illusion par laquelle je croyais encore
exister avec Ellénore. Je sentis le dernier lien se rompre,
et l'affreuse réalité se placer à jamais entre elle et moi.
Combien elle me pesait, cette liberté que j'avais tant
regrettée ! Combien elle manquait à mon cœur, cette
320 dépendance qui m'avait révolté souvent ! Naguère,
toutes mes actions avaient un but. J'étais sûr, par
chacune d'elles, d'épargner une peine ou de causer un
plaisir. Je m'en plaignais alors. J'étais impatienté qu'un
œil ami observât mes démarches, que le bonheur d'un
325 autre y fût attaché. Personne maintenant ne les obser-
vait : elles n'intéressaient personne. Nul ne me dis-
putait mon temps, ni mes heures : aucune voix ne me
rappelait quand je sortais : j'étais libre en effet ; je
n'étais plus aimé : j'étais étranger pour tout le monde.

330 L'on m'apporta tous les papiers d'Ellénore, comme
elle l'avait ordonné. A chaque ligne, j'y rencontrais de
nouvelles preuves de son amour ; de nouveaux sacrifices
qu'elle m'avait faits et qu'elle m'avait cachés. Je trouvai
enfin cette lettre, que j'avais promis de brûler. Je ne la
335 reconnus pas d'abord. Elle était sans adresse, elle était
ouverte. Quelques mots frappèrent mes regards malgré
moi. Je tentai vainement de les en détourner. Je ne
pus résister au besoin de la lire tout entière. Je n'ai pas
la force de la transcrire. Ellénore l'avait écrite, après
340 une des scènes violentes qui avaient précédé sa maladie.
Adolphe, me disait-elle, pourquoi vous acharnez-vous sur
moi ? quel est mon crime, de vous aimer, de ne pouvoir
exister sans vous ? Par quelle pitié bizarre n'osez-vous
rompre un lien qui vous pèse, et déchirez-vous l'être mal-
345 heureux près de qui votre pitié vous retient ? Pourquoi

me refusez-vous le triste plaisir de vous croire au moins généreux ? Pourquoi vous montrez-vous furieux et faible ? L'idée de ma douleur vous poursuit, et le spectacle de cette douleur ne peut vous arrêter ! Qu'exigez-vous ? Que je vous quitte ? Ne voyez-vous pas que je n'en ai pas la force ? Ah ! c'est à vous qui n'aimez pas, c'est à vous à la trouver, cette force, dans ce cœur lassé de moi, que tant d'amour ne saurait désarmer. Vous ne me la donnerez pas, vous me ferez languir dans les larmes, vous me ferez mourir à vos pieds. Dites un mot, 355 écrivait-elle ailleurs. Est-il un pays où je ne vous suive, est-il une retraite où je ne me cache, pour vivre auprès de vous, sans être un fardeau dans votre vie ? Mais non, vous ne le voulez pas. Tous les projets que je propose, timide et tremblante, car vous m'avez glacée d'effroi, 360 vous les repoussez avec impatience. Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre silence. Tant de dureté ne convient pas à votre caractère. Vous êtes bon : vos actions sont nobles et dévouées : mais quelles actions effaceraient vos paroles ? Ces paroles acérées retentissent autour de moi : 365 je les entends la nuit : elles me suivent : elles me dévorent : elles flétrissent tout ce que vous faites. Faut-il donc que je meure, Adolphe ? Eh bien, vous serez content. Elle mourra, cette pauvre créature, que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle 370 mourra, cette importune Ellénore, que vous ne pouvez supporter autour de vous, que vous regardez comme un obstacle, pour qui vous ne trouvez pas sur la terre une place qui ne vous fatigue. Elle mourra. Vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes 375 impatient de vous mêler. Vous les connaîtrez, ces

354. *M* vous me . . . larmes ajouté dans l'interligne de la main de B. Constant.

hommes, que vous remerciez aujourd'hui d'être indifférens, et peut-être un jour, froissé par ces cœurs arides, vous regretterez ce cœur dont vous disposiez, qui vivait de
383 votre affection, qui eût bravé mille périls pour votre défense, et que vous ne daignez plus récompenser d'un regard.

383. *M* Fin du 10^e et dernier chapitre. *Là s'arrête le manuscrit.*

LETTRE A L'ÉDITEUR

JE vous renvoie, Monsieur, le manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je vous remercie de cette complaisance, bien qu'elle ait réveillé en moi de tristes souvenirs, que le temps avait effacés. J'ai connu la plupart de ceux qui figurent dans cette histoire ; car elle n'est que trop vraie. J'ai vu souvent ce bizarre et malheureux Adolphe, qui en est à la fois l'auteur et le héros. J'ai tenté d'arracher par mes conseils cette charmante Ellénore, digne d'un sort plus doux et d'un cœur plus fidèle, à l'être malfaisant, qui, non moins misérable qu'elle, la dominait par une espèce de charme, et la déchirait par sa faiblesse. Hélas ! la dernière fois que je l'ai vue, je croyais lui avoir donné quelque force, avoir armé sa raison contre son cœur. Après une trop longue absence, je suis revenu dans les lieux où je l'avais laissée ; et je n'ai trouvé qu'un tombeau.

Vous devriez, Monsieur, publier cette anecdote.

1. Je donne ici le fragment dont il a été question à l'Introduction critique, chapitre de la 2^{me} édition. Je mets en italiques les lettres que je supplée, les lignes de points représentent la partie gauche de la feuille, qui manque.

. trop [? sevré : barré] de [dans l'interligne] rigueur en vous parlant d'un homme qui semble avoir [mot illisible, finissant par se] je vous avoue que son esprit loin de me captiver aggrave a mes yeux [ces trois mots dans l'interligne] ses nt avec finesse, j'en conviens et je le [mot dans l'interligne] crois [qu'il se : barre] de son analyse de lui-même. Mais [mot illisible : ? avant] que [mot illisible : p trois jambages is] celle lui [mot illisible] à ne pas se corriger il [croit se : barre] croit se s'expliquant et quand il raconte le mal qu'il a fait c'est e lui qu'il s'occupe (*Archives d'Estournelles de Constant*)

Elle ne peut désormais blesser personne, et ne serait pas, à mon avis, sans utilité. Le malheur d'Ellénore prouve, 20 que le sentiment le plus passionné ne saurait lutter contre l'ordre des choses. La société est trop puissante : elle se reproduit sous trop de formes. Elle mêle trop d'amertumes à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné. Elle favorise ce penchant à l'inconstance, et cette fatigue impatiente, 25 maladies de l'âme, qui la saisissent quelquefois subitement, au sein de l'intimité. Les indifférens ont un empressement merveilleux à être tracassiers au nom de la morale et nuisibles par zèle pour la vertu. On dirait que la vue de l'affection les importune, parce qu'ils en sont 30 incapables ; et quand ils peuvent se prévaloir d'un prétexte, ils jouissent de l'attaquer, et de la détruire. Malheur donc à la femme qui se repose sur un sentiment, que tout se réunit pour empoisonner, et contre lequel la société, lorsqu'elle n'est pas forcée à le respecter comme 35 légitime, s'arme de tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme, pour décourager tout ce qu'il y a de bon !

L'exemple d'Adolphe ne sera pas moins instructif, si vous ajoutez, qu'après avoir repoussé l'être qui l'aimait, 40 il n'a pas été moins inquiet, moins agité, moins mécontent, qu'il n'a fait aucun usage d'une liberté reconquise au prix de tant de douleurs et de tant de larmes, et qu'en se rendant bien digne de blâme, il s'est rendu aussi digne de pitié.

45 S'il vous en faut des preuves, Monsieur, lisez ces lettres qui vous instruiront du sort d'Adolphe. Vous le verrez dans bien des circonstances diverses, et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité, qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres ; 50 prévoyant le mal avant de le faire, et reculant, avec

désespoir, après l'avoir fait, puni de ses qualités, plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions, et non dans ses principes, tour-à-tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté, après avoir com- 55
mencé par le dévouement, et n'ayant ainsi laissé de traces
que de ses torts.

RÉPONSE

OUI, Monsieur, je publierai le manuscrit que vous me renvoyez, (non que je pense comme vous sur l'utilité dont il peut être ; chacun ne s'instruit qu'à ses dépens dans ce monde, et les femmes qui le liront s'imagineront
5 toutes avoir rencontré mieux qu'Adolphe ou valoir mieux qu'Ellénore :) mais je le publierai, comme une histoire assez vraie de la misère du cœur humain. S'il renferme une leçon instructive, c'est aux hommes que cette leçon s'adresse. Il prouve que cet esprit, dont on est si fier,
10 ne sert ni à trouver du bonheur, ni à en donner : il prouve que le caractère, la fermeté, la fidélité, la bonté, sont les dons qu'il faut demander au ciel ; et je n'appelle pas bonté cette pitié passagère, qui ne subjugué point l'impatience, et ne l'empêche pas de rouvrir les blessures
15 qu'un moment de regret avait fermées. La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait. Je hais d'ailleurs cette fatuité d'un esprit qui croit excuser ce
20 qu'il explique. Je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. Je hais cette faiblesse qui s'en prend toujours
25 aux autres de sa propre impuissance, et qui ne voit pas que le mal n'est point dans ses alentours, mais qu'il est

en elle. J'aurais deviné qu'Adolphe a été puni de son caractère par son caractère même, qu'il n'a suivi aucune route fixe, rempli aucune carrière utile, qu'il a consumé ses facultés sans autre direction que le caprice, sans 30 autre force que l'irritation ; j'aurais, dis-je, deviné tout cela, quand vous ne m'auriez pas communiqué sur sa destinée de nouveaux détails dont j'ignore encore si je ferai quelque usage. Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout. C'est en vain qu'on brise 35 avec les objets et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec soi-même ; on change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer, et comme on ne se corrige pas, en se déplaçant, l'on se trouve seulement avoir ajouté des remords aux 40 regrets et des fautes aux souffrances.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
INTRODUCTION	v
PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION	xv
PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION	xx
AVIS DE L'ÉDITEUR	xxii
ADOLPHE	3

FRENCH CLASSICS

GENERAL EDITOR : EUGÈNE VINAVER

- LA CHASTELAINE DE VERGI, edited by F. WHITEHEAD.
2nd Edition.
- CHRESTIEN DE TROYES, *Yvain*, with Introduction, Notes and Glossary by T. B. W. REID.
3rd Edition.
- TWELVE FABLIAUX, edited by T. B. W. REID.
- RUTEBEUF, *Poèmes concernant l'Université de Paris*, edited by H. H. LUCAS.
- FROISSART, *Voyage en Béarn*, edited with Introduction and Notes by A. H. DIVERRES.
- RACINE, *Bérénice*, edited by W. S. MAGUINNESS.
- RACINE, *Phèdre*, edited by R. C. KNIGHT.
- ROUSSEAU, *Les Rêveries du Promeneur Solitaire*, avec introduction et notes de ROBERT NIKLAUS.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, edited by V. P. UNDERWOOD.
- CHATEAUBRIAND, *Atala*, *René*, edited by P. CRUMP.
- BENJAMIN CONSTANT, *Adolphe*, édité par GUSTAVE RUDLER.
- ALFRED DE MUSSET, *Lorenzaccio*, edited by P. CRUMP.
- VICTOR HUGO, *Choix de Poèmes*, présenté par JEAN GAUDON.
2nd Edition.
- LECONTE DE LISLE, *Poèmes Choisis*, avec introduction et notes d'EDMOND EGGLI.
- PAUL VERLAINE, *Fêtes Galantes*, *La Bonne Chanson*, *Romances sans Paroles*, avec introduction et notes de V. P. UNDERWOOD.
3rd Edition.
- ERNEST RENAN, *Caliban*, edited with Introduction and Notes by COLIN SMITH.
- MODERN FRENCH VERSE, 1850-1920, selected, with an Introduction, by P. MANSELL JONES.
- MAURICE DE GUÉRIN, *Pages Choiesies*, avec introduction et notes de DOMINIQUE SECRETAN.

FRENCH CLASSICS—EXTRA SERIES

- HANDBOOK OF FRENCH RENAISSANCE DRAMATIC THEORY, edited by H. W. LAWTON.
- ALIXANDRE L'ORPHELIN, edited by C. E. PICKFORD.

MANCHESTER UNIVERSITY PRESS